

UNIVERSITÉ PALACKÝ D'OLOMOUC

FACULTÉ DES LETTRES

MÉMOIRE DE LICENCE

Olomouc 2024

Simona Drápalová

UNIVERSITÉ PALACKÝ D'OLOMOUC

Faculté des Lettres

Département des études romanes

**LA TRADUCTION COMMENTÉE DE *UNE ROSE AU
PARADIS* DE RENÉ BARJAVEL**

**THE COMMENTATED TRANSLATION OF *UNE ROSE AU PARADIS*
BY RENÉ BARJAVEL**

Mémoire de licence

Auteure : Simona Drápalová

Directrice de recherche : Mgr. Jiřina Matouřková, Ph.D.

OLOMOUC

2024

Je soussignée, Simona Drápalová, atteste avoir réalisé le mémoire *La traduction commentée de Une rose au paradis de René Barjavel* moi-même et avoir noté toutes les références utilisées dans le présent travail.

Olomouc, le

.....

Signature

Je tiens à remercier la directrice de recherche, Mgr. Jiřina Matouřková, Ph.D., pour sa patience, son soutien et ses précieux conseils tout au long de la rédaction du présent mémoire de licence.

Table des matières

Introduction	- 6 -
I La théorie de la traduction.....	- 8 -
I.1 Les approches de la recherche sur la traduction	- 9 -
I.2 Le processus de traduction	- 11 -
II La spécificité de la traduction littéraire	- 16 -
III L'auteur et son œuvre	- 21 -
III.1 René Barjavel.....	- 21 -
III.2 Le genre de la science-fiction	- 26 -
III.3 <i>Une rose au paradis</i>	- 27 -
IV La traduction	- 31 -
V Commentaire de la traduction	- 54 -
V.1 La traduction des noms propres	- 54 -
V.2 Les interjections et les onomatopées	- 55 -
V.3 Les différences linguistiques.....	- 57 -
V.4 Les différences culturelles.....	- 59 -
V.5 La traduction des néologismes et épreuve de créativité du traducteur	- 60 -
Conclusion	- 62 -
Résumé.....	- 65 -
Bibliographie	- 66 -
Sitographie.....	- 67 -
Annexe	- 68 -

Annotation - 94 -

Abstract - 95 -

Introduction

La traduction n'est pas seulement le transfert des mots d'une langue à une autre. Il s'agit d'un art qui exige de la créativité, de l'imagination et une profonde compréhension du contexte, de la culture et des nuances subtiles du sens. La traduction joue un rôle clé dans le rapprochement des peuples et des cultures et dans le partage des connaissances et des idées entre les personnes du monde entier.

Dans la première partie du présent mémoire, nous aborderons brièvement l'évolution historique de la traduction jusqu'à l'émergence de la traductologie en tant que discipline indépendante et nous montrerons qu'il existe différentes approches de l'étude de la traduction. Du fait que la traduction peut être considérée comme une forme de communication, il est nécessaire pour le traducteur de transmettre des informations d'une langue à l'autre de manière correcte et, surtout compréhensible, tout en tenant compte de plusieurs attributs fondamentaux dans lors de son activité. Ce travail n'est pas toujours facile et présente de nombreux écueils. Par conséquent, diverses procédures sont utilisées en traduction pour le faciliter, lesquelles seront également présentées. Cette partie théorique se terminera par les spécificités de la traduction littéraire qui, contrairement aux autres types de traduction, cherche non seulement à transmettre les idées de l'auteur et son style personnel, mais aussi à évoquer chez le lecteur les mêmes sentiments et idées que l'œuvre originale.

La deuxième partie nous fera découvrir la vie et l'œuvre de l'écrivain, journaliste et scénariste français René Barjavel, qui s'est fait connaître principalement grâce à ses romans de science-fiction, qui encouragent souvent le lecteur à réfléchir sur la vie. Leur thème fréquent est le déclin de la civilisation provoqué par le progrès technologique et la guerre, mais ils célèbrent aussi l'amour comme un savior tout-puissant. Nous nous pencherons également sur le genre de la science-fiction, qui a gagné en popularité au fil du temps et qui est aujourd'hui populaire à la fois dans la littérature et dans le monde du cinéma. Enfin, nous parlerons du roman *Une rose au paradis*, qui se déroule dans un monde détruit par des bombes universelles, où les seuls survivants sont le mystérieux M. Gé, qui a construit pour l'occasion un abri souterrain, l'Arche, et qui y a emmené la famille Jonas, dont les enfants sont destinés à repeupler la planète Terre, comme Adam et Ève.

La dernière partie du mémoire se concentrera sur la traduction la meilleure et la plus appropriée possible d'une partie de l'ouvrage mentionné ci-dessus de l'original français à la langue tchèque.

Cette traduction partielle sera accompagnée d'un commentaire, dans lequel nous appliquerons les connaissances théoriques à la pratique. Nous traiterons en particulier des points qui sont intéressants du point de vue de la traduction et qui peuvent poser des problèmes. Nous tenterons de donner des solutions possibles à ces problèmes et d'expliquer pourquoi ces solutions sont appropriées dans le contexte donné.

L'objectif du présent mémoire de licence est la traduction partielle du roman de science-fiction *Une rose au paradis* de René Barjavel, publié pour la première fois en 1981. Et un commentaire de cette traduction, traitant des parties intéressantes et problématiques et de leurs solutions possibles.

I La théorie de la traduction

Les traces écrites de la traduction en tant qu'activité sont presque aussi anciennes que l'écriture elle-même. Dès le troisième millénaire avant Jésus-Christ, le roi Sargon d'Akkad a fait inscrire ses attaques dans de nombreuses langues. Le roi babylonien Hammourabi a publié des édits multilingues au début du deuxième millénaire, et les tablettes cunéiformes ont même survécu, représentant une sorte de dictionnaire élémentaire. La traduction faisait partie de la vie pratique et, avec l'interprétation, elle était très utile et efficace pour la conquête de territoires et leur administration ultérieure. Les Romains étaient même conscients de la différence entre le mot et le sens, par conséquent entre la traduction littérale et la traduction libre. Ils reconnaissaient également que la traduction était un moyen utile d'améliorer leur propre langue et les langues étrangères. Malgré cela, les considérations théoriques sur la traduction n'ont commencé à se développer que relativement tard, au XIX^e siècle, en liaison avec l'expansion de la linguistique.¹ La littérature sur la traduction à cette époque n'était que partiellement théorique, et la plupart des travaux étaient de nature empirique, ce qui signifie qu'ils généralisaient l'expérience de la traduction. Selon les empiristes, un traducteur doit connaître la langue à partir de laquelle il traduit, la langue dans laquelle il traduit et le contenu du texte à traduire.²

La traductologie en tant que discipline indépendante est apparue dans la deuxième moitié du XX^e siècle.³ Au sein de la théorie générale de la traduction, deux branches, se sont formées : l'ancienne théorie littéraire et la nouvelle théorie linguistique (également connue sous le nom de linguistique translationnelle). Ce nouveau domaine de recherche s'est rapidement développé dans de nombreux écrits théoriques en France, en Allemagne, aux États-Unis et dans d'autres pays. Les deux approches ont été utilisées tantôt parallèlement, tantôt en compétition. Aujourd'hui, elles sont appliquées de manière intégrée, en tenant compte principalement de l'aspect pragmatique. De nouvelles méthodes sont également recherchées et approfondies afin d'examiner la traduction sous tous les angles possibles. Parce que la nature de la traduction est

¹ VILIKOVSKÝ, Ján. *Překlad jako tvorba*. Přeložil Emil CHAROUS. Praha : Ivo Železný, 2002, ISBN 8023736701, p. 9.

² LEVÝ, Jiří. *Umění překlada*. 4., upr. Vyd. Autor úvodu Zuzana JETTMAROVÁ. Praha: Apostrof, 2012, ISBN 978-80-87561-15-7, p. 21.

³ KNITTLOVÁ, Dagmar. *K teorii i praxi překlada*. 2. vyd. Olomouc : Universita Palackého v Olomouci, 2000 ISBN 8024401436, p. 5.

trop complexe pour être analysée de manière intégrale à l'aide de la seule méthodologie de la linguistique et de la science littéraire.⁴

I.1 Les approches de la recherche sur la traduction

L'approche littéraire

Il s'agit d'une approche plus ancienne et originale qui s'est établie dans le domaine de la littérature comparée. Le principe d'une théorie littéraire de la traduction est fondé sur une poétique historique comparée et une analyse de la contribution du traducteur à l'œuvre traduite.⁵

L'approche linguistique

La perspective linguistique de la traduction a grandement contribué au développement de la traduction et de sa théorie. L'objectif de la linguistique de la traduction est de définir, d'analyser et de caractériser les fondements systémiques de la pratique de la traduction en ce qui concerne leur réalisation dans le texte. La linguistique de confrontation (contrastive) et les résultats qu'elle a obtenus jouent un rôle très important dans ce contexte. En effet, comme l'activité du traducteur, elle aborde les questions de relations interlinguistiques et peut donc constituer une bonne base pour les traducteurs. Cependant, elle diffère dans son approche de cette question. Ainsi, la linguistique contrastive passe des structures linguistiques à leur réalisation sémantique, c'est-à-dire du général au particulier, tandis que le traducteur cherche un équivalent pour une unité lexicale donnée du texte original dans le texte traduit.⁶ La stylistique est également très importante, tout comme la linguistique textuelle, qui s'intéresse à la relation entre l'auteur d'un texte et son destinataire, la sociolinguistique, la pragmatolinguistique et la psycholinguistique, qui concerne les interrelations entre le langage, l'expérience et la pensée. Si nous parlions de traduction théâtrale, d'allitération ou de rythme dans les publicités, etc., nous pourrions aussi mentionner l'aspect phonétique.⁷

⁴ POVEJŠIL, Jaromír, Vlasta STRAKOVÁ, Zlata KUFNEROVÁ, Zdena SKOUMALOVÁ a Milena POLÁČKOVÁ. *Překládání a čeština*. Jinočany : H&H, 1994, ISBN 8085787148, pp.7-8.

⁵ LEVÝ, Jiří. *Umění překládku*, Op. cit., p. 32.

⁶ POVEJŠIL, Jaromír, Vlasta STRAKOVÁ, Zlata KUFNEROVÁ, Zdena SKOUMALOVÁ a Milena POLÁČKOVÁ. *Překládání a čeština*, Op. cit., p.11.

⁷ KNITTLOVÁ, Dagmar. *K teorii i praxi překládku*, Op. cit., p. 5.

L'équivalence est une question importante qui a fait l'objet de nombreux travaux dans le domaine de l'approche linguistique. Le théoricien britannique de la traduction John Catford a lancé l'idée que les unités de la langue source et de la langue cible ne peuvent pas avoir la même signification d'un point de vue linguistique, mais qu'elles peuvent fonctionner dans la même situation. Cette notion anticipe le principe de base de l'approche fonctionnelle, appelé équivalence fonctionnelle. Selon elle, ce qui est important, ce n'est pas d'utiliser des outils linguistiques identiques ou différents, mais qu'ils remplissent la même fonction, pas seulement en termes de sens, mais aussi en termes de connotation et de pragmatique.⁸

L'approche communicative

L'œuvre traduite est examinée non seulement dans le contexte de la culture et de la littérature nationales, mais aussi dans un contexte inter-littéraire et interculturel. Cette approche considère la traduction comme un processus de communication, et donc comme le décodage et le transcodage de certaines informations, dont le porteur est la langue. Dans le contexte original, le schéma de communication est : auteur → texte → destinataire. Cependant, le fonctionnement de la traduction dans l'environnement culturel de la langue cible est beaucoup plus complexe.⁹

L'approche sémiotique

Dans le cadre de l'examen sémiotique de la traduction, nous nous intéressons au facteur du temps, qui définit l'opposition sémiotique fondamentale entre les principes de préservation et d'historicisation, autrement dit la question de savoir si le traducteur d'une œuvre historique met l'accent sur l'auteur ou sur le lecteur contemporain. Et facteur d'espace, qui définit l'opposition entre les systèmes culturels de la langue source et de la langue cible.¹⁰

⁸ KNITTLOVÁ, Dagmar, Bronislava GRÝGOVÁ a Jitka ZEHNALOVÁ. *Překlad a překládání*. Olomouc : Univerzita Palackého v Olomouci, 2010, Monografie. ISBN 9788024424286, p. 7.

⁹ POVEJŠIL, Jaromír, Vlasta STRAKOVÁ, Zlata KUFNEROVÁ, Zdena SKOUMALOVÁ a Milena POLÁČKOVÁ. *Překládání a čeština*. Op. cit., p. 8.

¹⁰ Ibid.

L'approche psychologique

La théorie de la traduction rencontre la psychologie dans l'étude de l'influence de la langue et du style de l'original sur les processus mentaux du traducteur, et dans la représentation de la réalité dans la langue cible.¹⁰

L'approche anthropologique culturelle

Cette approche traite principalement de la question du caractère traduisible et intraduisible de l'œuvre dans son ensemble et de ses composantes individuelles.¹⁰

I.2 Le processus de traduction

Le linguiste américain Eugen Albert Nida décrit le processus de traduction comme une descente du plan textuel concret de surface vers un plan plus profond, non linguistique, où le traducteur clarifie le sens et ne l'exprime qu'ensuite dans la langue cible.¹¹ Un traducteur doit tenir compte de plusieurs attributs fondamentaux. Le premier est l'objet du message, c'est-à-dire le type de texte, qu'il s'agisse de prose, de poésie ou de drame. En gardant cela à l'esprit, le traducteur doit ensuite adapter le texte au groupe cible afin qu'il soit acceptable dans un environnement socioculturel différent. Le deuxième est la mise en situation. En rapport avec cela, tout texte a deux dimensions : la longueur et la difficulté. Lorsque nous communiquons dans la même langue, le transfert d'informations se fait sans heurts car il s'agit du même code, mais lorsque nous traduisons de la langue source à la langue cible, la compréhension est plus difficile. Par conséquent, le traducteur doit parfois allonger le texte pour le rendre plus simple et plus facile à comprendre. En effet, certains textes sont axés sur un environnement, une idéologie et un système de valeurs spécifiques, tandis que d'autres sont internationaux. Cela signifie que le traducteur doit traiter des mots problématiques étroitement liés à l'histoire, à la culture ou au mode de vie qui n'ont pas d'équivalents dans la langue cible. Ces termes sont appelés lexiques sans équivalents. Il s'agit, par exemple, de noms de journaux, d'institutions, de magazines, de cuisine nationale, de danse, d'éducation ou d'organisations politiques, qui ne seront peut-être pas familiers au destinataire issu d'un autre milieu. Il est donc nécessaire d'ajouter les informations indispensables au texte ou

¹¹ KNITTLOVÁ, Dagmar, Bronislava GRÝGOVÁ a Jitka ZEHNALOVÁ. *Překlad a překládání*. Op. cit., p. 9.

de les associer à des analogies, en fonction de la pertinence de l'unité dans le texte et du style fonctionnel du texte. Toutefois, les informations doivent être ajoutées uniquement s'il y a un risque que le destinataire comprenne mal la traduction. Il est également important que le traducteur tienne compte de la quantité d'informations à transmettre au lecteur. Il doit donc être capable de décider s'il est nécessaire et approprié de tout traduire ou si quelque chose peut être omis. L'ajout d'informations doit donc être compensé par la compression, c'est-à-dire par l'omission de parties du discours qui sont compréhensibles dans le contexte, sans perdre d'informations essentielles ni changer le sens. Un autre attribut est la cohérence, la structure logique du texte, que le traducteur doit comprendre et reconstruire dans la langue cible. S'il ne comprend pas les relations internes du texte, il ne sera pas en mesure de choisir les équivalents corrects. La cohérence aide le lecteur à comprendre le texte et à recevoir l'informations, même s'il ne connaît pas tous les détails du sujet. La cohérence sémantique est ensuite rendue linguistiquement visible dans le texte par la cohésion. La dernière est l'intertextualité, soit les relations ou les références à d'autres textes ou auteurs.¹²

Dans la section suivante, nous présenterons quelques pratiques de traduction utilisées par les traducteurs. Les méthodes et les processus utilisés sont différents et portent les noms différents. Parmi les pratiques traditionnelles, il y a, par exemple, la méthode développée par les auteurs canadiens Vinay et Darbelnet. Ils ont utilisé sept procédés de base pour combler l'absence d'équivalent direct dans la langue cible. La première est celle de la transcription, utilisée par exemple pour les prénoms et les noms géographiques. Il s'agit de la transcription d'un mot d'une langue vers une autre en mettant l'accent sur sa forme sonore. Cela la distingue de la translittération, qui a le même objectif que la transcription, à savoir faciliter la lecture pour le récepteur des mots d'une langue étrangère qu'il ne connaît pas. Mais elle s'efforce de préserver autant que possible l'orthographe de la langue d'origine. La deuxième méthode est le calque, qui est une traduction littérale de mots ou de phrases. Nous pouvons illustrer cela avec le mot « gratte-ciel », « mrako-drap » en tchèque, « sky-scraper » en anglais. Le calque n'est pas idiomatique dans la langue cible et doit donc être utilisé à bon escient. Si un moyen linguistique ayant un sens similaire existe déjà dans la langue cible, la substitution est utilisée. Le choix de l'équivalent est motivé par le contenu sémantique

¹² KNITTLOVÁ, Dagmar. *K teorii i praxi překlada*. Op. cit., pp. 12, 30 – 31.

de l'énoncé précédent (p.ex. remplacer un nom par un pronom personnel et vice versa). La substitution est liée à un autre procédé, l'adaptation. Elle consiste à remplacer la situation décrite dans le texte original par une autre situation adéquate. Il s'agit par exemple, de situations liées à la culture de la langue ou de jeux de mots qui peuvent ne pas exister dans la langue cible. Il faut alors trouver une situation similaire en rapport avec la culture du destinataire. Dans la transposition, un type de mot est substitué à un autre tout en conservant le sens lexical. Généralement, cela concerne des noms, des adjectifs, des verbes et des adverbes. Le français, par exemple, est une langue qui utilise beaucoup de noms, alors que le tchèque utilise davantage de verbes. Afin de ne pas rendre le texte trop nominal en tchèque, le traducteur doit parfois choisir un autre type de mot. Dans certains cas, un changement de point de vue est également nécessaire pour rendre le texte plus naturel et éviter qu'il ne semble lourd dans la langue cible ; c'est pour cette raison que la modulation est mise en œuvre. La dernière procédure est l'équivalence, qui utilise différents procédés stylistiques et structurales dans la langue cible pour produire le même effet sur le destinataire. C'est le cas, entre autres, des expressions idiomatiques ou des proverbes.¹³

Les approches plus modernes se fondent sur le genre du texte, sa fonction, le destinataire auquel il s'adresse et les facteurs à respecter en priorité. Elles se concentrent donc d'abord sur une macro-approche, où le texte initial est classé dans le style fonctionnel approprié. Les spécificités culturelles et politiques de l'environnement de l'auteur, le cadre historique et local, les allusions littéraires, les réalités, les origines contemporaines, sociales et géographiques de l'auteur. Ainsi que son attitude intellectuelle et émotionnelle. Cette étape est suivie d'une micro-analyse qui relève les structures grammaticales spécifiques, leur contenu lexical et expose le texte cible final. Sándor Hervej et Ian Higgins ont surtout mis l'accent sur ce que l'on appelle la transposition culturelle, c'est-à-dire le transfert d'une culture à une autre. Ce terme désigne en fait les différents degrés de déviation par rapport à la traduction littérale qui se produisent lorsqu'on essaie de transférer le contenu du texte source dans le contexte de la langue cible. Ces degrés peuvent ensuite être transférés sur une échelle dont les extrêmes sont l'exotisme et la transplantation culturelle. L'exotisme est l'adoption d'une expression de la langue source sans aucun changement ou adaptation à la prononciation ou à

¹³ Ibid., pp. 10 – 14.

l'orthographe de la langue cible. La transplantation culturelle est le remplacement, par exemple, d'un nom par un autre nom ayant des connotations culturelles indiquées ou similaires (p.ex. Jack and Jill = Hansel et Gretel/Jeanne et Margot). Entre les deux, se trouve l'emprunt culturel. Il est souvent nécessaire dans les textes historiques, politiques ou sociologiques pour éviter les erreurs d'interprétation. Le traducteur utilise le nom de l'institution, etc. ou une note explicative interne pour plus de précision et de clarté. Un autre type de traduction est le calque, que nous avons déjà expliqué dans le paragraphe précédent. Enfin, la traduction communicative, qui prend en compte la manière établie d'utiliser des moyens linguistiques qui sont différents dans la langue source. Elle apparaît principalement dans les collocations et les phrases où une traduction littérale pourrait nuire à l'intelligibilité, à la signification et à la fluidité du texte.¹⁴

Étant donné que le traducteur doit décider de ce qui est important pour le texte avant de commencer à traduire, ce qui peut parfois être très difficile, il existe un schéma de filtres textuels qui devrait faciliter cette décision. Ce schéma se compose de cinq aspects. Le premier est l'aspect du genre, qui permet de savoir si le texte est oral ou écrit et quel est son objectif. Le deuxième est l'aspect culturel, que le traducteur conserve ou remplace de manière appropriée. L'aspect formel est tout aussi important : il concerne la structure, l'intertextualité, les niveaux grammatical, lexical, phonétique et graphique. En ce qui concerne l'aspect sémantique, le sens référentiel, connotatif et affectif est primordial. Le dernier est l'aspect des couches linguistiques, qui note l'existence d'un dialecte, le discours d'une couche sociale ou le ton dans lequel le message est présenté dans le texte.¹⁴

Ainsi, le traducteur passe de la compréhension et de l'interprétation du texte à la conceptualisation et à la formulation de la traduction. Toutes ces phases font appel à la formation et aux compétences du traducteur, y compris à sa créativité linguistique. Le traducteur doit être capable d'identifier et de se concentrer sur les niveaux qui sont fonctionnellement dominants et pertinents dans la structure de l'original. Le travail des interprètes, des traducteurs professionnels et des traducteurs littéraires a en commun, avant tout les problèmes liés aux différences entre deux langues. De plus, les difficultés techniques, psychologiques et autres associées au déchiffrement du texte source et au

¹⁴ Ibid., pp. 22 – 24.

transfert du message dans une autre langue sont présentes. Cependant, chacun d'entre eux résout ces problèmes de façon différente parce qu'ils ont des objectifs divers. L'interprète se préoccupe surtout de créer rapidement du matériel utilisable, car ses services sont demandés immédiatement. Le traducteur littéraire se concentre plutôt sur la recherche des équivalents les plus exacts du texte source. Le type de matériel à traduire joue également un rôle important, et il existe une différence fondamentale entre un texte purement professionnel et un texte artistique,¹⁵ dont les spécificités seront décrites plus en détail dans la section suivante.

¹⁵ LEVÝ, Jiří. *Umění překlada*. Op. cit., p. 26.

II La spécificité de la traduction littéraire

La traduction littéraire diffère des autres types de traduction, comme la traduction technique ou spécialisée, sur plusieurs points. Par exemple, les textes spécialisés ont tendance à être précis, dépourvus de sens figurés et sont objectifs. Ils se caractérisent par des termes spécifiques dont les équivalents doivent être respectés et leur valeur émotionnelle et esthétique est reléguée à l'arrière-plan ou n'est pas du tout présente.¹⁶ Tandis que la traduction littéraire est une traduction d'une langue à une autre, où il s'agit d'un texte avec un style d'auteur particulier et une composante esthétique significative à côté de la composante de contenu. La traduction littéraire cherche à transmettre non seulement les idées de l'auteur, mais aussi l'individualité de son style, la beauté de la description, l'atmosphère du lieu ou de l'époque, et à solliciter l'imagination et les émotions du lecteur de la même manière que l'œuvre originale.¹⁷

La traduction d'œuvres littéraires est particulièrement difficile du fait que le traducteur doit avoir une connaissance parfaite des deux langues, de leur grammaire et de leur vocabulaire, mais également être capable de comprendre les contextes culturels et les aspects spécifiques des œuvres littéraires. Il est donc souvent confronté à des questions d'interprétation, à des choix d'équivalents appropriés pour des expressions culturellement établies et à des tentatives de préservation des divers éléments d'une œuvre littéraire. Cela implique un certain nombre de différences dans la manière dont le traducteur aborde un texte donné, en termes de conservation ou de rupture des unités de phrase, de choix des procédés expressifs, d'utilisation des mots dans leur sens propre ou figuré, de compensation ou de substitution des éléments grammaticaux et thématiques qui ne sont pas traduisibles, de volumes des notes explicatives, etc.¹⁸ Le traducteur doit choisir des moyens d'expression qui ne sont pas les mêmes, mais qui ont la même fonction que ceux de la langue source, ce qui n'est parfois pas facile. En fonction des caractéristiques et des objectifs de la traduction le traducteur doit également être en mesure de décider de la bonne stratégie à utiliser pour sa réalisation.¹⁹

¹⁶ KNITTLOVÁ, Dagmar, Bronislava GRYGOVÁ a Jitka ZEHNALOVÁ. *Překlad a překládání*. Op. cit., pp. 203 – 213.

¹⁷ POVEJŠIL, Jaromír, Vlasta STRAKOVÁ, Zlata KUFNEROVÁ, Zdena SKOUMALOVÁ a Milena POLÁČKOVÁ. *Překládání a čeština*. Op. cit., p. 134.

¹⁸ VILIKOVSKÝ, Ján. *Překlad jako tvorba*. Op. cit., pp. 52 – 66.

¹⁹ POVEJŠIL, Jaromír, Vlasta STRAKOVÁ, Zlata KUFNEROVÁ, Zdena SKOUMALOVÁ a Milena POLÁČKOVÁ. *Překládání a čeština*. Op. cit., p. 26.

Dans le présent chapitre du mémoire de licence, nous présenterons quelques spécificités de la traduction littéraire auxquelles un traducteur doit faire attention dans son travail.

Respect de la voix de l'auteur et prise en compte du contexte historique et social

Le traducteur devrait respecter l'auteur et essayer de préserver sa voix individuelle. Cela signifie garder son style, son ton et ses caractéristiques. Le sujet de l'auteur n'est pas seulement un élément individuel, mais il est dans une large mesure conditionnée par l'histoire. Par exemple, la manière dont l'auteur d'un roman historique choisit et transforme les faits historiques dépend de son appartenance à une certaine vision du monde contemporain, de ses convictions politiques et de l'état de développement de la technologie artistique. Les traces de l'époque et de l'environnement de l'auteur font également partie de son sujet et influencent le cadre de l'intrigue.

Il est nécessaire de distinguer le fait objectif de la réalité de l'œuvre, le fait de la vie du fait de l'art. Le fait objectif ne fait pas partie de l'œuvre d'art, mais de l'interprétation de la réalité par l'auteur, que le traducteur doit essayer de saisir. Si le traducteur ne comprend pas la relation entre la réalité et l'œuvre, il risque de commencer à corriger et à déformer l'original, ce qui fait perdre à la traduction sa valeur.

Il y a également un lien avec l'adaptation culturelle. Les textes littéraires contiennent souvent des expressions idiomatiques, des métaphores et des références culturelles spécifiques. Le traducteur doit connaître la culture des deux langues et être capable de trouver des équivalents appropriés ou de fournir des notes explicatives compréhensibles et pertinentes pour les lecteurs de la langue cible.²⁰

Créativité et sensibilité

La traduction demande souvent une certaine créativité et sensibilité afin que le traducteur puisse capturer et préserver fidèlement l'essence artistique de l'œuvre originale. Dans toute traduction d'un texte littéraire (prose ou poésie), nous pouvons observer au moins deux niveaux de base : le niveau des moyens linguistiques, où nous évaluons les équivalents traduits des éléments linguistiques comme étant corrects ou incorrects. Le second niveau de créativité linguistique, où il existe différents degrés

²⁰ LEVÝ, Jiří. *Umění překlada*. Op. cit., pp. 43 – 44.

d'équivalence et où nous pouvons difficilement parler de l'exactitude ou de l'incorrection de la solution de la traduction.²¹

Le traducteur doit également être un bon lecteur. Il doit être capable de transmettre les valeurs esthétiques et idéologiques (ambiance, sous-entendus ironiques ou tragiques, attention portée au lecteur, ...) et d'identifier les moyens utilisés par l'auteur pour les atteindre. La traduction exige donc une compréhension beaucoup plus profonde et consciente de l'œuvre qu'une simple lecture. En outre, il est important de comprendre les faits de l'œuvre, tels que les personnages, leurs relations, le cadre dans lequel se déroule l'histoire et l'intention idéologique de l'auteur. Cette façon de comprendre le texte est très ardue car le traducteur a tendance à avoir une compréhension automatique des mots et des motifs, et il lui faut beaucoup d'imagination pour saisir la réalité artistique globale de l'œuvre. L'incompréhension du traducteur se manifeste le plus souvent lorsqu'il n'arrive pas à imaginer la réalité ou l'idée de l'auteur ou qu'il interprète mal le sens suggéré par la langue de l'original. Le traducteur a besoin d'être créatif et non mécanique. Sur le chemin entre l'original et la traduction, il doit aller au-delà du texte, jusqu'aux personnages, aux situations et aux idées, afin de reconstruire la réalité de l'œuvre telle qu'elle est présentée dans l'original. Ce n'est qu'ainsi que le traducteur peut produire une traduction que nous considérons comme artistiquement vraie.

En traduction, il arrive souvent que la langue cible ne corresponde pas exactement au sens du texte, ou que la langue ne soit pas apte à donner un sens aussi large et ambigu que l'original, il faut alors recourir à l'interprétation. Pour une interprétation correcte, le point de départ doit être les caractéristiques les plus essentielles de l'œuvre et ses valeurs objectives. Il est primordial que le traducteur ne tombe pas dans le sentimentalisme et le relativisme personnels, c'est-à-dire qu'il ne projette pas son expérience personnelle dans l'œuvre et n'entre donc pas en conflit avec l'objectivité de l'œuvre. Par conséquent, le traducteur ne doit pas intégrer ses idées subjectives dans le texte, mais il peut apporter une nouvelle perspective à l'œuvre en mettant l'accent sur certains de ses aspects. Néanmoins, les changements de compréhension ne sont possibles que dans les limites fixées par le contenu réel et potentiel de l'œuvre. Le traducteur peut exprimer sa conception idéologique et artistique dans l'œuvre

²¹ POVEJŠIL, Jaromír, Vlasta STRAKOVÁ, Zlata KUFNEROVÁ, Zdena SKOUMALOVÁ a Milena POLÁČKOVÁ. *Překládání a čeština*. Op. cit., p. 109.

principalement par le choix des procédés stylistiques. A travers l'accord stylistique, pratiquement chaque traducteur apporte à l'original son propre style et sa propre conception de l'œuvre. Il ne doit cependant pas dépasser le pont de déformer le sens de l'œuvre originale pour le lecteur.²²

L'orientation vers le lecteur

Aujourd'hui, nous comprenons une œuvre littéraire comme un ensemble objectif de valeurs esthétiques qui ne se réalise socialement qu'à travers la perception du destinataire. En effet, la création et la perception d'une œuvre s'apparentent au processus de communication, qui ne peut pas exister sans la réception, laquelle complète en quelque sorte l'œuvre et achève sa réalisation. Ainsi, une sorte de chaîne de communication est formée par l'auteur, qui crée une œuvre reflétant une certaine réalité objective, qui s'inscrit également dans le contexte littéraire et artistique de son époque. Le maillon suivant est le traducteur, qui a une double fonction. Par rapport à l'œuvre originale, il est le récepteur et par rapport au lecteur de la traduction, il agit comme l'auteur du « nouveau » texte.²³

La considération du traducteur pour le lecteur auquel il s'adresse est essentielle pour une communication réussie et significative, vu que la lecture de la traduction conduit à nouveau à la conception de l'œuvre. Lorsqu'il faut traduire pour un enfant, par exemple, il est nécessaire de faciliter la compréhensibilité de la langue. Surtout, il faut tenir compte des différences de conscience sociale entre le lecteur original et le lecteur contemporain. De nombreuses valeurs prendraient un sens complètement différent dans une traduction si elles étaient abordées par un lecteur ayant des connaissances et une manière de penser très distinctes.²⁴

Cependant, un trop grand détachement de l'original et une adaptation non critique aux qualités du nouveau lecteur (âge, éducation, maturité culturelle, ...) mènent souvent à une traduction libre. Cela peut conduire à des interventions disproportionnées dans le texte traduit, telles que l'insertion des qualités éloignées au texte source, la logicisation du texte ou la déformation de la pensée ou de l'art de l'œuvre littéraire. Par exemple, si l'intention de l'auteur est de créer un texte difficile à comprendre, ambigu, plein de

²² LEVÝ, Jiří. *Umění překlada*. Op. cit., pp. 54 – 57.

²³ VILIKOVSKÝ, Ján. *Překlad jako tvorba*. Op. cit., pp. 52 – 53.

²⁴ LEVÝ, Jiří. *Umění překlada*. Op. cit., p. 49.

symboles, d'allusions et de doubles sens, il n'est pas possible de rendre le texte cible transparent et non problématique. Au contraire, une trop grande orientation du traducteur vers le texte source conduit à une traduction littérale, qui se manifeste par une simple traduction mécanique des unités linguistiques, en s'attachant aux détails, etc. Pour parvenir à une traduction adéquate, le traducteur doit trouver un équilibre entre les deux. Il convient toutefois de noter que la notion de traduction adéquate est déterminée par l'époque et la société. Ainsi, à une certaine époque, une traduction peut être considérée comme adéquate, alors qu'à une autre, ce peut être le contraire.²⁵

En résumé, la traduction littéraire est un art qui va au-delà de la simple conversion de mots d'une langue à une autre. Elle vise à capturer l'essence créative et artistique d'une œuvre tout en la rendant accessible à un nouveau public.

²⁵ HRDLIČKA, Milan. *Literární překlad a komunikace: k problematice zaměření uměleckého překladu na čtenáře*. Praha: Filozofická fakulta Univerzity Karlovy, 1997 ISBN 8085899221, pp. 14 – 15.

III L’auteur et son œuvre

III.1 René Barjavel

René Gustave Henri Barjavel est né le 24 janvier 1911 à Nyons, en région Auvergne-Rhône-Alpes. Aujourd’hui, une plaque commémorative est accrochée à la maison de sa naissance. Il est décédé le 24 novembre 1985 à Paris. Sa carrière a été très variée : il a travaillé en tant que journaliste, écrivain, critique, scénariste et politicien.²⁶

Sa mère, née Marie Paget, après la mort de son premier mari Émile Achard, a épousé en 1909 le boulanger Henri Barjavel. René Barjavel a eu deux demi-frères, Paul et Émile, issus du premier mariage de sa mère. Durant son enfance, il a été entouré principalement de femmes, sa mère, ses tantes et ses cousines. Le 29 mai 1922, sa mère meurt de la maladie du sommeil, ce qui bouleverse et marque énormément le jeune garçon de onze ans. Les mois passés à Nyons après la mort de sa mère ont été la période la plus difficile de sa jeunesse.

Il a fait ses études au collège de Nyons puis à Cusset en Allier, où il a découvert une passion pour la littérature qui le conduit à l’écriture, il était aussi un grand lecteur. Cette région a beaucoup plu à l’écrivain et son attachement pour elle a influencé par la suite un grand nombre de ses œuvres – l’atmosphère des lieux, le choix des patronymes des personnages, etc. Quelques années plus tard, il a également écrit un chapitre avec de très belles descriptions de la région pour le guide touristique *Provinces de France*. A part cela, sa jeunesse ne se reflète pas beaucoup dans ses œuvres, et il était également très réservé sur sa vie privée. Après avoir obtenu son baccalauréat, il a travaillé à plusieurs postes pour gagner sa vie. Il a été employé à mi-temps dans une agence immobilière, dans une banque, et puis il a donné des cours d’anglais.

A dix-huit ans, il a trouvé un emploi de journaliste au journal *Progrès de l’Ailier* de Moulins : il y a acquis de l’expérience et surtout une passion pour un métier qu’il conservera tout sa vie, pour l’univers de l’écrit et ses techniques. Ce journal, qui couvrait également les activités culturelles de la région, a donné à Barjavel l’occasion d’organiser des conférences. Notamment celle qui avait lieu à Vichy en 1934 et à laquelle était invité l’éditeur Robert Denoël, un Belge

²⁶ SFE (2021) *The encyclopedia of science fiction – SFE: Barjavel, René* [Online] [cit. 2024-01-18]. Disponible sur : https://sf-encyclopedia.com/entry/barjavel_rene

installé à Paris depuis 1926. Plus tard, il a proposé à Barjavel un emploi dans sa compagnie, qu'il a immédiatement accepté, et il est parti à Paris.²⁷

Il rencontre Madeleine de Wattripont, une Parisienne d'origine belge qui a travaillé dans une petite entreprise associée à Denoël. Ils se sont mariés en 1936 et ont eu deux enfants, Renée en mai 1937 et Jean un an plus tard.

Ses premières années à Paris lui ont permis de découvrir le monde de la littérature et de l'édition. Il a rencontré plusieurs membres proches du mouvement « Le Grand Jeu », formé autour d'une revue du même nom qui a eu une influence subtile mais significative sur les mouvements de pensée dans l'art et la littérature. Parmi eux, Luc Diétrich, René Dumal, Lanza de Vasto et Philippe Lavastine. En 1936, il a fondé avec Jean Anouilh la revue littéraire *La Nouvelle Saison*. Il a également collaboré à la revue bimestrielle d'art et de littérature *Le Point*, dont chaque numéro était consacré à un thème culturel.

Lorsque la guerre éclate en août 1939, Barjavel a déjà atteint une position importante chez Denoël, où il était chef de production, après avoir occupé divers postes, d'abord très "manuels", qui lui ont appris toutes les subtilités du métier : magasinier, emballer, conférencier, chef d'atelier, et enfin directeur littéraire. Cependant, sa situation financière était souvent précaire.

Il a également rédigé une rubrique de critique cinématographique dans l'hebdomadaire *Le Merle Blanc*, où, sous le pseudonyme de G. M. Loup (Grand Méchant Loup), il a écrit des articles intransigeants et parfois même acides sur les films, les acteurs et les personnalités de l'actualité cinématographique.

Barjavel est ensuite parti au front, où il a été corporal d'intendance d'un régiment de zouaves. Ensuite, il est retourné chez sa famille et, comme il était sans travail, des amis l'ont présenté à un éditeur de Montpellier qui lui a offert un emploi. Puis, il est revenu à Paris avec sa famille.

En 1942, il a été chargé de la direction de la collection pour enfants « La Fleur de France », qui semblait s'inscrire dans une ligne de pensée célébrant les héros de l'histoire de France, sans doute inculquée par les autorités de l'époque. La même année, l'atmosphère de l'occupation, les visions de villes bombardées et peut-être quelques idées de son époque lui ont inspiré à écrire le roman qu'il avait déjà imaginé plusieurs années avant la guerre. Il a envisagé de

²⁷ M.G. Loup (2002). *Barajaweb* – Biographie détaillée de René Barjavel. [Online]. [cit. 2024-01-18]. Disponible sur : http://barjaweb.free.fr/SITE/biographie/bio_detail.html

l'intituler *Colère de Dieu* et l'a soumis à l'éditeur Denoël.²⁸ Le résultat a été un roman, renommé *Ravage*, publié en 1942, dont les influences et les idées suscitent encore aujourd'hui des sentiments contradictoires. Il décrit la France de 2052 à la suite d'une catastrophe majeure qui a provoqué l'instabilité du soleil et la disparition de l'électricité dans le monde²⁹. Il est élaboré dans le genre que l'on appelle à présent la science-fiction (SF). Néanmoins, l'auteur le qualifie de « roman extraordinaire » en hommage à Jules Verne, qui appelait ses voyages des « voyages extraordinaires » et non de la SF. Il n'a pas utilisé cette appellation à l'époque, notamment parce qu'elle n'était pas connue du public français.

Le roman a connu un grand succès et, l'année suivante, Barjavel a écrit *Le Voyageur imprudent*, qui a d'abord été publié sous forme de feuilleton du 24 septembre 1943 au 14 janvier 1944 dans le magazine *Je Suis Partout*.³⁰ Il s'agit d'une histoire plutôt pessimiste de voyage dans le temps avec les paradoxes temporels habituels, qui se déroule en partie dans le monde futur. La tentative du protagoniste de remonter le temps pour tuer le jeune Napoléon et changer l'histoire pour le mieux est déjouée lorsqu'il tue à la place son propre ancêtre. C'est probablement le premier roman à présenter l'argument selon lequel si vous remontez dans le temps et tuez votre propre ancêtre, vous n'existerez pas, et vous n'avez donc pas pu remonter dans le temps et commettre cet acte.³¹ Ces deux premiers romans lui ont valu Le Prix des Dix en 1944.

Après la guerre, Barjavel a repris son travail de critique, qui a été autant une passion qu'un métier. Il a écrit également d'autres livres et en 1945, il a publié un recueil illustré de nouvelles légèrement fantastiques, *La Fée et le Solda*, suivi d'un roman d'amour *Tarendol*, qui traite des événements douloureux de la guerre. Un deuxième recueil de nouvelles, *Les Enfants de l'ombre* (1946), suit le premier, et en 1948 a été publié un nouveau roman de science-fiction, *Le diable l'emporte*, dans lequel l'auteur prévient d'une catastrophe nucléaire.³²

Toutes ces activités lui ont cependant imposé un rythme de travail élevé et, avec les exigences de la vie familiale, il a été contraint de se reposer en octobre 1950 car il a contracté une

²⁸ M.G. Loup (2002). *Barajaweb – Biographie détaillée de René Barjavel*. [Online]. [cit. 2024-01-18]. Disponible sur : http://barjaweb.free.fr/SITE/biographie/bio_detail.html

²⁹ NEFF, Ondřej a OLŠA, Jaroslav. *Encyklopedie literatury science fiction*. Praha : AFSF, 1995. ISBN 8085787903, pp. 182 – 183.

³⁰ M.G. Loup (2002). *Barajaweb – Biographie détaillée de René Barjavel*. [Online]. [cit. 2024-01-18]. Disponible sur : http://barjaweb.free.fr/SITE/biographie/bio_detail.html

³¹ SFE (2021) *The encyclopedia of science fiction – SFE: Barjavel, René*. [Online] [cit. 2024-01-18]. Disponible sur : https://sf-encyclopedia.com/entry/barjavel_rene

³² M.G. Loup (2002). *Barajaweb – Biographie détaillée de René Barjavel*. [Online]. [cit. 2024-01-18]. Disponible sur : http://barjaweb.free.fr/SITE/biographie/bio_detail.html

tuberculose, heureusement diagnostiquée à temps par son médecin. Ce repos a été l'occasion pour lui de reformuler et de compléter ses « notes personnelles », qui sont devenues *Journal d'un homme simple*, publié en 1951. A partir de l'été de cette même année, il a rédigé une chronique critique pour Carrefour, dans laquelle il rendait compte des auditions pour diverses émissions, un genre difficilement imaginable aujourd'hui.

Il a aussi participé au monde du cinéma en contribuant au scénario de *Donne senza nome* de Géza von Radványi en 1949, et en 1951, son activité dans ce domaine a pris un tournant décisif avec *Le petit monde de Don Camillo* de Julien Duvivier. Adaptations, scénarios et dialogues ont constitué son activité principale jusqu'au milieu des années soixante.

Au début des années 1960, il est revenu à la science-fiction. Il a collaboré à la jeune revue *Fiction*, qui a publié trois récits tirés de son recueil *Les Enfants de l'ombre*. La vague naissante de la SF française, dont les passionnés le considèrent comme l'un de ses "aînés", puisqu'il était surtout connu dans cet univers pour ses romans. Et c'était grâce à la *Fiction* qu'il a écrit, en mai 1959, un court texte pour un numéro spécial, aujourd'hui très apprécié des collectionneurs, de la première anthologie de la science-fiction : *Colomb de la Lune*, l'histoire du premier homme sur la Lune. Il a considérablement développé cette histoire en 1962 et en a fait un roman du même nom.

Au milieu des années soixante, il a pris ses distances avec le monde du cinéma, et a porté à sa plume les thèmes de ses réflexions, qu'il n'avait jusqu'alors commentés que dans ses romans. Il en a résulté le roman *Le Faim du tigre* (1966), qui a obtenu le prix Lecomte du Noüy. Véritable essai philosophique sur les idées humanistes, il a fait découvrir sa pensée et son écriture à un public sans doute différent de celui de la science-fiction qui l'avait connu auparavant. A cette occasion, il a « perdu son prénom », décidant qu'il valait mieux que ses livres ne soient connus que sous son nom de famille, tout simplement : Barjavel.³³

Il a ensuite repris le journalisme, écrivant d'abord une chronique télévisée pour le *Journal Du Dimanche*, puis *Les Libres Propos*, puis des articles dans *France-Soir*, et participant également à une émission sur Radio-Télé-Luxembourg (RTL), où il a commenté poétiquement les premiers vols vers la Lune. Il est aussi resté fidèle au cinéma et ce n'était que parce que les scénarios qu'il préparait avec son ami André Cayatt effrayaient les producteurs par le budget

³³ Ibid.

qu'ils nécessitaient, qu'il en a fait les romans dont le succès l'a rendu célèbre. Par exemple, *La Nuit des temps* (1968), roman qui a obtenu le Prix des Libraires en 1969.

Ses romans ont fait de lui un auteur à succès à la fin des années soixante, connu d'un large éventail de lecteurs et d'auditeurs ainsi que de quelques spécialistes ou amateurs de science-fiction. Ils ne l'ont pas épargné, en particulier dans les colonnes du magazine *Fiction*, où ils ont présenté ses nouveaux romans sous des angles parfois peu favorables.

En 1973, il a publié *Le Grand Secret*, un livre traitant de la question de la drogue de l'immortalité, qui, comme *La Nuit des temps* a été à l'origine d'un scénario, et a finalement été transformé en série télévisée par Jacques Trébouta en 1989.

Ses textes de la fin des années soixante-dix ressemblant davantage à des essais ou à des créations d'un penseur humaniste qu'à un écrivain. En 1976, il a publié un essai philosophique, *Si j'étais Die*, dans lequel il réfléchit à ce que serait la possibilité de créer le monde et de décider du destin de l'humanité. Il s'est ensuite remis à l'écriture des romans *Une rose au Paradis* (1981) et *La Tempête* (1982), récits de science-fiction cataclysmique marqués par son pessimisme joyeux, qui donne à son humour toute son élégance.³⁴

René Barjavel est connu pour son style d'écriture particulier, qui aille qualité littéraire et réflexions sur la philosophie, l'amour, la morale, l'existence humaine et les questions de progrès technologique. Ses œuvres amènent souvent les lecteurs à réfléchir sur les niveaux les plus profonds de la vie humaine. Bien qu'il ait fait ses débuts dans la SF, ce genre n'occupe qu'une partie de son travail. Son œuvre est légèrement sentimentale, reflétant sa vision romantique du monde et célébrant l'amour comme un saveur tout-puissant. Il est également connu pour sa capacité à créer des histoires originales et novatrices, avec des tournures inattendues et des approches non conventionnelles du genre de la science-fiction. Comme Barjavel était catholique, les motifs religieux, les thèmes de la foi, de la spiritualité et de la métaphysique apparaissent également dans certaines de ses œuvres.³⁵

³⁴ M.G. Loup (2002). *Barajaweb – Biographie détaillée de René Barjavel*. [Online]. [cit. 2024-01-18]. Disponible sur : http://barjaweb.free.fr/SITE/biographie/bio_detail.html

³⁵ NEFF, Ondřej a OLŠA, Jaroslav. *Encyklopedie literatury science fiction*. Op. cit., pp. 182 – 183.

III.2 Le genre de la science-fiction

La science-fiction (également abrégée en SF) est un genre littéraire et cinématographique. Les principaux thèmes comprennent les technologies et les événements qui dépassent le cadre des connaissances et de la réalité actuelles, les futurs fictifs, les rencontres avec des extraterrestres et leur civilisations, les conflits sociaux, le génie génétique, les réalités alternatives ou les voyages dans l'espace et dans le temps. Les œuvres contiennent également des éléments de satire et de critique de la société.³⁶

Des traces de science-fiction peuvent être trouvées dès le Moyen-Âge, mais ce n'est qu'au cours des XIX^e et XX^e siècles qu'elle s'est développée en tant que genre littéraire distinct. Depuis, le genre a été influencé et a évolué de diverses manières avec les époques et leurs découverts.³⁷ L'œuvre qui a marqué le développement de la littérature de fiction est *Frankenstein* (1818) de l'écrivaine anglaise Mary Shelley, qui est considérée comme la fondatrice de deux branches littéraires, à savoir l'horreur et la science-fiction moderne. Ce titre est parfois attribué au poète et romancier Edgar Allan Poe, qui a contribué de manière non négligeable à l'évolution du genre. Deux auteurs en particulier ont été à l'origine de la démarcation plus nette entre la SF et les autres genres littéraires au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle. Le premier est l'écrivain français Jules Verne, qui croyait en l'humanité et en la toute-puissance de la science, et chaque nouvelle découverte donnait libre cours à son imagination. Il a présenté aux lecteurs un héros entièrement nouveau, passionné par la science et luttant pour des objectifs humains nobles. Le second est l'écrivain anglais Herbert George Wells, qui a abordé les problèmes humains et sociaux dans ses œuvres. Il ne s'intéressait pas au développement de la science et à ses découverts en tant que telles, mais aux conséquences de ces dernières sur les relations sociales et aux conflits que cela pouvait provoquer. Un autre auteur que nous pouvons citer est Karel Čapek, qui prévient dans ses œuvres contre la surutilisation et le détournement de la technologie.³⁸

Au XX^e siècle, la science-fiction est devenue un genre populaire grâce à des magazines tels que *Amazing Stories*, publié par Hugo Gernsback en 1926, qui a offert une plateforme à de

³⁶ NEFF, Ondřej a OLŠA, Jaroslav. *Encyklopedie literatury science fiction*. Op. cit., pp. 19 – 21.

³⁷ KOLORENČ, Jindřich. *Science-fiction - Historie žánru* [Online]. [cit. 2024-04-03]. Disponible sur : <https://www.fzu.cz/~kolorenc/scifi/historie.php>

³⁸ HOLEJŠOVSKÁ-GENČIOVÁ, Miroslava. *Vědeckofantastická literatura: srovnávací žánrová studie*. Praha: Albatros, 1980, pp. 26 – 33, 37 – 41 . Disponible sur : <https://www.digitalniknihovna.cz/mzk/uuid/uuid:87ed1f40-3737-11e3-b79f-5ef3fc9bb22f>

nouveaux écrivains et a fait connaître au public de nombreuses œuvres importantes de SF. Au cours des années 1930 et 1940, connues sous le nom d'« Âge d'or » de la science-fiction, des œuvres ont été produites qui sont devenues des classiques du genre et ont influencé une génération de lecteurs et d'écrivains.³⁹

Depuis lors, la SF compte parmi les genres littéraires les plus divers, comprenant la dystopie, l'utopie, le space opera, le cyberpunk et bien d'autres sous-genres. Avec ses histoires de voyages spatiaux, d'avenir de l'humanité, d'intelligence artificielle et de réalités alternatives, la science-fiction est en mesure d'atteindre et d'inspirer les lecteurs du monde entier.⁴⁰

III.3 *Une rose au paradis*

Une rose au paradis est un roman utopique de science-fiction publié pour la première fois en 1981. Dans ce roman, comme dans beaucoup d'autres de ses œuvres, René Barjavel explore des thèmes tels que la fin du monde, la destruction de la civilisation causée par le progrès scientifique et la guerre, et l'amour. Il amène également à la réflexion sur certaines questions philosophiques, comme l'existence de Dieu ou ce que nous laisserons derrière nous à la génération suivante.

Le roman se déroule sur Terre dans un futur proche, dans un monde très moderne mais aussi triste et matérialiste. L'humanité a également progressé dans le développement de diverses technologies, avec des résultats étonnants, notamment dans l'industrie de l'armement. Après les bombes A, H et N, les scientifiques et les physiciens ont réussi à créer la bombe universelle, bombu ou bombe U en abrégé. Par rapport aux autres types de bombes, elle présentait un grand avantage : la fabrication n'était pas chère et elle était si facile que même un professeur de physique de lycée avec ses élèves pouvait la fabriquer. C'est ainsi que toutes les nations, plus ou moins puissantes, se sont mises à fabriquer joyeusement ces bombes, provoquant des conflits non seulement entre les États, mais aussi à l'intérieur des pays. Inévitablement, le moment de l'explosion approchait. Dans le monde entier, des femmes enceintes ont lutté et protesté contre la production de ces armes mortelles. Elles ont refusé de donner naissance à leurs enfants dans ce monde fou qui était sur le point d'exploser. Elles sont alors menacées que, si toutes les bombes ne sont pas désamorçées avant l'automne, toutes les femmes enceintes qui n'ont pas encore accouché avorteront en masse le 1er octobre. Une jeune femme, Lucie Jonas, qui est

³⁹ NEFF, Ondřej a OLŠA, Jaroslav. *Encyklopedie literatury science fiction*. Op. cit., pp. 43 – 45.

⁴⁰ Ibid. pp. 29 – 35.

enceinte de neuf mois et qui attend des jumeaux, fait partie de cette manifestation. Cependant, pour rien au monde elle ne ferait du mal à ses enfants, elle les aime, tout comme son mari, Henri Jonas, un homme travailleur et raisonnable qui, malgré son jeune âge, est connu dans le monde entier pour ses talents techniques.

Dans l'éventualité où l'humanité détruirait réellement la Terre, le mystérieux M. Gé, un homme riche et puissant, a fait construire un abri souterrain, également appelé l'Arche, contrôlé par un ordinateur, nommé plus tard Sainte-Anne. Ce dernier devait créer des conditions de vie dans l'abri et simuler le monde extérieur. On apprend par la suite que l'explosion d'une bombe provoque l'explosion de toutes les autres bombes. M. Gé décide donc de faire exploser les bombes avant qu'elles n'atteignent un nombre suffisant pour détruire la planète en entier. Il a conçu son abri pour cinq personnes et choisit M. et Mme Jonas pour le rejoindre et devenir les seuls survivants. Lucie met au monde des jumeaux avec l'aide de son mari, une fille nommée Jif et un garçon nommé Jim. Ceux-ci doivent repeupler la terre et construire un nouveau monde comme Adam et Ève dans vingt ans, lorsque les effets des radiations des explosions auront disparu et que l'Arche s'ouvrira.

L'Arche consistait en un cylindre d'acier de 120 mètres de haut et de 30 mètres de diamètre. Il était enfoncé verticalement dans le sol. L'Arche se composait également de plusieurs étages superposés, dont le plus haut était réservé aux humains. Au milieu de l'étage se trouvait une grande salle ronde, une salle commune, où s'ouvrait un Trou, qui ressemblait à une fenêtre, dans lequel on jetait des poulets rôtis non désirés, des serviettes et d'autres déchets. En face du Trou se trouvait le Distributeur, qui fournissait des vêtements et seulement des poulets rôtis et des croissants beurrés avec du café. Le principal meuble était un grand divan violine en forme de croissant. Le reste du mobilier était un mélange de différents styles. Un couloir circulaire entourait le salon, autour duquel se trouvaient cinq chambres, l'atelier de M. Jonas, une fontaine et une salle de sport. Un autre couloir permettait d'accéder à d'autres étages par des ascenseurs, des escaliers et des glissières.

Au-dessous des humains se trouve l'étage des animaux en hibernation se reposent, seuls ou en couple ou en famille, dans des chambres hermétiques. Pour amuser les passagers de l'Arche, certaines d'entre elles ont eu des plafonds transparents. Sous les animaux se trouvait une vaste réserve de graines, de rhizomes, de tubercules et de tous les autres éléments reproducteurs des arbres, des buissons et des plantes, chacun étant conservé dans les conditions qui lui

conviennent. Cette armée silencieuse devait conquérir la terre et restaurer la vie végétale avant que les animaux ne se réveillent.

Au fond de l'arche se trouvait l'étage des machines, commandé par M. Jonas. Mais l'ordinateur fonctionnait si parfaitement qu'il n'avait pratiquement pas d'autre choix que de remplacer de temps en temps une pièce usée par une neuve. L'énergie inépuisable de l'Arche provenait de la batterie universelle, ou batterie U, qui était aussi le cœur des bombes qui ont détruit la surface de la Terre.

Les enfants Jif et Jim grandissent dans cet environnement et n'apprennent ce qu'était la vie d'avant que par les histoires que leur racontent leurs parents ou M. Gé. Contrairement à Jif, qui est plus calme et réservée, Jim est très curieux et aime en apprendre davantage sur le monde d'avant. Il pose sans cesse des questions à ses parents et, à ses yeux, M. Gé est le Créateur tout-puissant qu'il admire.

Seize ans après la catastrophe, il se produit un événement auquel personne ne s'attendait. Jim et Jif ont passé des nuits ensemble sans savoir qu'ils faisaient quelque chose de mal. Cependant, leur acte innocent provoque une série d'événements désagréables : Jif est enceinte et l'Arche n'a été programmée que pour cinq personnes. Avec un sixième individu, ils risquent donc de manquer d'oxygène. M. Ge donne alors deux options à la famille Jonas. Soit Jif avorte, soit ils prennent le risque d'ouvrir l'Arche prématurément, ce qui pourrait causer la mort de tout le monde à cause de la radiation. Naturellement, Lucie n'aime ni l'une ni l'autre de ces options. Bien qu'elle ne soit pas fière de ce que ses enfants ont fait, c'est son petit-fils après tout et elle refuse de le laisser mourir, mais elle ne veut pas quitter l'Arche non plus. Elle espère que son mari trouvera une troisième solution, mais en vain. Finalement, elle décide de tuer M. Ge pour qu'ils ne soient plus que cinq et le fait tomber dans le Trou. Mais cela a pour conséquence le dysfonctionnement de l'ordinateur. Il éteint les lumières, augmente la température, et le Distributeur fournit d'abord du poulet froid, puis du poulet cru, et enfin un coq vivant en sort, dont les coups de bec réveillent les chameaux et le bétail, qui boivent de l'oxygène, s'échappent de leurs chambres, sont désorientés, au point qu'un bélier saute dans le Trou. Ainsi, l'arche devient inhabitable. La seule solution est de partir, mais comment ? Le seul à savoir ouvrir l'Arche était M. Gé. La famille accepte le fait que la mort l'attend. Mais dans son dernier effort, Jim réussit à tirer la poignée rouge et l'Arche s'ouvre. Les Jonas mettent leurs combinaisons de protection et se préparent à retourner à la surface. À ce moment-là, le Distributeur s'ouvre et M.

Ge, recréé à partir de la substance du bélier, en sort. Il annonce que les combinaisons ne sont pas nécessaires car le niveau de radiation sur Terre ne met plus la vie en danger.

Dans la partie suivante du mémoire de licence, nous aborderons la traduction des dix premiers chapitres du roman *Une rose au paradis*, de l'original français à la langue tchèque. Les quatre premiers chapitres nous donnent une idée de la vie à l'Arche, où la famille Jonas et M. Gé se sont réfugiés après l'explosion des bombes universelles. Nous apprenons également ce que les adolescents Jif et Jim ont fait dans leur innocence. Les chapitres suivants nous racontent l'histoire de la rencontre de Lucie et d'Henri et de leur amour, et nous montrent la forme du monde futur, ses inventions, ses usines, ses commodités modernes, ainsi que sa dégradation progressive.

Cette partie du livre nous donne une très bonne idée de l'intrigue, mais également du style et des spécificités de l'écriture de l'auteur. Le texte est riche en problèmes de traduction, tout en offrant des parties intéressantes où le traducteur peut faire preuve de sa créativité.

IV La traduction

„To je den, Bože můj, to je zase den!...“

Ale dá se tomu vůbec říkat den? Není ani rozbřesku, ani soumraku, ani poledne uprostřed dne?...

Musíme je nějak pojmenovat, ty úseky času, které míjejí... Nemůžeme jen tak vykřiknout: „To je časový úsek, Bože můj, to je zase časový úsek...“

Paní Jonasová se posadila na okraj kamenné kašny a oběma rukama si trochu nadzvedla šaty. Ale dá se tomu vůbec říkat šaty? Je to jakýsi pytel, rovný, bez rukávů, s dvěma otvory na ruce a jedním na hlavu. Je to široké a volné nic to neváží, všechno to schová a umožní obléknout si pod to, co se člověku zlíbí, nebo taky vůbec nic.

Nepředstavuje to žádný problém, je to prostě tak akorát pro tohle horko. Ne, ne, ve skutečnosti není *příliš* horko. Ale taky *nikdy* není zima. Občas jí to schází...

Šaty nebo pytel, den nebo časový úsek, obdržet takovou zprávu po probuzení stačí k tomu, aby byla mysl znepokojena a zvyklosti narušeny, jakkoliv pevně drží v neotřesitelném korzetu Archy.

Korzet, ten pochopitelně nikdy nenosila, ale viděla ho na obrázku v reprodukci starého katalogu, hned vedle bot na knoflíky a vany zahřívané poleny... Sešněruje pas, zvedne žaludek až do krku, napřímí, co by se rádo uvolnilo, zavazuje... Nesmí prasknout...

Paní Jonasová byla na pokraji citového zhroucení. Když našla Jima tiše spícího pod smuteční vrbou, málem vykřikla, jako by spatřila vlka. A přece to byl její syn, její milovaný syn... A kde byla Jif? Ještě ji neviděla... Měli se později všichni sejít, aby společně zhodnotili situaci. Děti samozřejmě nic netušily... A přesto to, co udělaly, je teď mohlo ohrozit na životě, a také všechny ostatní. Jednoduše řečeno...

Bože můj, to je den, Bože můj!... Co s námi bude?...

Dívala se na Jima, který spal, jako by se nic nestalo, na svém oblíbeném místě, na trávě pod vrbou. Jako obvykle byl téměř nahý, na sobě měl jen staré kožené šortky, které mu už byly malé. Proč si je nevymění? Jeho kůže měla barvu medu a vlasy barvu kaštanů na slunci. Kolik mu bylo let? Patnáct? Šestnáct?... Už!...

Ptáci prozpěvovali a z tlam tří delfinů na kruhové fontáně zurčela čistá, svěží voda.

Byl tak krásný, zlatavý v zelené trávě... Proč si nepřevlékl ty staré kraťasy? Bylo to snadné, stačilo zmáčkнуть Knoflík... To ona si pokaždé převlékala šaty k snídani. Před stisknutím

Knoflíku nezadávala žádné preference. Raději se nechala překvapit. Střih se neměnil, ale barva byla vždy jiná, stejně tak i vzor. Alespoň to bylo něco nového, když všechno ostatní zůstávalo stejné... Dnes byly šaty švestkové s bílými racky...

Vrba se už léta nezměnila. Ani o lístek víc, ani míň. Byla plastová. I tráva. A ptačí zpěv se linul z okrových stěn a blankytně modré klenby. Ale byly tak přirozené, jak jen přirozené mohou být... A jemný vánek občas zašustil dlouhými větvemi stromu. Tráva a mech byly pod bosýma nohama svěží a měkké. Kameny v kašně byly z betonu, ale voda byla skutečná...

Jim, on ano, změnil se... Teď, když to věděla, uvědomila si, že se změnil před několika... Několika čím? Už nejsou žádné měsíce, žádné roky, čas prostě plyne dál a dál, aniž by ho cokoli ukazovalo, kromě těch pitomých hodin v obýváku, které nedávají žádný smysl...

Ach, můj Jime, můj miláčku, co jsi to udělal? Je to možné? Ty...

Je tak hezký... Kolik má opravdu let? Už nevím, jak bych to mohla vědět? Neexistuje žádný kalendář, žádný Nový rok, žádné narozeniny... Šestnáct? Je mu šestnáct dní! Je mu šestnáct vteřin! Je můj maličký, právě vznikl...

Pod svěšenými větvemi vrby, které jako by se k němu natahovaly, s touhou dotknout se ho špičkami svých listů, byl samotným obrazem šťastného odpočinku. Ležel na zádech, všechny jeho jemné svaly byly uvolněné, jako ty kočičí, tvář natočenou z profilu, podloženou pravou rukou, prsty v kudrnatých vlasech...

A už z dálky viděla křivku jeho řas, které se rýsovaly na jeho líčku. Po kom má takové řasy? A ta barva jeho vlasů? Jeho otec byl blondák a ona mahagonová rusovláska... Po kterém předkovi v propadlišti času získal ten božský profil, ten rovný nos táhnoucí se od čela nad dokonalými rty?... A ty oči, které nikde nekončí...

Podobnou tvář kdysi viděla, když byla těhotná. Na kresbě Gustava Moreaua. Byl to Nessus unášející Dejaniru. Nemohla se ubránit přání: „Ach, kéž by se mu můj syn podobal!“ Ale rychle se zarazila hrůzou. Nessus byl kentaur! Vůbec netoužila po tom, přivést na svět čtyřnožce... Ale možná něco z jejího přání zůstalo? Říká se, že těhotná žena toužící po jahodách, pravděpodobně porodí dítě s červenými skvrnami...

Díky bohu, že Jim žádné skvrny neměl... A Jif taky ne... Když se narodili, dobře si je prohlédla. Jejich kůže byla tak jemná...

Jim otevřel oči, uviděl matku a usmál se...

Oči měl, stejně jako vlasy, kaštanově hnědé se zlatými odlesky. Jeho pohled byl světlem. Rozdával radost a byl jejím nevyčerpatelným zdrojem. Paní Jonasová na něj nemohla pohlédnout, aniž by se nerozplývala štěstím. Svou dceru samozřejmě také milovala, ale její syn byl něco víc. Tak je to u mnoha matek. Je to přirozené.

Najednou vstal, odpočatý a s velkou chutí do života. Vždycky se takhle probouzel. Dvěma kroky byl u ní, vzal ji do náruče a políbil ji na tváře, na rty, na nos, na čelo... Odstrčila ho, rozzlobená... Popravdě řečeno, spíš lítostivá než rozhněvaná...

„Nech mě na pokoji! Jak se opovažuješ mě líbat po tom, co jsi udělal?“

„Co jsem udělal?“

„Můj bože, je to tak,“ povzddechla si, „on ani neví, že udělal něco špatného...“

„Já udělal něco špatného? Komu? Ublížil jsem ti? Tobě?“

„Neudělal jsi *něco* špatného, ty chlapče hloupý? Udělal jsi *TO* špatné! Ale ty nevíš, co to je...“

„Ale ano, vím! Víím to!“

Silně se štípl se do levé paže. „Au!“ vykřikl a pak se smíchem řekl:

„To je zlo...“

Zakroutila hlavou, dojatá až do hloubi srdce.

„Můj beránku, jak jsi mohl něco takového udělat, ty, který jsi nevinnější než poupátko růže?“

Zvážněl, poklekl před ní, zvedl pohled k její tváři, kde plálo slunce všech lásek, a velmi tiše se jí zeptal:

„Co je to růže?“

Dělal to tak pokaždé. Jakmile uslyšel nové slovo, hned se vyptával. „Co je to kamínek?“ „Co je moře?“ Jak mu to vysvětlit? Ani jeho otec někdy neměl tu trpělivost, aby mu to vysvětlil. Bylo to tak únavné. „Co je to růže?“ Rozčílila se:

„Zkus to zjistit! Nech mě být, unavuješ mě, jdi pryč!“

Se smíchem odběhl.

Křičel: „Zeptám se Krále!“

Spustil se po skluzavce, která vedla do zvířecího patra. Tím Králem byl lev. Nikdy mu neřekl jinak. Ptal se ho na všechny otázky, na které jeho otec nebo matka neznali odpověď, nebo mu ji dát nechtěli. Ale ani lev neodpovídal, spal, ležel vedle své lvice, která také spala.

Všechna zvířata spala už celých šestnáct let.

Jim se položil na průhlednou podlahu. Král byl přímo pod ním.

Ani se nehnul. Jim se ho zeptal:

„Co je to růže?“

Byl si jistý, že odpověď na všechny svoje otázky dostane, až se lev probudí.

Opět si posteskla, že nemá jinou knihu, kterou by mu mohla předčítat, než svého La Fontaina. Ale i tak bylo dobře, že si ji před šestnácti lety, v den velké demonstrace, nesla s sebou v pěnové tašce. Dostala ji od paní učitelky, když dokončila první třídu, musela tehdy slíbit, že si ji přečte. Slíbila to, ale zatím ji nečetla, nikdy si nenašla čas. Vždy ji měla po ruce pro případ, že by měla pět minut. V den své svatby si ji vzala do kostela. Kněz si myslel, že je to modlitební knížka. Během velké demonstrace ji samozřejmě měla v tašce spolu s pletením. Naštěstí! Jinak by tu nebyla žádná kniha, ani jedna jediná! Bylo to nepřipustné, takové nedopatření... Pan Gé říkal, že to udělal schválně, že knihy nesou všechny jedy světa, lživé myšlenky, násilí a hloupost. A také vědu, která všechno zničila. Bylo na čase zapomenout, začít znovu. Protože děti měly znovu vybudovat svět, bylo na nich, aby napsaly nové knihy.

Uvědomila si, že to co tvrdil, nebylo tak daleko od pravdy. Jim a Jif se naučili číst La Fontainovy bajky, a tak věřili, že zvířata umí mluvit! Přesně jako v knize. A Jim si opravdu myslel, že až se lev probudí, odpoví mu na otázky. Lev, Jeho Veličenstvo Král zvířat!... Chudák nevinný...

Jif je snad méně naivní. V každém případě se na nic neptá. Nesnaží se představovat si to, co nemůže znát. Spokojí se s tím, co jí nabízí její malý svět. Jako mimino, které ještě neumí chodit, a tak jen sedí na zadku a zkoumá vše, co je v jeho dosahu. Aniž by se snažilo utéct nebo uletět. Jim, moje zlatíčko, je jako ptáček v kleci. Bolí ho křídla...

Paní Jonasová zaklepala na dveře manželovy pracovny, ale nepokoušela se vstoupit. Už dávno ji od toho odradil. Nedovolil nikomu vejít do té místnosti, kde jednou zahlédla neopsatelný nepořádek, plno náradí, přeplněné police, různobarevné elektrické dráty rozbíhající se do všech

stran, pracovní stoly, na nichž se otáčely maličké stroje, a stěnu s velkou zaprášenou tabulí, kterou lemovaly zářivé obrazovky. Nenaléhala. Byl to svět, který jí zůstal cizí, a který jí spíše naháněl strach. Vzpomněla si na svůj pletací stroj *Super-2000* a na všechny potíže, které jí způsobil. Drahá mašinka, vždyť to díky ní se poznali, a díky ní se to všechno seběhlo...

Otevřel dveře a vyšel ven. Proč si nechal narůst vousy? Kdyby to byl aspoň opravu velký, krásný plnovous... Ale trčelo mu tam jen pár chlupů. Plavá mandarínská bradka...

Řekla mu to ještě jednou:

„Bez vousů jsi vybadal líp.“

„Já vím, já vím, zítra se oholím.“

„To říkáš pořád! Jednou v noci, až budeš spát, vezmu nůžky a šmik!...“

Věnoval jí něžný a trochu posměšný pohled. Tichým hlasem řekl:

„Jak skvěle umíš dělat to, co je důležité, zatímco já spím!“

Při té vzpomínce se jí v krku vytvořil velký knedlík štěstí a stesku, s pláčem se k němu přitulila.

„Henri, můj Herni, můj drahý Henri...“

„No tak, lásko moje, no...“

„To všechno, co se nám přihodilo...to všechno, to všechno...“

„Není to úžasné? Tak pěkně to začalo, díky tobě...a mohlo to skončit tak špatně...“

Popotahovala. Vytáhl z kapsy bílé košile malý šroubovák, pak hadřík plný křídového prachu, osušil jí slzy a lehce jí stiskl nos.

„Foukni.“

Smrkala.

„Celou jsem tě zabělil...vypadáš jako Pierot...“

Láskyplně ji políbil na všechny křídové šmouhy. Šťastně se usmála.

Znovu zvažněla a řekla:

„Jsme teď, po tom, co naše děti provedly, opravdu v nebezpečí?“

„Ano...samozřejmě...ale neboj se, najdeme řešení...“

„Já vím, že ty to dokážeš. Jsi tak chytrý! ...Vždycky jsem si říkala, proč ses vůbec zapletl s tak prostou ženou, jako jsem já...“

„Protože jsi ta nejkrásnější na světě...“

Opakoval jí to neustále. Moc dobře věděla, že to není pravda, ale těšilo jí to.

A nyní to byla skoro pravda. Protože na světě už byly jen dvě ženy, ona a Jif.

Jif byla ve své ložnici a pomalu se probouzela. Na rozdíl od bratra jí trvalo dlouhé minuty, než se probrala úplně. Jako kočka prodlužovala tento stav polospánku, kdy nebyla zcela vzhůru, a přesto věděla, že už nespí. Byl to tak příjemný stav. Cítila jen teplo svého těla, bylo přítomné i nepřítomné zároveň, lehké i těžké, už jí skoro nepatřilo, leželo natažené na prostěradle a ona se v něm choulila, ale mohla být jinde, u fontány nebo vedle břicha spící laně, nebo na mamčině klíně, která ji tichým zpěvem kolébala ke spánku, spát, spát... Ale nikde jí nebylo tak dobře jako ve svém odpočatém těle na modrém prostěradle. Kdyby byla opravdu kočka, předla by se zavřenýma očima. Ale ona nikdy žádnou kočku příst neslyšela. Kočka a kocour spali a rodinka myši spala mezi jejich tlapkami.

„Jif“ ozval se hlas pana Gé, „je čas vstávat, maličká...chci si s vámi všemi promluvit v obývacím pokoji, až hodiny odbijí jedenáct. Nezbývá vám mnoho času...“

„Ach jo!“ zasténala Jif, „chce se mi spát! ...“

„Ale ne, už se vám vůbec nechce spát,“ ozval se hlas pana Gé něžně, ale s nezpochybnitelnou autoritou.

Otevřela jedno oko, pak druhé. Byly modré. Jako tátovy, říkala maminka. Její pokoj byl světle růžový až lehce do okrova. Kromě postele v něm nebyl žádný nábytek, jen dveře do koupelny a na chodbu, které nikdy nezavírala.

Krátce zívla a mrzutě se protáhla, aby dala najevo, že je opravdu stále unavená. Nevěděla, jestli pan Gé, jehož hlas se dostane kamkoliv, může také všechno vidět. Předpokládala, že ano. Zeptala se:

„Co říkají hodiny teď?“

„Hodiny, kolik je?“ otázal se pan Gé.

„Je nejvyšší čas vstávat,“ řekly hodiny nevrle.

„Ach, tyhle! Kdybychom se jimi řídili, vždy bychom měli naspěch!“

Vyplázla na něj jazyk a znovu zavřela oči. Ale teď už se jí spát nechtělo. A stěna tak krásně voněla...

Posadila se, zvedla polštář, aby se mohla opřít, otevřela zeď a vytáhla nad postel posuvný tác, na kterém stála velká miska horké kávy s mlékem a k ní dva teplé zlatavé croissanty. Samozřejmě to nebyla ani káva ani mléko, ale to nemohla vědět. A ty croissanty přece jen chutnaly jako máslové croissanty. Máslo také nikdy neviděla...

Hřbetem ruky smetla drobky, které se jí zachytily na hrudníku a její malá krásná pevná prsa se trochu zachvěla. Odsunula tác, zavřela stěnu a rozběhla se k napuštěné vaně. Šplouch! Miliony bublinek se zvedly ze dna vany. Převalovala se ve vodě. Žbluňk, žbluňk, žbluňk...smála se, jak ji bublinky šimraly. Blondatá dívka v modré vodě, měla stejnou barvu jako borové dřevo. Živou borovici ale nikdy neviděla, ani nařezaná borovicová prkna. Byla blond od hlavy až k patě, krátké a rovné neposedné vlasy, pleť, malé kudrlinky dole pod břichem. Jen špičky prsou byly trochu karamelové. Zavřela oči a nechala se kolébat vodou a bublinkami. Uvažovala, kde je Jim. Nejspíš stále ještě u zvířat... O čem s námi asi tak chce pan Gé mluvit? Až domluví, vezme Jima za ruku a půjdou si to zopakovat...

Poprvé to bylo docela vtipné. Leželi na trávníku ve zvířecím patře a pozorovali krásnou spící gazelu s dlouhými řasami. Zelená tráva vytvářela cestičky a kruhy mezi průhlednými plochami, skrz které bylo vidět na zvířata. Gazela sousedila se lvem, o kousek dál byla kráva s vemeny nafouklými od zmrzlého mléka, vedle obrovský peršeronský kuň s klisnou a černá slepice s dvanácti žlutými kuřaty roztroušenými kolem.

Leželi vedle sebe v trávě a pozorovali gazelu, dělali to tak každý den, nemohli se jí nabažít. Byla bílá a plavá, měla skvrny a velmi dlouhé a štíhlé nohy, které vzbuzovaly touhu vidět, jak utíká. Její krátké rohy tvořily dva špičaté útvary a obrovské zavřené oči byly olemované dlouhými světlými řasami.

„Má modré oči jako já“ řekla Jif.

„Ani náhodou! Jsou hnědé jako ty moje,“ odvětil Jim.

Hádali se a dováděli spolu, on ji pošťuchoval, ona ho tahala za vlasy, výskali, smáli se, váleli se jeden po druhém, až najednou překvapeně řekla: „Ach! Co se ti to stalo?“

Aby to zjistila, zajela mu rukou do kráťasů.

„Ó!...“

Svlékla mu je, aby se lépe podívala a klečíc na trávě oba pozorovali a ohmatávali to-co-se-mu-stalo...Bylo to legrační! Ale ještě zábavnější bylo to, co to udělalo s ní. Všechno v ní se obrátilo vzhůru nohama a vzplanulo, její hrud', břicho, hlava...Už si nepamatovala, jak se to potom všechno stalo, ale to-co-se-stalo Jimovi si velmi rychle našlo cestu do ní, přímo na místo, které jako by k tomu bylo stvořeno...

Poprvé to bylo docela zvláštní. Ale když to zopakovali ještě několikrát začalo to být příjemné, velmi, velmi příjemné!

Musí si o tom promluvit s mámou. Možná, že neví, že se toto místo dá takto používat. Nejspíš to nevěděla, protože jim to nikdy neřekla.

Před šestnácti lety..., ne, před sedmnácti lety..., pokud bychom věřili těm starým bláznivým hodinám v obývacím pokoji, které říkaly všechno možné. Ale jisté je, že Lucie v té době ještě nebyla paní Jonasovou. Právě končila svůj den někde poblíž francouzské obce Laprugne, na pomezí Auvergne a Bourbonška. Už týden se snažila prodat posledním farmářům v centru nejmodernější z pletacích strojů, Super-2000, s tekutou vlnou a zabudovanými barvivy. Byl to zázrak chemie, mechaniky a elektroniky. Díky své klávesnici vypadal jako psací stroj posazený na čtyřech volavčích nohách, k nimž bylo připojeno několik seříznutých varhanních píšťal, které sloužily jako zásobníky na vlnu a barviva. Na klávesnici se vytvářel vzor, pak se stisklo tlačítko M a přístroj začal hučet. Bylo vidět, jak z prostoru mezi jeho čtyřmi nohami vychází požadovaný svetr nebo pár ponožek, barvení a sušení probíhalo okamžitě. Velký svetr byl upleten za sedmnáct sekund.

Někdy se však vyskytly problémy. Před půl hodinou, při své poslední ukázce, se stroj před podezřívavou starou venkovankou zasekl. Rozzuřeně s ním zatřásla a Super-2000 najednou vyplivl jakousi vlněnou příšeru, houbovitou hmotu barvy žampionů, velkou jako demižon, která měla nasazenou žlutou kalhotkovou čepici, uvázané pestrobarevné ponožky a byla poseta spoustou prstů růžových rukaviček dětské velikosti.

Stařena si ten předmět prohlížela nejprve s údivem, pak s nedůvěrou a nakonec s rostoucí hrůzou. Lucie rychle sbalila své vybavení a vrátila se ke svému malému vírníku zaparkovanému na sousední louce. Byla skleslá. A přitom ji Bernard, její vedoucí prodeje, ujišťoval, že „vydělá balík.“

„Nevěřila byste tomu, ale ve Francii stále existuje 371 skutečných farem se skutečnými farmářskými rodinami! Opravdu je to tak!...Na samotě, na venkově nebo vysoko v horách...zatím je nikdo neoslovil, jsou příliš daleko...a my jsme je našli. Navštívíte je a prodáte jim náš zázrak! Zpracujte ty babičky. Vrhnu se na to! Během zimních večerů je to bude bavit jako blázen, televize už mají plné zuby...Se vším, co tam dávají...Prodáte jich nejmíň dvě stě! Možná i víc! A když vám budou chtít platit zlatými dvacetifranky, udělejte jim slevu...Deset procent! Dvacet!...Čert to vem, můžete jít až na třicet!...Mají je! Všechny je mají!...Viděla jste, jak švýcarský frank padá? To je k nevíře! Člověk se diví, kam to spějeme...Všechny ty řeči o bombách...Je to šílené! Svět se zbláznil!“

Neprodata ani jeden...

Právě přišla na velmi prostou příčinu svého neúspěchu. Proč by si tyto ženy kupovaly tak složitý a drahý přístroj, když jim k upletení svetru stačí pár jehlic?

Ještě jí zbývalo obejít dalších dvanáct farem ve střední Francii, než se vydá do Bretaně. Ale výsledkem si už byla jistá: nula.

Její vírník letěl nad bezútesnou krajinou Bourbonška s opuštěnými pastvinami a víceúčelovými továrnami na chov dobytka, jejichž betonové čtyřúhelníky drásaly jemné křivky kopců. Na začátku své služební cesty jednu z nich navštívila v doprovodu nadšeného zemědělského inženýra. Viděla krávy, krávy a zase jen krávy seřazené v řadách úzkých boxů, znehybněné nylonovými popruhy...Do tlamy každé z nich byla zavedena vyživovací trubice až do žaludku. Dvacet čtyři hodin denně sypala do čtvrté žaludeční komory předem přežvýkanou trávu smíchanou s práškem z mořských řas. Na druhém konci zvířete nasávala trubice s přísavkou veškerý pevný i tekutý odpad a odváděla jej do konvertoru, kde se okamžitě zpracovával na granulovanou potravu. Nekonečné pásy ji rozváděly do krmítek biologicky zrychlených nosnic, které bez ustání jedním koncem jedly a druhým snášely vejce. Vemena krav byla neustále vysávána dojičko-transformátorem, který na konci produkoval balená másla a miliony kelímků jogurtů.

Syrovátka tekla do míchárny ve vepříně, kam současně neustále proudily slepice, které už neunesly. Když dospěly ke svému poslednímu vejci, zbaveny všech svých zásob, zbyly z nich jen kosti, kousek stažené kůže, opotřebovaný zobák a dvě nebo tři pířka. Míchací stroj je vmíchal do syrovátky a mlýnek z této směsi udělal kašovitou hmotu, na které si pochutnávala prasata.

Všechno to skončilo v klobásách.

Ve svém téměř nehlučném létajícím stroji, sužována melancholií a osamělostí, si Lucie náhle uvědomila, že je stejná jako zvířata v továrnách: uvězněná v nesmyslném řetězci práce bez radosti, který skončí jedině jejím vlastním zánikem.

Ve svých dvaatřiceti letech stále nenašla pravou lásku ani práci, která by ji bavila. Dlouho doufala, že najde důvody, proč žít, ale teď přemýšlela, jestli takové důvody vůbec existují a jestli právě rezignace není to, co je normální...

Být mladá pro nic za nic... Netoužit po tom, aby to tak zůstalo...

Nechat se tlačit časem k opotřebování stářím, bez odporu, s jednou trubkou v puse a druhou v zadnici, až do posledního jogurtu...

Ledaže by jednoho dne přišla nová Bomba, která by tuhle absurditu bleskově ukončila?

Přemýšlela, zda by nebylo lepší zřítit se se svým malým dvousedadlovým letounem oranžové barvy do rozvodněné řeky Allier, nad kterou právě letěla...

Přesně v tu chvíli motor zhasl a vírník začal klouzat do stany. Lucie najednou dostala náramnou chuť do života a pevně se držela řízení.

Motor odmítal znovu naskočit a stroj rychle ztrácel výšku, jen díky rotoru se dokázal udržet ve vzduchu. Naštěstí si Lucie všimla vzestupného proudu zakončeného malým dešťovým mrakem, který dokázala využít, a nakonec bezpečně přistála v úzkém Ardosierském údolí na trávníku továrny UA 27.2.

Když Lucie stanula na trávě, neměla ani tušení, že právě na tomto místě a ve velmi krátké době se její osud změní neskutečným způsobem...

UA 27.2, před kterou Lucie právě přistála, byla 272. továrna na potraviny, kterou nedávno uvedlo do provozu Ministerstvo zemědělství. Její stupňovitě uspořádaná patra s vysutými zahradami pokrývala jednu stranu údolí v délce několika kilometrů, zatímco druhý svah zůstal nedotčen. Obilí zaseté v horním patře v hydroponických kádích vyrostlo a dozrálo během několika dní. Následně bylo sklizeno, rozdrceno, umleto a zpracováno v řádu několika minut. Končilo v přízemí v podobě obdélníkových krajíců chleba, balených po dvanácti a odeslaných potrubím do městských center. Potrubí bylo tepelně izolované a díky tomu byl chléb dodáván vždy čerstvý.

Ředitel továrny právě pozval na konzultaci Henriho Jonase, všestranného odborníka, který byl navzdory svému nízkému věku známý po celém světě. Zrovna mu vysvětloval velmi vážnou situaci, v níž se závod nacházel.

Jonas stál před francouzským oknem ředitelovy kanceláře, které vedlo na terasu porostlou petúniemi všech barev. S úsměvem a příkyvováním poslouchal. Vypadal sotva na dvacet. Světle plavé vlasy, poněkud řídké a ostříhané poměrně na krátko, možná si je stříhal sám, byly na levé straně rozdělené ledabylou pěšinkou. Oči měl modré.

Zvedl pravou ruku a beze slova ukázal na něco venku. Byl to přistávající vírník.

„No tak, pane, vnímáte mě?“ zeptal se ředitel podrážděně.

„Samozřejmě, samozřejmě!“ řekl Jonas velmi vlídně a s úsměvem se k němu otočil.

A úsměv jeho modrých očí byl jako slunce na květnové obloze.

„No, dobrá, dobrá...“ zabručel ředitel, „shrnu to...“

Ale jak může věřit takovému klukovi?

„Továrna už sedmnáct týdnů vyrábí krajíce o tloušťce deseti milimetrů místo devíti, čímž podnik prodělává a hrozí, že se naruší rozpočtová bilance celého Devátého plánu. Nikdo z inženýrů továrny, kraje, ministerstva, stavebních a montážních firem ani sto dvanácti poprodejních služeb nedokázal zjistit příčinu této poruchy...“

„Ano, ano, ano...“ řekl tiše Henri Jonas...

Měl na sobě sako zmuchlané z cesty letadlem, obnošené kalhoty, vše v barvě anglického tabáku, a modrozelenou košili bez límečku. Byl celkem vysoký, hubený, skoro vyzáblý a chodil s pohledem upřeným k zemi, takže vypadal, že se hrbí. Ve skutečnosti nehleděl do země, ale zaobíral se svými myšlenkami. Měl jich opravdu hodně.

Byl to odborník na elektroniku a zároveň král kutilů. Vystudoval medicínu a udělal si několik certifikátů z biologie zvířat a rostlin, protože shledával, že živé stroje jsou mnohem efektivnější než ty umělé.

Několik minut se skláněl nad hlavním plánem, který ředitel rozložil na svém stole ze skla a amarantového dřeva. Chvilí si ho pozorně prohlížel, přejížděl prstem po nákresech a něco si pro sebe mumlal, pak se k plánu otočil zády a se skloněnou hlavou a s rukama v kapsách saka začal obcházet rozlehlou místnost. Čas od času se potkal s úředníkem, který vcházel nebo

vycházel, nebo se samotným ředitelem, který nervózně chodil nikoli dokola, ale sem a tam. Pak se zastavil, zvedl hlavu a usmál se s ohromným nadšením dítěte, které právě dostalo králíčka.

Nakonec řekl:

„Myslím, že možná...“

Potom rázně vyšel z místnosti, vystoupal po schodech až do sedmého patra, bral je po dvou, následován ředitelem, jeho asistenty a všemi sekretářkami, které měly na přívěsku mini-diktafony.

Samotný vstoupil do klimatizované skříně, která obsahovala paměť centrálního počítače továrny a zavřel za sebou dveře.

V ostrém světle a tichu zářila uprostřed zadního panelu paměť. Byl to hladký obdélník ze žlutého kovu, ne větší než poštovní známka. Obsahoval miliardy pokynů a miliardy miliard možných kombinací molekulárních složek. Byl středem, začátkem i koncem spousty tištěných obvodů, které panelu dodávaly měňavý vzhled a šířily se zdmi po celé továrně.

Jonas vytáhl z pravé kapsy saka malý šroubovák s průhlednou žlutou rukojetí, jehož dřík byl mírně pokroucený a konec opotřebovaný jako u příliš používaného párátka. Přiložil hrot někam k severovýchodnímu okraji paměti, zlehka zaškrábal, narovnal se, vyšel ze skříně a řekl řediteli:

„Už by to mělo být v pořádku...“

O dvě minuty později už ředitel měřil posuvným měřítkem krajíc horkého chleba.

„Devět milimetrů!“ řekl hlasem přidušeným emocemi. „Děkuji, pane Jonasi...“

Poté, co podepsal šest formulářů potvrzující stav číslo 91.742 B 72 bis, díky čemuž dostane za rok až dva výplatu, vyšel Henri Jonas z továrny a okamžitě musel zavřít oči. Byl oslněn, sluncem, které bylo před ním, dva metry daleko, téměř na dosah ruky.

Opět pomalu zvedl víčka, věděl, co uvidí: ženský zadek ve žlutých šortkách, ozářený zapadajícím sluncem. Horní část těla, která měla být nad ním, byla ponořená v motorovém prostoru vírníku. To, co se nacházelo pod ním, od vrchu až k zemi, byla pastva pro oči. Jonas si tu podívanou užíval, ale jeho pohled nebyl žádostivý.

I když mu bylo už osmadvacet let, ještě nikdy se fyzicky nesblížil se ženou, ale nijak ho to netrápilo. V jeho těle pracoval především mozek. Jeho sexualita byla udržována v jakési hibernaci vlivem jeho geniality v oblasti elektroniky a mechaniky.

Slyšel, jak hlava na konci neviditelného trupu mručí, nadává, „au!“ vykřikla a viděl, jak se objevila nad motorem, v puse prst, který si cucala. Hlava byla orámována téměř rudými vlasy. Přistoupil k ní a s úsměvem jí nabídl svou pomoc.

Lucie se na něj podívala, vůbec nepomyslela na to, že by si měla vyndat prst z úst, nebo že by mohla odpovědět. Dýchat ale nepřestala, protože to se díkybohu děje automaticky, aniž by na to musela myslet...

Nakonec se jí řeč vrátila. Odlepila prst od rtů a řekla:

„Ach ano! Ano, ano, děkuji!...

„Nemělo by to být příliš vážné“ konstatoval. Vytáhl z kapsy malý šroubovák a do motoru se teď ponořil on.

Stála u něho, pozorovala, jak pracuje a využila každou chvíli, kdy se narovnal, aby mu pohlédla přímo do tváře s údivem, který se ani nesnažila skrýt.

Poznala několik mužů a se dvěma nebo třemi z nich měla dlouhodobější vztah. Tito dočasní partneři nebyli nijak zvlášť hloupí nebo sobečtí, byli jenom jeden jako druhý. Přešli kolem ní, aniž by byli s ní, dívali se na ni, aniž by ji viděli, slyšeli ji, ale neposlouchali, mluvili s ní, a přitom jí neřekli ani slovo, převálcovali ji jako drnčící pneumatické kladivo, rychle odletěli jako ptáci. Zanechali ji žíznivou a roztřesenou, jako by to, čemu říkali láska, byla jen zimní vichřice.

Tenhle, jehož jméno neznala, o němž nic nevěděla, tenhle byl jiný, tím si byla jistá!...

Když se na ni usmíval, viděla v nevinné modři jeho očí veškerou svěžest dětské duše, která taková zůstane až do smrti i po ní.

Když se sklonil k motoru, říkala si, že to není možné, takový muž přece neexistuje... A když zvedl hlavu a znovu se na ni s úsměvem podíval, opět ji překvapila ta očividnost, nemohla se mýlit, byl čirý jako voda.

Přišel večer a malé zelené žabky z údolí otevíraly ve vlhké trávě tlamičky dokořán a vydávaly své směšné výkřiky lásky. Lucie se zachvěla, cítila, jak jí slábnou nohy a opřela se o svůj stroj, aby neupadla. Jonas se narovnal. Oznamil, že je to opravené, a že je všechno v pořádku...

Během dvou vteřin se vzpamatovala a učinila rozhodnutí. Tenhle muž byl jedinečným pokladem, nejspíš na světě neměl sobě rovného. Nehodlala ho nechat odejít do neznáma, z něhož se vynořil, mínila si ho vzít a nechat si ho, bude jejím manželem, milencem, dítětem, hodlala ho chránit, kolébat, bránit, milovat...

A každé jiné ženě, která by se k němu přiblížila, by utrhala končetiny a rozdrápala obličej. Byl mladší než ona a je tolik mladých dračic připravených vrhnout se na nevinné chlapce...

Bože, vždyť byl tak mladý! Byla to pošetilost! Byla si jistá, že ještě nikdy předtím...No, ať žije šílenství! Až dosud byla příliš rozumná! Je pravda, že nikdy nenašla příležitost udělat něco bláznivého. Jak se mu podařilo až do teď jim unikat?...Je naprosto šílená!...On je anděl! Nevinnost sama! Beránek!...

„Kam máte namířeno?“ zeptala se ho náhle.

Věděla, že její otázka je hloupá: potkala ho uprostřed venkova, neměl ani batoh ani žádný klobouk, nejspíš žil tady a nikam se nechystal. Přesto bez údivu odpověděl.

„Do Paříže...“

„Já taky!...To je perfektní, vezmu vás!“

O třicet vteřin později už byli ve vzduchu, zpátky na slunci ve výšce deseti tisíc stop. Radostně se smála, vykašlala se na návštěvu Limousinu, Bretaně a všech ostatních provincií a zamířila na sever. Slunce už nadobro zapadlo. Na obzoru spatřila Loiru ve vznášejícím se růžovém oparu a prohlásila, že má hlad. Nedaleko La Charité byl výborný hostinec...

Po koupeli si rozčesala vlasy, úplně celá se navoněla, znovu si pročesala vlasy a pořádně si vyčistila zuby. Obsah svého kufru rozházela všude po podlaze, aby našla průsvitné negligé, o kterém věděla, že tam není, pak se nahá posadila na kraj postele a musela si přiznat, že propadá panice...

Srdce jí tlouklo o sto šest, dlaně měla vlhké, tváře jí hořely a vlasy se jí ježily na hlavě jako v Černém panterovi z roku 1970. Vstala a přinutila se dělat dechová cvičení, aby se uklidnila. Přímo před ní stála skříň se zrcadlem. Když se na sebe podívala, byla trochu klidnější. Co se mu asi tak líbí? Díky štíhlé postavě působila mladě a zároveň měla dostatečné křivky na to, aby nevypadala jako jedna z těch mladých holek, které hýžděmi propichují peřinu...Pěkná prsa, hezky plná a kulatá. Ale možná by je chtěl menší? NE! Už žádná panika! Žádný pesimismus! Bylo by to o to těžší! Taková prsa se jen tak nenajdou! Dokonalá! Jsou dokonalá!...Štíhlý pas, pěkné boky, malé, mírně zakulacené břicho...no a co? Břicho není polévkový talíř mezi dvěma kostmi, nějaký trychtýř, jenž ústí do pupíku! Mužská ruka by na něm měla spočinout jako na kousku ovoce a ne hledat dno!...Pohlaví skryté pod zlatavou zahrádkou, stehna u sebe, že by

mezi nimi neproletěla ani muška... Otevřou se, lásko, otevřou se, pokud budeš chtít, jsou tvoje, všechny ty poklady jsou tvoje, pojď si pro ně, pojď si je vzít, pojď, pojď, pojď!

Ale moc dobře věděla, že nepřijde, a že bude muset převzít iniciativu... Bylo to hrozné, nikdy předtím v takové situaci nebyla, spíš se neustále bránila těm oplzlým otrapům, kteří by si vás vzali kdekoliv, na schodech metra nebo klidně i na jehelníku. A pak se vypařili! Ale mělo to aspoň jednu výhodu, člověk si nemusel klást otázku: „Jak to mám udělat?“ Kdežto s tímhle!...

Po večeri oznámila, že se bojí letět zpátky do Paříže v noci. A kdyby mu to nevadilo, že by tady přespali a pokračovali v cestě zítra. Odpověděl, že mu to vůbec nevadí, aniž by i jen malinko naznačil, že ho to těší... Kde ho to proboha vychovali?

Samozřejmě jim dali pokoje spojené dveřmi. Okamžitě na ně zaklepala, chtěla se pod jakoukoliv záminkou dostat do jeho pokoje. Požádala ho o tužku. Ve své vnitřní kapse měl tři: fix, propisku a elektrickou tužku s malým spirálovým zápisníkem. To bylo vše, co měl u sebe. Tak cestoval po světě, věci si kupoval podle potřeby, obnošené oblečení a opotřebované věci po sobě zanechával v hotelech. Všechny záznamy a dokumenty nosil v paměti.

Nepotřebovala tužku. Když jí ji podal, řekla: „Děkuji.“ Stála tam bez hnutí a jediného slova a čekala, až ji vezme do náruče nebo udělá nějaké gesto. Než vešla dovnitř, rozepnula si zip na bílém svetru jen natolik, aby nepůsobila provokativně, nicméně... sundala si podprsenku. Cítila, jak se jí přes svetr začínají rýsovat špičky ňader. Ale on se na ně ani nepodíval, pitomec. Jen tak před ní stál, na krok daleko, stačilo udělat jeden krok! Ale on ho neudělal! Mile se na ni podíval, nic neříkal, nehýbal se, jen se usmál. Připadala si tak hloupě, měla chuť ho kousnout.

Tlumeným hlasem mu popřála dobrou noc, protože kdyby promluvila hlasitěji, asi by se rozplakala. Otočila se, vrátila se do svého pokoje a málem zabouchla spojovací dveře, ale v poslední vteřině si to rozmyslela a dveře jemně zavřela, pomalu, aby pochopil, že jsou zavřené, ale ne zamčené.

Od té doby uplynula už hodina. A on se ani nepohnul! Zítra ráno budou opět na cestě, v Paříži se rozloučí a ona už ho nikdy neuvidí! Nejprve si říkala: „Přijde během toho, co se budu koupat, budu předstírat překvapení, řeknu áá! Zkřížím si ruce na prsou, ale ledabyly, abych je nezakryla úplně! Možná mi náhodou jedno sklouzne do pěny, budu v rozpacích...“. Ale nic! Nepřišel! Nic neudělal! A pokud ho nechtěla ztratit, existovalo jen jedno řešení: musela tam jít ona...

Pyžamo?... Ne... Nekomplikujme si to... Ano, buďme korektní, oblékne si horní díl od pyžama. Je krátký, zapíná se vepředu na jeden knoflík... jak vypadám? Jako lehká žena! Jsem lehká holka! Jsem blázen!... Já tam nepůjdu!

Nechci ho ztratit! Jdu tam!

Zhasla světa a klekla si na všechny čtyři, aby se podívala pod dveře, i na druhé straně bylo zhasnuto. S úlevou si oddechla, narovнала se a vzala za kliku. Měla takový strach, aby dveře nezaskřípaly, jako zloděj při prvním vloupání. Pootevřela dveře o centimetr a zaposlouchala se. Slyšela dlouhé a tiché oddechování, sotva znatelné. Spal... Panebože, snad spí dost hlubokým spánkem...ale zároveň ne příliš...než se k němu dostanu...

V černočerné tmě, na noc zatáhl závěsy, došla až k lůžku, aniž by o cokoliv zavadila. Šla podle jeho dechu, předkloněná, s pravou rukou před sebou. Špičkou prostředníčku se dotkla hřbetu jeho ruky na okraji postele. Chybělo málo a vykřikla. Zadržela dech i své tělo. MUSEL však slyšet její srdce, které bilo jako největší buben v orchestru Valkýra.

Jeho dech se zastavil. Trvalo to celou věčnost, pak začal znovu zhluboka dýchat. Nezměnil rytmus, nepohnul se, ani se neprobudil...

Obešla postel a opět jí trvalo věčnost, než naprosto tiše vklouzla k němu pod peřinu...

Byla tam...hotovo...byla u něho!...Jen pár centimetrů, možná méně, ležel vedle ní...Bylo to kouzelné, úžasné...Ať už se teď stane cokoliv, okusila tohle potěšení...Uvolnila se a její tělo ztěžklo, aby si jej mohla plně vychutnat...

Cítila jeho teplo na své levé straně, bylo jí dobře, jako nikdy v životě. Mohla by takhle zůstat, bez hnutí, v teple jeho blízkosti až do smrti. Nechtěla ho přežít, zemřela by s ním ve stejné minutě, za hodně dlouhou dobu, po dlouhém životě jedinečného štěstí, jako dnes večer, právě v tento moment...Ale možná byl ženatý? Zmocnila se jí ledová hrůza. Během večere byla tak rozhozená a tak zaneprázdněná řečmi o nesmyslech, že jí ani nenapadlo se ho na to zeptat. Když se muž a žena poprvé setkají, muž se nejprve dívá na její nohy, prsa nebo oči, podle míry své slušnosti nebo vzdělání, zatímco žena se dívá na prsty, jestli má snubní prsten. Podívala se. Žádný neměl, ale...

Ne, ne, nic neskrýval. Ne s takovýma očima a dětským úsměvem. A byl oblečený všelijak, jeho oblek byl příliš velký a obnošený, boty staré a nenavoskované...Ne, nebyl zamilovaný, nesnažil se zalíbit, nebyl ženatý a v jeho životě nebyla žádná žena!...

Usmála se, uklidněná. Panika byla pryč. Znovu cítila teplo a ještě něco víc. Začalo jí být příliš horko. Přemýšlela...neměl žádný kufr...takže žádné pyžamo...a košile? Pomalu, pomaloučku se její levá ruka vydala na průzkum. Poté co překonala ostych, se hřbetem prstů dotkla teplého boku. Byl nahý. Neprobudil se.

Její noha se pustila po stejné cestě a opřela se o jeho nohu, stejně opatrně jako ropný tanker vyrovnávající se podél nábřeží.

Přestal dýchat. Ona také. Chvíli bylo ticho, potom zašustila příkrývka a ona ucítila na svém stehně lehký dotek ruky. Opatrně začala znovu dýchat a položila svou ruku na jeho. Ta se zdála nejistá, nehýbala se. Jako myška, která si myslí, že se na ni zapomene, když se ani nepohne. Pak se jeho ruka zvolna otočila do její otevřené dlaně a jejich prsty se propletly...

Oddechla si. Byla přijata. Ale sebemenší slovo teď mohlo všechno zničit, vyvolat posměch nebo opovržení. Promluví si s ním zítra...

Podepřela se na lokti a druhou rukou ho začala poznávat. Ale, ale! Nebyl tak hubený, jak se zdálo. Ramena měl svalnatá, paže také, i když maličko hubené... Jeho hrud' byla holá. Ve tmě se radostně usmála, měla hrůzu z chlupatých těl, dlouhý trup, úzký pas a... ach, zlatíčko, malý schoulený ptáček, který nikdy nelétal a bál se. Jemně ho uklidňovala, ze své náruče mu upletla hnízdo, ve kterém ho na chvíli ukryla a pak ho pustila, aby se nevyplašil. Lehla si na záda a jeho ruku přivedla až ke knoflíku na svém pyžamu. Knoflíková dírka byla hodně široká, takže se hned rozepla... Povedlo se! Svlékl ji!...

Jemná ruka, smělá a stydlivá zároveň, vklouzla pod lem pyžama, objevila zázrak, kroužila po něm a pak stoupala vzhůru, kde se na chvíli zastavila, než pokračovala dál za souměrnými vrcholky. Její ruka se vrátila ke schoulenému ptáčkovi, který začínal pookřávat. Obklopila ho teplem a něhou, dala mu hybnou sílu, cítila, jak se z něj postupně stává schopný dospělý jedinec, a opatrně ho vedla ke dveřím světa...

O měsíc později se z ní stala paní Jonasová, o dva měsíce později byla těhotná a za šest měsíců jí její gynekolog, doktor Sésame, oznámil, že čeká dvojčata. Byla přesvědčena, že na Zemi ani nikde jinde ve vesmíru, pokud jsou jeho miliardy planet obydlené, neexistuje šťastnější pár než ona a on, on a ona, oni dva.

Když k sobě onoho slavného večera v hostinci na břehu Loiry přivedla Jonase, ve chvíli, kdy ucítila, jak do ní něžně vstupuje, věděla, že to bude nádherné. A on mezi okamžikem, kdy do ní začal vstupovat a okamžikem, kdy dosáhl jejího nitra, prožil sedm dní stvoření. A když tam přebýval, neexistovalo z něj nic víc než ta malá kulatá část na jeho konci uprostřed ní, on celý ponořený v této krajině, které se dotýkal a cítil ji, a kterou ona chovala uzavřenou uvnitř svého těla.

Nejraději by se už nikdy nepohnul, ale přes konečky nervů v něm stoupal ten obrovský vesmírný pocit a on se začal pomalu pohybovat tam a zpět, objevoval, ale obezřetně, bál se, aby něco nepokazil...A v teplé noci tohoto neznámého světa, do něhož vstoupil, jí z nitra sebe samého přinášel zázračné, nekonečné a nepředstavitelné radosti, o jejichž existenci se jí ani nesnilo...Nevěřila tomu...to nebylo možné!...Nikdy!...Nikdy!...Ty! Ty! Ty!

Právě tehdy s ním začala mluvit, aniž by vnímala, co říká, ale nic už nemohlo vyznít směšně. Mluvila, pak zasténala, vykřikla a vzápětí ztichla.

Když se odtáhl, oslněn a vděčný za štěstí, které jí dal a které přijal, zanechal jí naplněnou a uklidněnou jako sluncem zalité moře, které zaplňovalo celé její tělo letním žářem, kterým překypují broskve a pšenice. A už nikdy necítila zimu, žízeň ani žádné obavy. A on k ní vždy přistupoval se stejným úžasem a něhou.

Dál sledovala televizi, přijímala zprávy ze světa, věděla, že je to vážné, rozčilovala se, podepisovala odvolání a petice. Byla naivní. Hned nato se zase usmívala, přešťastně se smála, než aby se tím znepokojovala. Jí a Jonase se to týkat nemohlo.

Omládla, oči se jí rozšířily a sršely, vlasy jí vlály a pihy na tvářích a nose se proměnily v malé rozverně dětičky o přestávce. Myslela si, že pusku má moc velkou, bradu moc kulatou a nos příliš špičatý, ale pro něj byla dokonalá a o nic víc Boha nežádal. Jonas jí říkával, že jí bude brzy patnáct. Dělal to, aby jí udělal radost, ale on tomu téměř věřil a téměř se to stalo skutečností.

Z očí zelených jako smaragdy jí kanuly slzy. Otřela si je zápěstím, popotáhla a zasmála se. Právě oloupala cibule. Za zpěvu „skřivánku, oškubu tě“ je odnesla do dřezu a vrátila se, aby na malý stolek rozložila froté ručník s obrázkem západu slunce nad přístavem Sète, *oškubu ti hlavu*, moře bylo růžové a nebe naoranžovělé, s modrou lodí v popředí, *oškubu ti bok*. Byla šťastná. Dobře si uvědomovala, že svět je vzhůru nohama, že to všude praská a že brzy vybuchne, ale to jí nemohlo zabránit, aby byla šťastná a ještě k tomu veselá, *oškubu ti nos*. Teď byla v devátém měsíci těhotenství.

Na západ slunce rozložila kilo mrkve, sedla si k němu bokem a začala je čistit. Břícho vytvořilo mezi ní a světem bariéru, kterou její ruce překonávaly stále obtížněji. Byla na něj hrdá, jako by to byla Eiffelova věž. Stvořil jí ho ten nejúžasnější muž na světě, její manžel, její Henri, její Jonas. Tolik lásky ji odlehčilo jako horkovzdušný balon. Každý den se rozšiřovala víc a víc. Nikdy nebyla tak veselá, i přesto že tu nebyl. Od včerejšího rána byl v Sydney. Doufal, že se

vrátí dnes večer, už ji nechtěl opouštět na příliš dlouhou dobu, chtěl jí být na blízku až bude rodit. Slíbila mu, že na něj počká. Ničeho se nebála, věděla, že na ni myslí a chrání ji, ať je blízko nebo daleko. Byla jím naplněna k prasknutí, jeho láska ji obklopovala, pohybovala se po bytě a zpívala si, břichem všude narážela, *oškubu ti krk*. Jejím maličkým nehrozilo žádné nebezpečí. Doktor Sésame ji nechal pomocí svého ušního přístroje poslouchat dvě srdíčka, která tloukla jako ta ptačí. Věděla, že se jim nic nestane, dokud je tam bude držet. Mohlo by se na ni zřítit všech sedmdesát dva pater budovy se všemi rodinami, pračkami a myčkami, a oni by vyvázli živí a zdraví. Doufala, že se Jonas nezdrží. Cítila, že se dostává na hranici svých možností, že už se víc nerozšíří, že se buď rozsype, nebo odletí...

Zazvonil zvonek u dveří.

Odložila mrkev a nůž, zvedla se jako bublina, rozvázala si zástěru, na níž byla vyobrazena měkká zelená louka rozzářená pryskyřníky, položila ji na oblohu a moře a šla otevřít. Ocitla se před červenými šaty skoro stejně velkými jako ona sama, ozdobenými obrovskou modrou jirínou.

„Jsi připravená?“ zeptala se Roseline.

Byla to černoška Roseline, narozená na Martiniku.

„Ježíši!“ řekla paní Jonasová, „to je dneska?“

„Ty jsi zapomněla?“

„Ne, nezapomněla, ale myslela jsem si, že je to zítra... Pojd' dál, posad' se, obléknu se.“

Roseline vešla a opatrně se posadila na okraj křesla v obývací části kuchyně a paní Jonasová se šla převléknout za přepážku spacího prostoru. Protože Jonas vydělával hodně peněz, mohl si dovolit tento rozlehlý byt v šedesátém patře výškové budovy Saint-Germain-des-Prés, na schodišti R, na jihovýchodní chodbě, dveře číslo 6042, sestávající z jediné místnosti s pohyblivými přepážkami a nábytkem na kolečkách. Stačilo stisknout tlačítko, a mohli jste nimi pohybovat do všech stran. Byl to nový způsob, jak bojovat s jednotvárností prostředí. Každý den jste si mohli postavit nový domov. Přes skleněnou stěnu jste dole mohli vidět Seine a střechy severní poloviny Paříže připomínající stádo šedých ovcí, mezi kterými se jako topoly tyčily výškové budovy.

Oblékla si červené šaty jako Roseline s velkou slunečnicí, jejíž zlaté okvětní lístky se rozprostíraly na jejím nádherném břiše. Pokusila se sepnout si vlasy do malého drdůlku na temeni hlavy. Chtěla vypadat víc seriózně a nebylo by jí takové horko, ale všechny vlasy se jí

najednou rozutekly. Vzdala to, rozcuchala je, ať žije svoboda. Když se vrátila k Roseline, vypadala, jako by si na hlavě nechala narůst další slunečnici. Cestou kolem si vzala svoji pěnovou tašku a pověsila si ji na loket. Vyšly z bytu, ušly po chodbě dvě stě metrů k centrálnímu výtahu a nastoupily do přímé kabiny, která je vysadila na nástupišti metra.

Přestože jí v žilách kolovala čtvrtina bílé krve, Roseline zářila jako dobře naleštěná černá bota. Oběma rukama se přidržovala svislé tyče v kupé a aniž by to tak vypadalo, třela si o ni svědící pupík, který pod šaty tvořil jemný růžový výrůstek, vytlačený vnitřním tlakem z černé kůže. Roseline se s paní Jonasovou seznámila na poliklinice v suterénu výškové budovy Saint-Germain, kde navštěvovaly kurzy přípravy na přirozený porod. Měly se rády. Společně přibíraly na váze.

Paní Jonasová také stála a pevně se držela madla dveří. Roseline by se ráda posadila, ale všechna sedadla byla obsazena těhotnými ženami. Byl to speciální vlak, který je vezl na průvod. Sraz byl na náměstí Concorde. Helikoptéry, autobusy a metro sem přivázely nepřetržitý proud těhotných žen. Brzy jich bylo víc než sto tisíc, zvolna kroužily kolem a čekaly na odchod směrem k náměstí Étoile.

Pořadatelky se rozhodly obléknout ženy v jednotlivých měsících těhotenství do stejných barev, aby se usnadnila příprava a aby to bylo veselejší. Ty, které byly v devátém měsíci, byly oblečeny do červené a podobně jako Rosaline a paní Jonasová byly ozdobeny velkou květinou dle vlastního výběru. Osmý měsíc byl oranžový, ozdobený čtyřnožcem: kočkou, psem, činčilou nebo dokonce býkem, žirafou či slonem. Sedmý měsíc měl žlutou barvu s ptákem, šestý zelenou s rybou, pátý modrou, a tak to šlo dál až po třetí měsíc ve fialové s ovocem, který duhu uzavíral. Ženám ve druhém měsíci a méně byla přiřazená černá s barevnou zeleninou. Tato prezentace měla ještě další výhodu: připomínala všem těmto ženám a každému, kdo je viděl kráčet v průvodu, části téměř zapomenuté přírody, z nichž některé byly na pokraji vyhynutí nebo úplně zaniklé.

Obrovský dav na náměstí Concorde se sám uspořádal, barvy se navzájem hledaly, sbíhaly se a radily, červená v čele, směrem k Champs-Élysées. Nad Paříží se vznášel stálý závoj štiplavé mlhy vycházející z milionů pevných či pohyblivých městských výpustí, které chrlily stále rozmanitější, vydatnější a žíravější jedovaté plyny. Jen velké západní bouře občas protrhly tento

smrtící závoj a vrhaly ledové úlomky na předměstí a venkovské oblasti, srážely havrany, poslední ptáky na nebi, kteří padali jako černé oblázky.

Paprsky červenového slunce pronikaly průsvitnou mlhou a vytvářeli pod jejím povrchem dusné horko. Náměstí Place de la Concorde, kam stále přicházely pestrobarevné zástupy, se rozžhavilo jako kotel. Ženy, které s tím počítaly, přinesly kolu a pivo, mátový likér a dokonce i litrovky vína. Elektrické tříkolky rozvážely ledové ovocné šťávy. Únava z pochodu však v dusném počasí nabírala na síle a ženy, které byly těhotné teprve krátce, méně než tři měsíce nebo dokonce i pod tři týdny, z nichž si některé ještě nebyly jisté, začínaly hromadně omdlévat. Devítikolové hasičské vozy, úzké, rychlé, článkované jako stonožky, se sunuly davem, uuu-íí! uuu-íí! Objížděly skupinky, jezdily po chodnících a odvážely vyčerpané ženy do nemocnic.

Paní Jonasová uprostřed víru červených šatů cítila, jak se skleslost šíří z jedné na druhou jako nákaza a bránila se jí tím, že z plna hrdla zpívala svou oblíbenou píseň, která se postupně rozléhala až k ulici Royale, k ulici Rivoli, k nábřeží, a dokonce překročila i most. Celé náměstí Place de la Concorde se dalo do šubání skřivana, ať už od zobáku nebo noh. Chudák skřivan, kterého už tak dlouho a pilně šubou. Paní Jonasová by neoškubala ani mouchu.

Průvod se konečně vydal směrem k náměstí Étoile, červené v čele a největší v první řadě, včetně Roseline a paní Jonasové, kulaté přídě vedené směrem k Vítěznému oblouku, po celé šířce Champs-Élysées, vzadu jich postupně ubývalo, od měsíce k měsíci, od barvy k barvě, od květin k zelenině, až ke dvoutýdennímu těhotenství a plochým nadějím. Byla to duha stoupající po bulváru, ale také kytice a zeleninová obloha, archa a les, všechny formy života a světla.

Nikdo nemával transparentem, gynekologové to nedoporučovali, ale celý svět znal důvod té parády. V každém hlavním městě se podobné demonstrace konaly až do soumraku, jako girlandy podél časových pásem. Byl to protest žen všech národů proti U-Bombě. Svým rozumem, srdcem i břichem požadovaly zákaz výroby bomby a zničení jejich zásob.

Červená hlava duhy dorazila ke kruhovému objezdu a pokračovala směrem k ulici George-V, následována svým pestrobarevným tělem.

A nad průvodem se vznášel velký vírník s iluzivní malbou ležící Eiffelovy věže, po které se plazily svlačce. Na jeho palubě byla hlavní organizátorka, profesorka sociologie v Nanterre, matka pěti dětí a pod srdcem nosila šesté, a sbor žen skandujících do mikrofonu hesla. Malý směrový vysílač je rozváděl po bulváru, kde se ozývaly z přenosných rádií všech demonstrantek, aby si šetřily hlasivky.

Paní Jonasová si uložila tranzistorové rádio do pěnové tašky zavěšené na předloktí, do uší si strčila špunty, šla a přitom pletla kanárkově žlutou dětskou košilku. Vše pletla samozřejmě dvakrát, jednu žlutou a druhou poupátkově zelenou výbavičku, aby její drahá ptáčátka byla veselá už od narození. A pořád si broukala skřivánka, dvě očka obratce, jedno hladce, *oškubu ti ruce*. Ve skříni měla skvělý pletací stroj, dárek od svého bývalého zaměstnavatele, s dvojitým stojanem a bezpečnostní nádržkou, ale pro své dětičky ho nikdy nepoužila. S láskou jim pletla hnízdečko vlastníma rukama. Se zacpanýma ušima a očima upřenýma k pletení kráčela a usmívala se nad svými vzpomínkami. Drahé stroje, to díky nim se seznámila, na trávníku v Ardoisière... Strávila nádhernou noc na břehu Loiry... A od té doby ještě mnoho dalšího... Drahé mašiny... Nad Francií létala i během prvního půlroku těhotenství, aby se z čiré vděčnosti pokusila některé prodat. Úžasné stroje... Upletly jí jejího Jonase...

Roseline ji loktem št'ouchla do boku a vykřikla, napřahujíc ruku směrem ke konci bulváru:

„Podívej!“

Na ulici George-V se strhla mela. Ze všech ulic se valili odpůrci demonstrace a útočili na členy pořádkové služby.

„Holohlavci!“ křičela paní Jonasová. „Mizerové jedni!“

Hlas jí zněl v uších jako v zalděné studni. Vzpomněla si na špunty v uších a vytáhla je. Pak uslyšela bojová hesla. Další dvě skupinky nejmladších odpůrců pochodovaly po Champs-Élysées po obou stranách průvodu a křičeli:

„Chceme válku a ne slaninu!“

„Chceme válku a ne slaninu!“

Přenosná rádia v průvodu odpovídala:

„Mír a život pro naše děti!“

„Mír a život pro naše děti!“

Holohlavci reagovali:

„Ženy k plotně!“

„Ženy k plotně!“

Říkalo se jim holohlavci, protože si holili tváře a hlavy na protest proti svým otcům, mírumilovným vousáčům ze sedmdesátých let, z nichž se zakrátko stali staří vousáči.

Mladá generace byla připravena udělat cokoli – revoluce, zhářství, vraždy, války – jen aby se věci daly do pohybu. Chlapci a dívky si ze strachu z otcova ochlupení epilovali genitálie,

jakmile se objevilo první chmýří. Byli cudní, násilní a tvrdí. Trénovali tak, že se mlátili do hlavy cihlami, aby se zocelovali proti policejním obuškům. Jejich hlavy byly samé boule a jizvy. Někteří dokázali prorazit přepážku tak, že do ní narazili hlavou.

Po chodníku se pohybovali chlapci mladší patnácti let a převážně dívky, které si nechávaly centimetr nebo dva vlasů, spíš ze snahy o odlišení než kvůli slušivosti. Prsa si drtily pruhy látky a hýždě si stahovaly kusy pneumatik z nákladních aut. S mladými chlapci tvořily sbor, ony byly ty ukřičené. Ty nejtvrdší z nich se vydaly třídou s údernými holohlavci vstříc průvodu. Některé si prý nechaly uříznout prsa.

Kordon policistů, který se postavil do cesty násilníkům byl sice odražen, ale podnikl protiútok, dlouhý tak akorát na to, aby těžké helikoptéry policejní prefektury spustily na silnici policisty ve žlutých přilbách, kteří se vrhli do potyčky a oháněli se kovovými obušky. Výše v ulici La Boétie se strhla strašlivá mela. Navzdory výkřikům pořadatelky, která skrz všechna přenosná rádia nařídila průvodu zastavit, průvod pokračoval ve své cestě, každý měsíc tlačěn tím nižším, postrkoval měsíc před sebou. A tak se devátý měsíc, s veškerou vahou nižších měsíců na zádech, brzy ocitl přitisknutý k rvačce jako sýr k otáčejícímu se struhadlu.

V Commentaire de la traduction

Dans cette partie du mémoire de licence, nous allons nous pencher sur les parties de la traduction qui peuvent poser des problèmes ou qui sont intéressantes du point de vue de la traduction.

Tout d'abord, il faut souligner que ce texte a la particularité d'être assez poétique, beaucoup de choses ne sont pas dites directement mais seulement sous-entendus, ce dont il faut prendre en compte lors de la traduction. Il est donc nécessaire de se demander ce que l'auteur a voulu dire et si certaines parties ne sont pas plus profondes qu'il n'y paraît à la première vue. En outre, comme il s'agit d'un roman de science-fiction, il faut une bonne dose d'imagination et de créativité, que ce soit pour décrire les avancées technologiques du monde ou le cortège multicolore des femmes enceintes.

Bien entendu, la nature de la langue tchèque diffère considérablement de celle de la langue française. Il est donc indispensable de modifier les tournures de phrases, de changer la nature de certains mots, de tenir compte des aspects culturels qui peuvent ne pas être familiers au lecteur tchèque et d'utiliser en conséquence les équivalents appropriés dans la langue cible. Dans l'ensemble, de rendre le texte fluide et agréable à lire, tout en préservant naturellement le style et la voix de l'auteur.

V.1 La traduction des noms propres

Mais Mme Jonas se sentait prête à craquer et se répandre. «*Paní Jonasová byla na pokraji citového zhroucení.*» Il est conseillé de transformer le nom de famille *Jonas* dans une forme plus courante et naturelle et l'adapter au lecteur tchèque. Pour cela nous allons utiliser la féminisation des noms de famille. En tchèque, la terminaison *-ová* est le plus souvent ajoutée à la forme masculine du nom, *Jonas* > *Jonasová*. Ce changement est approprié malgré le fait que, dans le texte le personnage de Lucie est toujours appelée *paní Jonasová*, ce qui indique clairement qu'il s'agit d'une femme. Cependant, le caractère du nom français doit être préservé et ne pas être transcrit en *paní Žonasová*. Le même principe s'applique au nom Roseline, qui pourrait être transcrit en *Růžena*, ainsi qu'au personnage du Dr Sésame, qui pourrait être appelé *doktor Sezam* dans la traduction tchèque. Si tel était le cas l'originalité de l'œuvre serait amoindrie et cela pourrait être source de confusion pour les lecteurs.

Dans le livre, un grand nombre de noms de rues, de places et de monuments historiques est utilisé, dont certains ont des équivalents et certains n'en ont pas.

Enfin le cortège s'ébranla en direction de l'Étoile, les rouges en tête et au premier rang les plus grosses, dont Roseline et Mme Jonas, les rondes poues en avant vers l'Arc de Triomphe, (...) « *Průvod se konečně vydal směrem k náměstí Étoile, červené v čele a největší v první řadě, včetně Roseline a paní Jonasové, kulaté přidě vedené směrem k Vítěznému oblouku, ...* ». Dans le cas de l'Arc de Triomphe, il est préférable d'utiliser le nom tchèque, car ce monument est si bien connu que laisser le nom en français perturbait la fluidité de la lecture. Pour les places, l'Étoile, la Concorde, il convient d'ajouter le mot *náměstí* devant le nom de la place et pour l'Avenue des Champs-Élysées, le mot *bulvár*. Cette précision est nécessaire pour que tous les lecteurs, même ceux qui ne connaissent pas bien la ville de Paris, puissent s'imaginer des lieux où se déroulent les événements.

V.2 Les interjections et les onomatopées

Une catégorie de mots très intéressante du point de vue de la traduction est celle des interjections et les onomatopées. Elles sont différentes dans chaque langue et la signification de certaines d'entre elles change en fonction du contexte. Pour créer le même effet sur le lecteur dans la langue cible, nous devons utiliser la procédure d'équivalence. En voici quelques exemples :

Il cria « aïe » puis se mit à rire. « „Au!“ vykřikl a pak se smíchem řekl:... » C'est une interjection qui exprime la douleur, la contrariété ou l'inquiétude.⁴¹ Il s'agit ici d'une expression de douleur, dont l'équivalent en tchèque est le plus souvent *au*. Il peut être accentué par l'ajout d'un point d'exclamation.

Oh ! Qu'est-ce qui t'arrive ? « „Ach! Co se ti to stalo?“ » ; — Oh !... gémit Jif, j'ai sommeil !... « „Ach jo!“ zasténala Jif, „chce se mi spát! ...“ » L'interjection *oh !* sert à exprimer l'étonnement, l'admiration, la supplication, le dégoût ou la répulsion. Dans le premier exemple, il s'agit de l'étonnement, les équivalents appropriés en tchèque sont donc *Ach!*, *Ó!* ou *O*. Dans le deuxième exemple, en revanche, il s'agit d'une expression de dégoût ou de répulsion à l'égard de quelque chose. Dans ce cas, l'équivalent le plus approprié est *Ach jo!*

⁴¹ LAROUSSE [Online]. [cit. 2024-04-20]. Disponible sur : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/a%C3%AF%1853>

Une de ces nuits, pendant que tu dors, je prends les ciseaux et clic !... « *Jednou v noci, až budeš spát, vezmu nůžky a šmik!...* » Dans ce cas, il nous faut un son qui exprime le fait de couper avec des ciseaux, en tchèque nous pourrions utiliser *šmik* ou *cvak*

Plouf !... Des millions de bulles montèrent du fond de la baignoire. Elle se tourna et se retourna dans l'eau. Glou-glou-glou... Elle rit, chatouillée par les bulles. « *Šplouch ! Miliony bublinek se zvedly ze dna vany. Převalovala se ve vodě. Žbluňk, žbluňk, žbluňk...smála se, jak ji bublinky šimraly* » L'onomatopée *plouf* exprime le bruit que font certains objets en tombant dans un liquide⁴². En tchèque, l'équivalent est *šplouch*, *žbluňk* ou, si l'impact est plus fort, *plác* ; *glou-glou-glou* exprime le son produit par un liquide qui se déverse ou qui est en train de bouillir. En tchèque, nous pourrions utiliser *šplouch*, *šplouch*, *šplouch*, *žbluňk*, *žbluňk*, *žbluňk* ou *cr*, *crr*, *cr* si le liquide coule quelque part.

Les voitures de pompiers à neuf roues, étroites, rapides, articulées comme des mille-pattes, se glissaient dans la foule, pin-pon ! pin-pon ! « *Devítikolové hasičské vozy, úzké, rychlé, článkované jako stonožky, se sunuly davem, uuu-ii! uuu-ii!* » L'interjection tchèque le plus courant pour imiter le son d'une sirène de camion de pompiers est *Ho-ří ! Ho-ří !* Elle est donc associée au feu. Toutefois, dans le texte, les pompiers n'interviennent pas dans un incendie mais aident à emmener les gens à l'hôpital, et c'est pourquoi l'utilisation de cette interjection pourrait induire en erreur.

Et si elles veulent vous payer en napoléons vous leur faites une remise... Dix pour cent... Vingt !... Zut, vous pouvez aller jusqu'à trente !... « *A když vám budou chtít platit zlatými dvacetifranky, udělejte jim slevu...Deset procent! Dvacet!...Čert to vem, můžete jít až na třicet!...* » Le traducteur ne fait pas transcrire mot à mot, il dispose d'une certaine liberté dans son activité, mais en conservant l'essentiel du contenu du message. Dans cet exemple, nous nous pencherons sur l'interjection *Zut*. Bien entendu, nous pourrions simplement la traduire par *kruci*, *hrome* ou *herdek*, mais parfois il est préférable de jouer un peu avec la langue. Dans ce contexte, cette interjection exprime une sorte de soupir associé à un désintéret ; nous pourrions également la remplacer par *ca n'a pas d'importance* ou *peu importe*. En tchèque il est possible d'utiliser l'expression *Čert to vem*, qui a justement ce sens.

⁴² LAROUSSE [Online]. [cit. 2024-04-20]. Disponible sur : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/plouf/61756>

V.3 Les différences linguistiques

Dans cette partie du commentaire nous nous concentrons sur les problèmes causés par les différences entre les deux langues. Il s'agit notamment de l'ordre des mots dans une phrase, des mots familiers et de l'utilisation des verbes.

Mais Mme Jonas se sentait prête à craquer et se répandre. Quand elle avait trouvé Jim tranquillement endormi sous le saule pleureur, elle avait failli crier, comme devant un loup. « *Paní Jonasová byla na pokraji citového zhroucení. Když našla Jima tiše spícího pod smuteční vrbou, málem vykřikla, jako by spatřila vlka.* » Les deux verbes, *craquer* et *se répandre*, expriment des sentiments forts auxquels le personnage doit faire face. La traduction fidèle de la phrase française serait assez difficile, de sorte que nous avons facilité le travail en utilisant une expression qui a le même sens et qui est couramment utilisé en tchèque *být na pokraji citového zhroucení*. La comparaison *comme devant un loup*, serait étrange en tchèque et n'aurait pas beaucoup de sens, il est donc préférable d'utiliser des verbes de perception tels que *vidět, zahlédnout nebo spatřit*.

Oh mon Dieu quelle journée, mon Dieu !... Qu'allons-nous devenir ?... « *Bože můj, to je den, Bože můj!... Co s námi bude?...* » Nous pouvons noter ici un cas où il faut changer l'ordre des mots dans l'exclamation *mon Dieu !* en tchèque *Bože můj*. L'ordre des mots de l'exclamation pourrait rester le même qu'en français si l'on ajoutait le pronom démonstratif *ty*, la traduction serait alors *Můj ty Bože !*. Contrairement à l'exclamation où il suffisait de changer l'ordre des mots, la question rhétorique *Qu'allons-nous devenir ?* doit être adaptée à la langue tchèque en remplaçant le verbe *devenir* par le verbe *être*.

— Souffle !...Elle souffla. « „*Foukni.*“...*Smrkala.* » Ici, il s'agit du verbe *souffler*, qui est utilisé dans le contexte où un homme aide une femme à se moucher. Nous devons utiliser la procédure de substitution, car en tchèque, nous disons plutôt *Foukni !* que *Smrkni !* lorsque nous disons à quelqu'un de se moucher.

Et elle déchirerait les membres et le visage de toute autre femme qui s'approcherait de lui. Il était plus jeune qu'elle, et il y a tant de jeunes panthères prêtes à sauter sur les garçons innocents. « *A každé jiné ženě, která by se k němu přiblížila, by utrhala končetiny a rozdrápala obličej. Byl mladší než ona, a je tolik mladých dračic připravených vrhnout se na nevinné chlapce...* » Dans ce cas, le verbe *déchirer* a deux compléments: *les membres* et *le visage*. Mais en tchèque, il n'est pas possible d'utiliser un seul verbe et il faut employer deux verbes différents pour préserver le sens. Ensuite, nous pouvons nous intéresser aux *jeunes panthères*, un terme qui

désigne une femme sauvage. Une traduction littérale ne serait même pas possible, parce que le nom panthère n'existe pas au féminin en tchèque. De plus, il existe une expression en tchèque avec le même sens, nous appelons ce type de femmes *dračice* ou *tygřice*. Par conséquent, nous devons utiliser cette substitution afin de ne pas changer le contenu de la phrase.

Après la traversée du désert, le dos de ses doigts toucha la hanche chaude. « *Poté co překonala ostych, se hřbetem prstů dotkla teplého boku.* » L'expression *la traversée du désert* est une expression d'origine biblique qui exprime le fait de surmonter une période de la vie ou une situation difficile.⁴³ Il n'existe pas d'expression semblable en tchèque et nous devons alors, par une adaptation appropriée, remplacer cette expression par d'autres mots, selon le contexte.

Pendant la grande manif il était dans son cabas, naturellement, avec son tricot. « *Během velké demonstrace ji samozřejmě měla v tašce spolu s pletením.* » Nous avons ici le mot *manif*, qui est une abréviation du mot *manifestation* et qui est utilisé dans le langage familier. L'équivalent du mot *manifestation* en tchèque est *demonstrace*, nous devons conserver ce mot sous cette forme car même s'il existe un mot *demo* qui a été créé en abrégant le mot *démonstration*, il est davantage associé à une démonstration préalable, par exemple dans le monde de la musique ou des jeux vidéo.

Les-nanas au-foyer !

Les-nanas au-foyer !

« „Ženy k plotně!“

„Ženy k plotně!“ »

Le terme *nana* vient du langage familier et désigne une femme ou une fille. Les nanas au foyer pourrait ainsi être traduites par *Ženy v domácnosti!* ou plutôt *Ženy do domácností!* mais comme il s'agit d'un slogan utilisé par les opposants à la manifestation, il est souhaitable d'utiliser la procédure de modulation et d'équivalence. Nous avons alors traduit le slogan par *Ženy k plotně!*, ce qui est beaucoup plus naturel et approprié.

Il se leva, léger, disponible en entier, d'un seul coup. « *Najednou vstal, odpočatý a s velkou chutí do života.* » Une phrase courte, mais un peu difficile à comprendre. En la traduisant, nous

⁴³ *La langue française* [Online]. [cit. 2024-04-21]. Disponible sur : <https://www.lalanguefrancaise.com/dictionnaire/definition/traversee-du-desert>

devons utiliser la modulation, la modifier partiellement et changer l'ordre des mots pour rendre la phrase compréhensible au lecteur.

— Mon Dieu, c'est vrai, gémit-elle, il ne sait même pas qu'il a fait le mal... « „*Můj bože, je to tak,“ povzdechla si, „on ani neví, že udělal něco špatného...“ »* Le texte contient beaucoup de discours direct, qui peut être marqué différemment en français et en tchèque. Dans ce roman, il n'est marqué que par un tiret avant le discours direct et il est parfois introduit par deux-points, tandis que pour le tchèque, l'utilisation de guillemets est plus typique. Il est nécessaire de comprendre où commence et où finit le discours direct et de suivre les règles de son marquage en tchèque. Nous pouvons remarquer ici que le discours direct est interrompu par une courte phrase *gémit-elle*. En français, le marquage ne change pas, mais en tchèque, nous devons être attentifs à ce que le marquage soit correct.

V.4 Les différences culturelles

C'était son institutrice qui le lui avait donné quand elle avait quitté le Cours Préparatoire, en lui faisant promettre de le lire. « *Dostala ji od paní učitelky, když dokončila první třídu, musela tehdy slíbit, že si ji přečte* » Le système scolaire français diffère du système scolaire tchèque. Nous devons alors trouver une adaptation adéquate au niveau scolaire *le Cours Préparatoire*. Ce serait une grave erreur d'omettre cette différence culturelle, car lecteur qui ne connaît pas le système scolaire français ne comprendrait pas. Le Cours Préparatoire est fréquenté par les enfants à l'âge de six ans, ce qui, en République tchèque, correspond plus ou moins à la première année d'école primaire.

Elle les porta jusqu'à l'évier en chantant « alouette-je-t'y-plumerai », (...), je-t'y-plumerai-la-tête, (...), je-t'y-plumerai-le-flanc. « *Za zpěvu „skřivánku, oškubu tě“ je odnesla do dřezu a (...), oškubu ti hlavu, (...), oškubu ti bok.* » Une des personnages principaux chante la chanson française pour enfants *Alouette, gentille alouette*. Il convient traduire les paroles de cette chanson en tchèque, car plus loin dans le texte, il y est fait référence, mais seulement par le mot *skřivan* (alouette). Si nous avons laissé les paroles en français dans la traduction, ce lien n'aurait peut-être pas été claire pour un lecteur qui ne connaît pas la chanson. Cependant, nous ne devrions pas remplacer la chanson par la chanson tchèque, parce que l'action se déroule en France et il serait étrange que les Français chantent une chanson tchèque. En outre, nous devons distinguer les paroles de la chanson du reste du texte ; nous avons utilisé l'italique pour cette fin.

Les précautionneuses avaient apporté des cocos et des bières, de l'alcool de menthe et même des litrons (...) « *Ženy, které s tím počítaly, přinesly kolu a pivo, mátový likér, a dokonce i litrovky vína* » Un litron est un terme populaire qui désigne une bouteille d'un litre, le plus souvent une bouteille de vin.⁴⁴ Le meilleure traduction est *litrovka*, qui conserve le caractère populaire du mot. Toutefois, étant donné que le mot *litron* contient la connotation de vin, alors que le mot tchèque *litrovka* n'en contient pas, il est nécessaire d'ajouter l'attribut *de vin*.

Mme Jonas avait mis son transistor dans son cabas-mousse accroché à son coude, s'était enfoncé des boules Quies dans les oreilles et marchait en tricotant une brassière jaune canari. « *Paní Jonasová si uložila tranzistorové rádio do pěnové tašky zavěšené na předloktí, do uší si strčila špunty, šla, a přitom pletla kanárkově žlutou dětskou košilku.* » ; Elle lui avait demandé un crayon : il en avait trois dans sa poche intérieure : un feutre, un Bic, et un électrique, avec un petit carnet spirale. « *Vě své vnitřní kapse měl tři: fix, propisku a elektrickou tužku s malým spirálovým zápisníkem.* » En langue français, il est commun que les noms de marque de certains produits gagnent en popularité au point de devenir le nom générique du produit. Nous pouvons citer le kleenex, le sopalin ou le scotch. C'est également le cas des bouchons d'oreille, Quies et d'une marque qui s'occupe principalement de la production d'articles de papeterie Bic. Toutefois, ce phénomène n'existe pas dans la langue tchèque et nous devons utiliser des noms communs tels que *špunty do uší* et *propiska*.

V.5 La traduction des néologismes et épreuve de créativité du traducteur

Dans la dernière partie du commentaire, nous examinerons les néologismes et les parties où le traducteur peut faire preuve de créativité. Puisqu'il s'agit d'un genre de science-fiction et que l'histoire se déroule dans un monde moderne futur, le texte contient quelques mots inventés par l'auteur lui-même. Nous avons essayé d'utiliser les moyens les plus appropriés pour préserver leur caractère.

C'était encore une chance qu'elle l'ait emporté dans son cabas-mousse, il y avait seize ans, le jour de la grande manifestation. « *Ale i tak bylo dobře, že si ji před šestnácti lety, v den velké demonstrace, nesla s sebou v pěnové tašce.* » Le terme *cabas-mousse* peut être imaginé de différentes manières, mais ce qui est certain, c'est qu'il s'agit d'une sorte de sac. Le mot mousse a plusieurs sens, dont deux sont appropriés dans ce contexte, *mech* ou *pěna*. Vu que cet objet n'est aucunement spécifié, c'est au traducteur de choisir le sens qu'il veut lui donner. Nous

⁴⁴ CNTRL - [Online]. [cit. 2024-04-21]. Disponible sur : <https://www.cnrtl.fr/definition/litron>

avons choisi la traduction *pěnová taška*, en utilisant la transposition qui permet de transformer le nom en adjectif. D'autres traductions possibles pourraient être, par exemple, *mechová taška* ou *pěno-taška*.

Les mamelles des vaches étaient sucées en permanence par la trayeuse-transformeuse, qui livrait à la sortie le beurre enveloppé et les millions de pots de yaourts. « Vemena krav byly neustále vysávány dojičko-transformátorem, který na konci produkoval balená másla a miliony kelímků jogurtů. » Dans ce cas, nous pouvons utiliser la méthode du calque, c'est-à-dire de la traduction littérale. Ainsi, à partir de *trayeuse-transformeuse*, nous obtenons *dojičko-transformátor*. Il convient également de conserver le mot *transformátor*, parce qu'il a des connotations techniques et futuristes qui sont parfaitement adéquates pour cette œuvre.

(...) la *Super-2000* avait craché brusquement au-dessous d'elle une sorte de monstre pure laine, une masse spongieuse couleur cèpe, grosse comme une bonbonne, coiffée d'un chapeau-culotte jaune, cravatée de chaussettes multicolores et parsemée d'une multitude de doigts de gants roses, taille premier âge. « ... *Super-2000 najednou vyplivl jakousi vlněnou příšeru, houbovitou hmotu barvy žampionů, velkou jako demižon, která měla nasazenou žlutou kalhotkovou čepici, uvázané pestrobarevné ponožky a byla poseta spoustou prstů růžových rukaviček dětské velikosti.* » Cette partie de la phrase décrit un produit défectueux fabriqué par le machin à tricoter Super-2000. C'est une description très intéressante pour la traduction, car elle est riche en expression inhabituelles. Ce qui est essentiel, c'est qu'il s'agit d'une description qui peut être difficile à comprendre à la première lecture. Cet effet devrait être reproduit dans la traduction.

Conclusion

L'objectif du présent mémoire de licence était la traduction partielle et le commentaire de la traduction du roman de science-fiction *Une rose au paradis* de l'écrivain, journaliste et scénariste français René Barjavel.

Dans la première partie du travail, nous avons appris que la traduction est presque aussi ancienne que l'écriture elle-même. Avec l'interprétation, elle a joué un rôle très important dans la conquête des territoires et leur administration subséquente. Cependant, la traduction en tant que discipline indépendante n'est née que dans la seconde moitié du XX^e siècle. Depuis lors, plusieurs approches de recherche sur la traduction ont été développées, telles que les approches littéraires, linguistiques, communicatives, sémiotiques, psychologiques ou anthropologiques culturelles. Néanmoins, d'autres approches de l'étude de la traduction ont été explorées et affinées. La focalisation du message et la mise en situation, la cohérence et la cohésion qui lui est associée sont autant d'attributs fondamentaux avec lesquels un traducteur doit travailler pour être en mesure de produire la meilleure traduction possible. Diverses techniques de traduction telles que la transcription, le calque ou la traduction littérale, la substitution, l'adaptation, la transposition, la modulation et l'équivalence sont également utiles. Dans les approches plus récentes, il s'agit d'une macro-approche suivie d'une micro-analyse. Toutes ces approches visent à aider le traducteur à résoudre l'absence d'équivalent direct dans la langue étrangère, à reconnaître la structure de l'œuvre traduite et ses diverses spécificités – culture, idiomes, intertextualité – et à la reconstruire dans la traduction afin que le texte dans la langue cible soit compréhensible, naturel et produise le même effet chez le destinataire. Nous avons terminé la partie théorique par la traduction littéraire et ses spécificités, auxquelles le traducteur doit prêter attention dans son travail. Il doit respecter l'auteur, son style, tenir compte du contexte historique et social de l'œuvre et essayer de saisir l'interprétation de la réalité par l'auteur. Une connaissance profonde et consciente de l'œuvre originale est également importante, le traducteur doit aller au-delà du texte pour s'intéresser aux personnages, aux situations et aux idées, puis les reconstruire en faisant preuve de créativité et d'imagination. Dans son travail, il ne doit pas oublier le lecteur auquel l'œuvre s'adresse, car sans lui, l'œuvre ne pourrait tout simplement pas être réalisée.

La deuxième partie du mémoire nous a fait découvrir la vie et l'œuvre de l'écrivain, journaliste et scénariste français René Barjavel. C'est le monde de l'après-guerre, l'atmosphère de l'occupation et les visions de villes bombardées qui l'ont inspiré pour écrire son premier roman.

Bien que son œuvre ne se limite pas au genre de la science-fiction, il a également écrit des ouvrages philosophiques et s'est engagé dans le monde du cinéma, il est devenu célèbre pour ses romans de science-fiction et a reçu plusieurs prix pour ses œuvres. Il est connu pour sa capacité à créer des histoires originales et novatrices avec des intrigues inattendues. En ce qui concerne le genre de la science-fiction, nous avons découvert que ses racines remontent très loin dans le temps, mais qu'il n'a commencé à se développer pleinement qu'au cours des XIX^e et XX^e siècles. Aujourd'hui, ce genre, dont les thèmes principaux sont la technologie, le futur, le génie génétique et les extraterrestres, est très populaire et diversifié. Le sous-chapitre *Une rose au paradis* a ensuite été consacré à la présentation du roman utopique de René Barjavel. Il se déroule dans un monde futur détruit par le progrès technologique. L'histoire est pleine de symboles et de métaphores qui poussent à la réflexion sur l'état actuel du monde.

La dernière partie de la thèse consiste en une traduction des dix premiers chapitres de l'ouvrage susmentionné et en un commentaire, dans lequel nous avons traité les parties intéressantes et problématiques de la traduction. L'œuvre se caractérise par sa nature philosophique, qui combine des éléments de science-fiction avec les thèmes de la destinée humaine, du sens de la vie et de la relation de l'homme à la nature et à la technologie. En le lisant, nous sommes forcés de réfléchir à l'existence humaine et à l'avenir de la société. Afin d'obtenir le même effet sur le lecteur tchèque, nous avons dû tenir compte de plusieurs éléments. René Barjavel a probablement été conduit à écrire ce roman par son désir d'exprimer ses pensées et ses attitudes à l'égard de l'existence humaine, de la société de l'époque et du développement de la technologie. Il faut comprendre que même si sa vision de la société et de son avenir est présentée de manière négative dans l'œuvre, il laisse un peu d'espoir à l'humanité et sauve au moins quelques individus du désastre. Le texte est rempli d'un langage riche, de descriptions et de néologismes qui permettent de réveiller l'intérêt et les émotions du lecteur et de le faire participer à l'intrigue, ce qui fait que le lecteur vit l'histoire aux côtés des personnages. En lisant le récit de la manifestation, nous avons l'impression d'y être, de voir le cortège arc-en-ciel et d'entendre les cris des contre-manifestants. En même temps, certains passages ne sont que des sous-entendus et le lecteur doit y trouver lui-même un sens. Dans le but de préserver tous ces aspects, il était important de lire d'abord l'œuvre et de se plonger dedans, mais pas au point de mettre ses propres pensées dans la traduction. Ensuite, il fallait chercher dans la langue cible des équivalents, des comparaisons et des expressions appropriées qui permettraient au texte final de transmettre la pensée et les intentions de l'auteur. Ce faisant, nous n'avons pas oublié le lecteur tchèque

potentiel, nous avons essayé de rendre le texte en tchèque lisible, compréhensible, naturel et, surtout, de préserver les valeurs de l'œuvre originale.

La traduction est très importante pour le fonctionnement des entreprises, les négociations diplomatiques et elle permet également de connaître et de comprendre d'autres cultures. Même si la traduction artificielle ne cesse de s'améliorer, un traducteur humain capable de ressentir et de comprendre reste un élément indispensable pour produire des traductions exactes et compréhensibles. Pour cette raison, nous devrions apprécier le travail des traducteurs du monde entier.

Résumé

První část této bakalářské práce se věnuje vývoji a teorii překladatelství, specifickým literárního překladu a problémům, se kterými se překladatel při své činnosti může setkat. Druhá část je zaměřena na život a dílo francouzského autora Reného Barjavela, jehož díla jsou lehce sentimentální, odrážejí jeho romantický pohled na svět a oslavují lásku jako všemocnou spasitelku. Autor je známý především svými díly science fiction a fantasy. Dále následuje představení jednoho z jeho románů spadajícího do tohoto žánru: *Une rose au paradis*. Třetí část práce tvoří překlad prvních deseti kapitol tohoto díla, jenž je doplněn o komentář zabývající se problematickými či zajímavými částmi překladu, které vznikají na základě rozdílností francouzského a českého jazyka a kultury obou zemí.

Bibliographie

Holejšová-Genčiová, Miroslava. *Vědeckofantastická literatura: srovnávací žánrová studie*. Praha: Albatros, 1980, Disponible sur : <https://www.digitalniknihovna.cz/mzk/uuid/uuid:87ed1f40-3737-11e3-b79f-5ef3fc9bb22f>

Hrdlička, Milan. *Literární překlad a komunikace : k problematice zaměření uměleckého překladu na čtenáře*. Praha : Filozofická fakulta Univerzity Karlovy, 1997. ISBN 8085899221.

Knittlová, Dagmar. *K teorii i praxi překladu*. Olomouc : Univerzita Palackého v Olomouci, 2000. ISBN 8024401436.

Knittlová, Dagmar, Grygová, Bronislava a Zehnalová, Jitka. *Překlad a překládání*. Olomouc : Univerzita Palackého v Olomouci, 2010. ISBN 9788024424286.

Kolorenč, Jindřich. *Science-fiction - Historie žánru* [Online]. Disponible sur : <https://www.fzu.cz/~kolorenc/scifi/historie.php>

Levý, Jirí. *Umění překladu*. Praha : Apostrof, 2012. ISBN 978-80-87561-15-7.

M.G.Loup. *Biographie détaillée de René Barjavel. Barjaweb*. [Online] http://barjaweb.free.fr/SITE/biographie/bio_detail.html.

Neff, Ondřej a Olša, Jaroslav. *Encyklopedie literatury science fiction*. Praha : AFSF, 1995. ISBN 80857887903.

Povejšil, Jaromír, a další. *Překládání a čeština*. Jinočany: H&H, 1994. ISBN 8085787149.

SFE. *The encyclopedia of science fiction*. [Online] 2021. https://sf-encyclopedia.com/entry/barjavel_rene.

Vilkovský, Ján. *Překlad jako tvorba*. [překl.] Emil Charous. Praha : Ivo Železný, 2002. ISBN 8023736701.

Sitographie

<https://www.cnrtl.fr/definition/litron>

<https://www.lalanguefrancaise.com/dictionnaire/definition/traversee-du-desert>

<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/a%C3%AFe/1853>

<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/plouf/61756>

Annexe

Texte original en français :

Quelle journée, mon Dieu, quelle journée !...

Mais peut-on nommer cela une journée ? Quand il n'y a plus ni aube ni crépuscule, ni midi au milieu du ciel ?...

Il faut bien donner un nom aux tranches du temps qui passe... On ne peut tout de même pas s'exclamer : « Quelle tranche, mon Dieu, quelle tranche !... »

Mme Jonas s'assit au bord de la fontaine de pierre, après avoir un peu relevé, à deux mains, sa robe. Mais peut-on appeler ça une robe ? C'est une sorte de sac, tout droit, sans manches, avec deux trous pour les bras et un pour la tête. C'est vaste et ample, ça ne pèse rien, ça cache tout, et ça permet de mettre ce qu'on veut dessous, ou rien du tout.

Ça ne pose pas de problème, c'est juste ce qu'il faut pour la chaleur qu'il fait. Non, non il ne fait pas vraiment *trop* chaud. Mais il ne fait *jamais* froid. Parfois ça manque...

Robe ou sac, journée ou tranche, recevoir à son réveil une pareille nouvelle, il y a de quoi avoir l'esprit perturbé, et les habitudes bouleversées, si étroitement serrées soient-elles dans le corset inébranlable de l'Arche.

Un corset, elle n'en avait jamais porté, bien sûr, mais elle en avait vu l'image dans la reproduction d'un vieux catalogue, à côté des bottines à boutons et de la baignoire qu'on chauffe avec des bûches... Ça coince la taille, ça remonte l'estomac dans la bouche ; ça redresse ce qui aimerait se laisser aller, ça oblige... Il ne faut pas que ça craque...

Mais Mme Jonas se sentait prête à craquer et se répandre. Quand elle avait trouvé Jim tranquillement endormi sous le saule pleureur, elle avait failli crier, comme devant un loup. C'était son fils, pourtant, son fils chéri... Et où était Jif ? Elle ne l'avait pas encore vue... Ils allaient se retrouver tout à l'heure, tous, pour examiner ensemble la situation. Les enfants ne se doutaient de rien, bien entendu... Et pourtant, ce qu'ils avaient fait mettait en question leur vie ou leur mort, et celle de tout le monde. Tout simplement...

Oh mon Dieu quelle journée, mon Dieu !... Qu'allons-nous devenir ?...

Elle regardait Jim qui dormait comme si de rien n'était, à sa place favorite, sur l'herbe, sous le saule. Il était presque nu, comme d'habitude, ne portant que son vieux short de couleur cuir, qui

devenait trop petit. Pourquoi ne le changeait-il pas ? Sa peau était couleur de miel, et ses cheveux couleur de châtaigne au soleil. Quel âge avait-il ? Quinze ans ? Seize ans ?... Déjà !...

Des oiseaux chantaient, la fontaine au bassin rond laissait couler par les bouches de ses trois dauphins de l'eau claire et fraîche qui chantait aussi.

Qu'il était beau, doré dans l'herbe verte... Pourquoi ne changeait-il pas son vieux short ? C'était facile, pourtant, il suffisait d'appuyer sur le Bouton... Elle, elle changeait toujours de robe pour le petit déjeuner. Elle ne donnait aucune indication avant d'appuyer sur le Bouton. Elle préférait avoir la surprise. La forme restait la même, mais la couleur était différente chaque fois, et le décor aussi. Au moins c'était un peu de nouveau, quand tout le reste était toujours pareil... Aujourd'hui, la robe était couleur prune, avec des mouettes blanches...

Le saule n'avait pas changé, depuis les années. Pas une feuille de plus, pas une de moins. Il était en plastique. L'herbe aussi. Et les chants des oiseaux étaient diffusés par les murs ocre et la voûte bleu ciel. Mais ils étaient aussi naturels que du naturel... Et une brise légère venait par moments faire onduler les longues branches de l'arbre. Et l'herbe et la mousse étaient fraîches et douces sous les pieds nus. Les pierres de la fontaine étaient en béton, mais l'eau était vraie...

Jim, lui, oui, lui, avait changé... Maintenant qu'elle savait, elle se rendait compte qu'il avait changé depuis quelques... Quelques quoi ? Il n'y a plus de mois, il n'y a plus d'années, le temps coule, coule, rien ne le marque à part la stupide pendule du salon, qui dit n'importe quoi...

Oh ! mon Jim, mon chéri, qu'est-ce que tu as fait ? Est-ce possible ? Toi...

Qu'il est beau... Quel âge a-t-il vraiment ? Je ne sais plus, comment pourrais-je savoir ? Il n'y a plus de calendrier, plus de nouvel an, plus d'anniversaire... Seize ans ?... Il a seize jours ! Il a seize secondes ! Il est mon petit, je viens de le faire...

Sous les branches tombantes du saule qui semblaient s'étirer vers lui avec l'envie de le toucher du bout de leurs feuilles, il était l'image même du repos heureux, couché sur le dos, tous ses muscles fins détendus comme ceux d'un chat, son visage tourné de profil, entouré par son bras droit, les doigts dans les boucles de ses cheveux...

Et de la distance où elle se trouvait, elle voyait la courbe de ses cils se dessiner sur le haut de sa joue. De qui tenait-il des cils pareils ? Et la couleur de ses cheveux ? Son père était blond, et elle rousse acajou... De quel ancêtre dans la nuit des temps tenait-il ce profil de dieu, ce nez droit en prolongement du front, au-dessus des lèvres parfaites ?... Et ces yeux qui n'en finissaient pas...

Elle avait vu une fois un visage semblable, pendant qu'elle était enceinte. Sur un dessin de Gustave Moreau. C'était celui de Nessus en train d'enlever Déjanire. Elle n'avait pu s'empêcher de souhaiter « Oh ! je voudrais que mon fils lui ressemble ! » Mais elle s'était vite reprise avec effroi : Nessus était un centaure ! Elle n'avait pas envie de faire un quadrupède... Mais peut-être était-il resté quelque chose de son souhait ? On dit bien qu'une femme enceinte qui a une envie de fraises risque de mettre au monde un nouveau-né taché de rouge...

Dieu merci, Jim n'était taché nulle part... Jif non plus... Elle les avait bien examinés à leur naissance. Leur peau était si douce...

Jim ouvrit les yeux, vit sa mère et sourit...

Ses yeux, comme ses cheveux, étaient marron avec un reflet d'or. Son regard était une lumière. Il donnait de la joie, et en gardait une source inépuisable. Mme Jonas ne pouvait le recevoir sur elle sans fondre de bonheur. Elle aimait sa fille aussi, bien sûr, mais son fils, c'était quelque chose de plus. Il en est ainsi pour bien des mères. C'est naturel.

Il se leva, léger, disponible en entier, d'un seul coup. Il s'éveillait toujours ainsi. En deux pas il fut près d'elle, la prit dans ses bras et lui baisa les joues, les lèvres, le nez, le front... Elle le repoussa, fâchée... Plus désolée, en vérité, que fâchée...

— Laisse-moi ! Comment oses-tu m'embrasser, après ce que tu as fait ?

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Mon Dieu, c'est vrai, gémit-elle, il ne sait même pas qu'il a fait le mal...

— J'ai fait mal ? À qui ? Je t'ai fait mal ? À toi ?...

— Tu n'as pas fait *du* mal, grand stupide garçon ? Tu as fait *LE* mal ! Mais tu ne sais pas ce que c'est...

— Si ! Je sais !...

Il se pinça le haut du bras gauche et tourna, fort. Il cria « aïe » puis se mit à rire. Il dit :

— C'est le mal...

Elle hocha la tête, attendrie jusqu'au fond de son cœur.

— Mon agneau !... Comment as-tu pu faire une chose pareille, toi qui es plus innocent que le cœur d'une rose ?...

Il devint grave, s'agenouilla devant elle, leva vers son visage son regard où brûlait le soleil de tous les amours, et lui demanda très doucement :

— Qu'est-ce que c'est, une rose ?...

Il ne faisait que cela, poser des questions. Dès qu'il entendait un mot nouveau, il interrogeait. Qu'est-ce que c'est, c'est un caillou ? Qu'est-ce que c'est, la mer ? Comment lui expliquer ? Son père, lui-même, parfois renonçait à lui faire comprendre. Il était épuisant. Qu'est-ce que c'est, une rose ? Elle s'irrita :

— Cherche ! Laisse-moi tranquille, tu me fatigues, va-t'en !...

Il s'en alla en courant, rieur.

Il cria :

— Je vais le demander au Roi !

Il sauta dans la glissière qui menait à l'étage des bêtes. Le Roi, c'était le lion. Il ne le nommait jamais autrement. Il lui posait toutes les questions auxquelles son père ou sa mère ne savait ou ne voulait pas répondre. Mais le lion ne répondait pas non plus : il dormait, allongé près de sa lionne endormie.

Toutes les bêtes dormaient, depuis seize ans.

Jim s'allongea sur le sol transparent. Le Roi était juste au-dessous de lui. Il ne bougeait jamais.

Jim lui demanda :

— Qu'est-ce que c'est, une rose ?

Il était sûr qu'il recevrait la réponse en même temps que toutes les autres, quand le lion s'éveillerait.

Elle déplorait, une fois de plus, de n'avoir eu aucun autre livre à lui faire lire que son *La Fontaine*. C'était encore une chance qu'elle l'ait emporté dans son cabas-mousse, il y avait seize ans, le jour de la grande manifestation. C'était son institutrice qui le lui avait donné quand elle avait quitté le Cours Préparatoire, en lui faisant promettre de le lire. Elle avait promis, mais elle ne l'avait pas encore lu, elle n'avait jamais trouvé le temps. Elle le gardait toujours à portée

de la main, pour le cas où elle aurait cinq minutes. Le jour de son mariage, elle l'avait emporté à l'église. Le curé avait cru que c'était un livre de messe. Pendant la grande manif il était dans son cabas, naturellement, avec son tricot. Heureusement ! Sans quoi il n'y aurait eu aucun livre, ici, pas un seul ! C'était incroyable, un oubli pareil... M. Gé disait qu'il l'avait fait exprès, que les livres transportaient tous les poisons du monde, les idées fausses, la violence, la bêtise. Et la science, qui avait tout détruit. Il fallait oublier, repartir de zéro. Puisque les enfants allaient reconstruire le monde, ce serait à eux d'écrire des livres nouveaux.

Ce qu'il affirmait n'était pas entièrement faux, elle s'en rendait compte : Jim et Jif avaient appris à lire dans le *La Fontaine*, et naturellement ils croyaient que les bêtes parlaient !... Comme dans le livre. Et Jim pensait sérieusement que le lion répondrait à ses questions quand il serait réveillé. Le lion, Sa Majesté le Roi des animaux !... Pauvre innocent...

Jif est peut-être moins naïve. En tout cas, elle ne pose pas de questions. Ce qu'elle ne peut pas connaître, elle ne cherche pas à l'imaginer. Elle se contente de bien profiter de ce que son petit univers met à sa disposition. Comme un bébé qui ne marche pas encore et qui, assis sur son derrière, explore tout ce qui est à portée de ses mains. Sans chercher à courir ou à s'envoler. Jim, lui, mon chéri, est comme un oiseau dans une cage. Il a mal aux ailes...

Mme Jonas frappa à la porte de l'atelier de son mari, mais n'essaya pas d'entrer. Il l'en avait dissuadée depuis longtemps. Il ne laissait entrer personne dans la pièce dont elle avait aperçu une fois le désordre indescriptible d'outils, d'étagères surchargées, de fils électriques multicolores courant en tous sens, d'établis où tournaient de minuscules machines, et un mur tapissé d'écrans fluorescents autour d'un grand tableau noir poussiéreux. Elle n'avait pas insisté. C'était un domaine qui lui restait étranger et dont elle avait plutôt peur. Elle se souvenait de sa machine à tricoter *Super-2000* et de tous les ennuis qu'elle lui avait causés. Chère machine, c'était pourtant grâce à elle qu'ils s'étaient connus, et que tout s'était ensuivi...

Il ouvrit la porte et sortit. Pourquoi s'était-il laissé pousser la barbe ? Si encore c'était une vraie grosse belle barbe... Mais elle n'avait que quelques brins, qui pendaient. Une barbe de mandarin blond...

Elle lui dit une fois de plus :

— Tu étais bien mieux sans ta barbe...

— Je sais, je sais, je la couperai demain.

— Tu dis ça tous les jours ! Une de ces nuits, pendant que tu dors, je prends les ciseaux et clic !...

Il la regarda avec une grande tendresse un peu moqueuse. Il lui dit à voix basse :

— Tu sais si bien faire ce qui est important pendant que je dors !...

À ce souvenir, une énorme boule de bonheur et de regret lui monta à la gorge, et elle se blottit contre lui en pleurant.

— Henri, mon Henri, mon Henri...

— Eh bien, mon amour, eh bien...

— Tout ce qui nous est arrivé... Tout ça, tout ça...

— Est-ce que ce n'est pas merveilleux ?... Ça a si bien commencé, grâce à toi... Et ça aurait pu tourner si mal...

Elle reniflait. Il tira de la poche de sa blouse blanche un petit tournevis, puis un chiffon plein de poussière de craie, et lui essuya les yeux et lui pinça le nez.

— Souffle !...

Elle souffla.

— Je t'ai mis du blanc partout... Tu as l'air d'un Pierrot...

Il l'embrassa avec amour, sur toutes les traces de craie. Elle souriait, heureuse.

Elle redevint grave. Elle dit :

— Et maintenant, avec ce que nos petits ont fait, est-ce que nous sommes vraiment en danger ?

— Oui... Bien sûr... Mais ne t'inquiète pas, on trouvera une solution...

— Je sais que tu trouveras. Tu es si intelligent !... Je me suis toujours demandé pourquoi tu t'étais embarrassé d'une bonne femme comme moi...

— Parce que tu es la plus belle du monde-

Il le lui avait toujours répété. Elle savait bien que ce n'était pas vrai. Mais ça fait plaisir.

Et maintenant c'était presque vrai. Car il n'y avait plus au monde que deux femmes : elle, et Jif.

Jif était dans sa chambre et s'éveillait doucement. Contrairement à son frère, il lui fallait de longues minutes pour revenir à la pleine conscience. Elle prolongeait comme une chatte cet état de demi-sommeil, où elle n'était pas tout à fait éveillée et savait pourtant qu'elle ne dormait

plus. C'était un état très agréable. Elle ne sentait de son corps que la tiédeur, il était présent et absent à la fois, léger et lourd, il ne lui appartenait presque plus, il était posé étendu sur le drap, et elle était blottie à l'intérieur, mais elle aurait pu être ailleurs, avec l'eau de la fontaine ou contre le ventre de la biche endormie, ou sur les genoux de maman qui lui chante une chanson, à voix douce, pour l'endormir, dormir, dormir... Mais nulle part elle n'était aussi bien que dans son corps bien reposé posé sur le drap bleu. Elle était bien, bien, bien... Si elle avait vraiment été une chatte elle aurait ronronné, les yeux clos. Mais elle n'avait jamais entendu un chat ronronner. Le chat et la chatte dormaient, la famille de souris endormie entre leurs pattes.

— Jif, dit la voix de M. Gé, il faut vous réveiller, mon petit... Je veux vous parler à tous dans le salon, quand l'horloge dira onze heures. Il ne vous reste pas beaucoup de temps...

— Oh !... gémit Jif, j'ai sommeil !...

— Mais non, vous n'avez plus sommeil du tout, dit la voix de M. Gé, gentiment, mais avec une évidence indiscutable.

Elle ouvrit un œil, puis l'autre. Ils étaient bleus. Comme ceux de papa, disait maman. Sa chambre était d'un rose léger, un peu ocre. Sans autre meuble que le lit, avec une ouverture pour la salle de bains W.-C., et la porte du couloir, qu'elle ne fermait jamais.

Elle bâilla un peu et s'étira, par bouderie, pour bien montrer qu'elle avait vraiment encore sommeil. Mais elle ne savait pas si M. Gé, qui pouvait parler partout, pouvait voir partout. Elle supposait que oui. Elle demanda :

— Qu'est-ce qu'elle dit, l'horloge, maintenant ?

— Horloge, quelle heure est-il ? demanda la voix de M. Gé.

— Il est l'heure de se lever, dit l'horloge avec sa voix bougonne. Il est grand temps !...

— Oh ! celle-là ! Si on l'écoutait, on serait toujours pressé !...

Elle lui tira la langue et referma les yeux. Mais elle n'avait vraiment plus sommeil. Et le mur sentait si bon...

Elle s'assit, releva l'oreiller pour y caler son dos, ouvrit le mur et tira au-dessus du lit le plateau coulissant sur lequel fumait un grand bol de café au lait accompagné de deux croissants chauds et dorés. Naturellement ce n'était ni du café ni du lait mais elle ne pouvait pas le savoir. Et les croissants, après tout, avaient le bon goût de croissants au beurre. Du beurre, elle n'en avait jamais vu...

D'un revers de main, elle secoua les miettes qui s'étaient accrochées à sa poitrine, et ses petits seins charmants, élastiques, tremblèrent un peu. Elle repoussa le plateau, ferma le mur et courut vers la baignoire pleine. Plouf !... Des millions de bulles montèrent du fond de la baignoire. Elle se tourna et se retourna dans l'eau. Glou-glou-glou... Elle rit, chatouillée par les bulles. Blonde dans l'eau bleue, elle était tout entière de la même couleur de bois de pin, mais elle n'avait jamais vu de pin, ni entier ni en planches. Blonde de la tête aux pieds, ses cheveux courts et plats, en mèches folles, sa peau, la petite frisette au bas du ventre. Juste la pointe des seins un peu plus caramel. Elle ferma les yeux et se laissa flotter sur l'eau et les bulles. Elle se demanda où était Jim. Sûrement encore avec les bêtes... Quand M. Gé aurait fini de parler – qu'est-ce qu'il pouvait bien vouloir dire ? - elle prendrait Jim par la main et ils iraient recommencer...

La première fois, c'était arrivé drôlement. Ils étaient à l'étage des bêtes, allongés sur le gazon, en train de regarder la gazelle, si belle avec ses longs cils endormis. L'herbe verte dessinait des sentiers et des ronds-points entre les surfaces transparentes à travers lesquelles on pouvait regarder les bêtes. La gazelle était la voisine du lion, il y avait un peu plus loin la vache avec ses mamelles gonflées de lait surgelé, à côté de l'énorme cheval percheron avec sa jument, et de la poule noire avec douze poussins jaunes éparpillés.

Allongés dans l'herbe côte à côte, ils regardaient la gazelle, ils la regardaient tous les jours, ils ne s'en lassaient pas. Elle était blanche et fauve, avec des taches, et de longues, longues jambes fines qui donnaient envie de la voir courir. Ses courtes cornes dessinaient deux arabesques pointues, et ses yeux immenses fermés étaient bordés de longs cils blonds.

— Elle a les yeux bleus, comme moi, dit Jif.

— Pas vrai ! Ils sont marron, comme les miens, dit Jim.

Ils se disputèrent, ils se bousculèrent, il lui donnait des coups de poing, elle lui tirait les cheveux, ils poussaient des cris, ils riaient, ils roulaient l'un sur l'autre, et tout à coup elle avait dit, surprise : Oh ! Qu'est-ce qui t'arrive ?

Et, pour savoir, elle avait mis la main dans son short.

— Oh !...

Elle lui avait ôté son short, pour mieux voir et à genoux dans l'herbe, ils avaient regardé et touché, tous les deux, ce-qui-lui-arrivait... C'était drôle !... lit plus drôle encore ce que ça lui avait fait à elle. Tout son intérieur s'était bouleversé et était devenu brûlant, sa poitrine, son ventre, sa tête... Elle ne se rappelait plus du tout comment ça s'était enchaîné ensuite, mais, en

un rien de temps, ce-qui-était-arrivé à Jim avait trouvé le moyen de venir s'installer dans elle, juste à l'intérieur d'un endroit qui semblait fait exprès pour ça...

La première fois, ça avait été plutôt bizarre. Mais ils avaient recommencé, et les autres fois c'était devenu bon, bon, bon !...

Il faudrait qu'elle en parle à maman. Maman ne savait peut-être pas qu'on pouvait se servir de cette façon de cet endroit-là. Elle ne devait pas le savoir, puisqu'elle ne le leur avait jamais dit.

Seize ans plus tôt..., non, dix-sept ans..., si on en croyait l'horloge du salon, qui disait n'importe quoi cette vieille folle, mais avec exactitude, Lucie, qui n'était pas encore Mme Jonas, venait de terminer sa journée, quelque part du côté de Laprugne, aux confins de l'Auvergne et du Bourbonnais. Depuis une semaine elle essayait de vendre aux dernières paysannes du Centre la plus perfectionnée des machines à tricoter : la *Super-2000*, à laine liquide et colorants incorporés. C'était une merveille de la chimie, de la mécanique et de l'électronique. Son clavier la faisait ressembler à une machine à écrire perchée sur quatre pattes de héron, à laquelle on aurait ajouté quelques tuyaux d'orgue tronqués : les réservoirs de laine et de colorants. On composait le modèle sur le clavier, on appuyait sur le bouton M, la machine se mettait à ronronner et on voyait descendre entre ses quatre jambes le pull-over ou la paire de chaussettes demandées, coloration et séchage instantanés. Un pull grande taille était tricoté en dix-sept secondes.

Mais parfois il y avait des ennuis. Lors de sa dernière démonstration, une demi-heure plus tôt, devant une vieille paysanne méfiante, la machine s'était bloquée. Énervée, elle l'avait secouée, et la *Super-2000* avait craché brusquement au-dessous d'elle une sorte de monstre pure laine, une masse spongieuse couleur cèpe, grosse comme une bonbonne, coiffée d'un chapeau-culotte jaune, cravatée de chaussettes multicolores et parsemée d'une multitude de doigts de gants roses, taille premier âge.

La vieille paysanne avait regardé l'objet avec étonnement, puis avec méfiance, puis avec une terreur grandissante. Lucie avait remballé très vite son matériel et regagné son petit autogire posé dans le pré voisin. Elle était découragée. Bertrand, son chef des ventes, lui avait pourtant assuré qu'elle allait « faire un malheur »...

— Vous ne le croiriez pas, il existe encore en France 371 vraies fermes abritant de vraies familles de paysans ! Si ! C'est vrai !... Au fond des campagnes ou en haut des montagnes...

Ces gens-là n'ont jamais été prospectés, ils sont trop loin... Nous les avons repérés. Vous allez leur foncer dans le buffet, leur vendre notre merveille ! Travaillez les grand- mères. Elles vont se jeter dessus ! Ça va les amuser comme des folles pendant les soirées d'hiver, elles en ont toutes leur claque de la télévision... Avec tout ce qu'on y voit !... Vous allez en vendre au moins 200 ! Peut-être plus ! Et si elles veulent vous payer en napoléons vous leur faites une remise... Dix pour cent... Vingt !... Zut, vous pouvez aller jusqu'à trente !... Elles en ont ! Elles en ont toutes !... Vous avez vu le franc suisse, comme il dégringole ? C'est pas croyable ! On se demande où on va... Avec ces bruits de Bombes... ils sont fous ! Le monde est fou !...

Elle n'en avait pas vendu une...

Elle venait seulement de comprendre la raison très simple de son échec : pourquoi ces femmes auraient-elles acheté un engin si compliqué et si cher alors que pour tricoter un pull-over il leur suffisait d'une paire d'aiguilles ?

Il lui restait à prospecter encore douze fermes dans le Centre avant de se diriger vers la Bretagne. Mais elle était déjà certaine du résultat : zéro.

Son autogire survolait les tristes paysages bourbonnais, avec leurs pâturages déserts, et les usines à bestiaux polyvalentes dont les quadrilatères de béton écorchaient les douces courbes des collines. Elle en avait visité une au début de sa tournée, guidée par un ingénieur agricole enthousiaste. Elle avait vu, alignées dans des rangées de boxes étroits, immobilisées par des camisoles de nylon, des vaches, des vaches, des vaches... Dans le mufler de chacune s'enfonçait un tube nourricier, jusqu'au fond de l'estomac. Il déversait vingt-quatre heures par jour, dans la quatrième poche digestive, de l'herbe pré-ruminée, additionnée de poudre d'algues. À l'autre extrémité de l'animal, un tuyau à ventouse aspirait tous les déchets solides et liquides, et les livrait à un convertisseur qui les transformait sur-le-champ en granulés-aliments. Des courroies sans fin les distribuaient dans les mangeoires des poules pondeuses biologiquement accélérées, qui, sans arrêt, mangeaient par une extrémité et pondaient par l'autre.

Les mamelles des vaches étaient sucées en permanence par la trayeuse-transformeuse, qui livrait à la sortie le beurre enveloppé et les millions de pots de yaourts.

Le petit-lait coulait vers le malaxeur de la porcherie, dans lequel arrivait d'autre part le flot continu des poules hors-ponte. Parvenues à leur dernier œuf, vidées de toutes leurs réserves, il ne leur restait plus que les os, un peu de peau écorchée, un bec usé, et deux ou trois plumes. Le malaxeur les brassait dans le petit-lait, et le broyeur faisait du mélange une bouillie dont les porcs se régalaient.

Tout finirait en saucisses.

Dans son engin volant presque silencieux, assaillie par la mélancolie et la solitude, Lucie eut la brusque révélation qu'elle était pareille aux bêtes des usines : coincée dans une chaîne inepte de travail sans joie, et qui ne prendrait fin que par sa propre fin.

À trente-deux ans, elle n'avait encore trouvé ni amour véritable, ni une tâche qui lui plût. Elle avait longtemps espéré rencontrer des raisons de vivre mais en cette minute elle se demandait si ces raisons pouvaient normalement exister, et si ce qui était normal ce n'était pas de se résigner...

Avoir été jeune pour rien... N'avoir plus envie de le rester...

Se laisser pousser par le temps dans l'usure de l'âge, sans résistance, le tuyau dans la bouche et la ventouse au derrière, jusqu'au dernier yaourt...

À moins qu'un jour ou l'autre la nouvelle Bombe ne vienne mettre un terme fulgurant à cette absurdité ?

Elle se demandait si elle ne ferait pas mieux de se laisser tomber brusquement avec son petit biplace orange dans l'Allier en crue qu'elle était en train de survoler...

À cet instant précis, son moteur s'arrêta, et l'autogire se mit à glisser sur le flanc. Lucie retrouva d'un seul coup un goût merveilleux à la vie, et se cramponna aux commandes.

Le moteur refusait de repartir, et l'appareil descendait rapidement, soutenu par son rotor libre, Lucie repéra un courant ascendant couronné par un minuscule nimbus, l'intercepta, rebondit sur lui, et se posa finalement sans dommage dans l'étroite vallée de l'Ardoisière, sur la pelouse de l'Usine UA 27.2.

Lorsqu'elle mit le pied sur le gazon, Lucie était bien loin d'imaginer qu'à cet endroit même, et dans très peu de temps, son destin allait changer de façon fabuleuse...

L'UA 27.2, devant laquelle Lucie venait d'atterrir, était la 272^e Usine Alimentaire, récemment mise en route par le ministère de l'Agroalimentaire. Ses étages en décrochements, avec jardins suspendus, couvraient un des flancs de la vallée, sur des kilomètres, l'autre versant ayant été

conservé dans son état naturel. Le blé semé à l'étage supérieur dans des bacs hydroponiques poussait et mûrissait en quelques jours, était récolté broyé, pétri, cuit en quelques minutes, et finissait au rez-de-chaussée sous forme de tranches de pain rectangulaires, enveloppées par douze, et livrées par pipe-lines aux agglomérations urbaines. Les pipe-lines étaient calorifugés. Le pain arrivait frais.

Le fonctionnaire directeur de l'usine venait d'appeler en consultation Henri Jonas, un expert polyvalent connu dans le monde entier malgré son jeune âge. Il était en train de lui exposer la situation très grave dans laquelle se trouvait l'usine.

Debout devant la porte-fenêtre du bureau du directeur, qui ouvrait sur une terrasse couverte de pétunias de toutes couleurs, Jonas écoutait en souriant et en hochant la tête. Il semblait à peine avoir dépassé vingt ans. Ses cheveux d'un blond pâle, plutôt clairsemés, étaient coupés assez court, peut-être par lui-même, et séparés vers la gauche par une raie indécise. Ses yeux étaient bleus.

Il leva la main droite et montra quelque chose, au-dehors, sans dire mot : c'était l'autogire qui descendait.

— Enfin, monsieur, est-ce que vous m'écoutez ? demanda le directeur irrité.

— Bien sûr, bien sûr !... dit très gentiment Jonas, en se tournant vers lui avec un sourire.

Et son sourire dans son regard bleu, c'était le soleil de mai dans le ciel.

— Bon ! Bon !... bougonna le fonctionnaire, je résume...

Mais comment faire confiance à ce gamin ?

— Depuis 17 semaines, l'usine s'est mise à fabriquer des tranches de dix millimètres d'épaisseur au lieu de neuf, ce qui rend l'entreprise déficitaire, et risque de détruire l'équilibre du budget de tout le neuvième plan. Aucun des ingénieurs de l'usine, de la Région, du Ministère, des Firmes constructrices et installatrices, ni des cent douze services après-vente n'a réussi à déceler la cause de ce dérèglement...

— Oui, oui, oui... dit doucement Henri Jonas...

Il était vêtu d'un veston froissé par le voyage en avion, et d'un pantalon au pli effacé, le tout couleur de tabac anglais, et d'une chemise sans col, un peu bleue, un peu verte. Il était presque grand, mince, presque maigre, il marchait en regardant ses pieds, ce qui lui donnait l'air voûté. En réalité il ne regardait pas ses pieds, mais ce qu'il avait dans la tête. Il avait beaucoup. C'était un génie de l'électronique, et en même temps le roi des bricoleurs. Il avait fait aussi sa médecine

et quelques certificats de biologie animale et végétale, car il trouvait les machines vivantes bien plus efficaces que les machines fabriquées.

Il se pencha sur le schéma général que le directeur avait étalé sur son bureau de verre et de bois d'amarante, il le regarda avec attention pendant quelques minutes, suivant des tracés avec un doigt en chuchotant des mots pour lui tout seul, puis il tourna le dos au plan et se mit à marcher en rond dans la vaste pièce, tête basse et les mains dans les poches de son veston. De temps en temps il se trouvait nez à nez avec un fonctionnaire qui entrait ou sortait, ou avec le directeur lui-même, que l'inquiétude poussait à marcher, non en rond, mais en zigzag. Alors il s'arrêtait, relevait la tête et souriait avec le ravissement étonné d'un enfant qui s'éveille en face d'un petit lapin.

Il dit enfin :

— Je crois que, peut-être...

Puis il sortit de la pièce avec décision, monta jusqu'au septième étage par l'escalier, deux marches à la fois, suivi du directeur, des sous-directeurs et de toutes les secrétaires portant en pendentif leur mini-enregistreur.

Il entra seul dans l'armoire à air conditionné qui contenait la mémoire de l'ordinateur central de l'usine, et ferma la porte derrière lui.

Dans la lumière vive et le silence, la mémoire rayonnait au centre de la paroi du fond. C'était un rectangle de métal jaune, lisse, pas plus grand qu'un timbre-poste. Il contenait des milliards d'instructions et des milliards de milliards de combinaisons possibles entre ses composants moléculaires. Il était le centre, le départ et l'arrivée d'une multitude de circuits imprimés qui moiraient la paroi et se répandaient dans toute l'usine à travers les murs.

Jonas tira de la poche droite de son veston un petit tournevis au manche jaune transparent, dont la tige était légèrement tordue et l'extrémité usée comme celle d'un cure-dents ayant trop servi, en posa la pointe quelque part vers le bord nord-est de la mémoire, gratta légèrement, se redressa, sortit de l'armoire, et dit au directeur :

— Ça devrait aller, maintenant...

Deux minutes plus tard, le directeur mesurait avec un pied à coulisse une tranche de pain toute chaude.

— Neuf millimètres !... dit-il d'une voix étranglée par l'émotion. Merci, monsieur Jonas...

Ayant signé en six exemplaires l'état N° 91.742 B 72 bis, qui lui permettrait d'être payé dans un an ou deux, Henri Jonas sortit de l'usine et ferma aussitôt les yeux, ébloui : le soleil était devant lui, là, à deux mètres, presque dans ses mains.

Il souleva de nouveau les paupières, lentement, sachant ce qu'il allait voir : un derrière féminin dans un short jaune, éclairé par le soleil couchant. Le buste qui aurait dû se trouver au-dessus était plongé dans le compartiment-moteur d'un autogire. Ce qui se trouvait au-dessous, jusqu'à l'herbe, était plaisant à voir. Jonas le regarda avec plaisir, mais sans concupiscence.

À vingt-huit ans il n'avait encore jamais fait physiquement connaissance d'une femme et ça ne le tracassait pas. Dans son organisme, c'était surtout le cerveau qui fonctionnait. Sa sexualité était maintenue dans une sorte d'hibernation par l'envahissement de son génie électronique et mécanique.

Il entendit la tête qui se trouvait à l'extrémité du buste invisible gronder, maudire, crier « aïe » ! et la vit apparaître au-dessus du moteur en compagnie d'une main dont elle suçait un doigt. Elle était auréolée de cheveux presque rouges. Il s'approcha, offrit ses services, et sourit.

Lucie le regarda, et ne pensa plus à ôter son doigt de sa bouche, ne pensa même pas à répondre. Elle respirait encore parce que cela se faisait, grâce à Dieu, sans qu'elle eût besoin d'y penser...

La parole enfin lui revint. Elle ôta son doigt de ses lèvres et les mots suivirent.

— Oh oui !... Oui, oui, merci !...

— Ça ne doit pas être bien grave, dit-il. Il tira de sa poche son petit tournevis et à son tour plongea dans le moteur.

Debout près de lui, elle le regardait travailler et profitait de chaque fois où il se redressait pour l'examiner, bien en face avec un étonnement qu'elle ne cherchait pas à dissimuler.

Elle avait connu quelques hommes, et vécu plus ou moins longtemps avec deux ou trois. Fugitifs ou temporaires, ils n'étaient pas particulièrement bêtes ni égoïstes, seulement comme tout le monde. Ils avaient passé ou vécu près d'elle sans être avec elle, l'avaient regardée sans la voir, entendue sans l'écouter, ils avaient parlé sans rien lui dire, passé sur elle comme un marteau-piqueur trépidant, si vite partis, le temps d'un oiseau, la laissant assoiffée, et grelottante comme si ce qu'ils nommaient l'amour n'était qu'un coup de vent d'hiver.

Celui-là, dont elle ne savait pas le nom, dont elle ne connaissait rien, celui-là n'était pas pareil, elle en était sûre !...

Quand il lui avait souri, elle avait vu, dans le bleu innocent de ses yeux, toute la fraîcheur d'une âme d'enfant qui restera telle jusqu'à la mort, et après.

Lorsqu'il se baissait vers le moteur elle se disait que ce n'était pas possible, un homme pareil n'existe pas... Et quand il relevait la tête et la regardait de nouveau avec son sourire, elle recevait une fois de plus le choc de l'évidence, elle ne pouvait pas se tromper, il était limpide comme de l'eau...

Le soir tombait, les petites grenouilles vertes de la vallée poussaient dans l'herbe humide leur cri d'amour ridicule, en ouvrant leur bouche jusqu'au ventre. Lucie frissonna, sentit ses jambes devenir molles, et s'appuya à son appareil pour ne pas tomber. Jonas se redressait. Il dit que c'était réparé, et que tout allait bien...

En deux secondes elle retrouva son sang-froid et prit sa décision. Cet homme était un trésor unique, il n'avait sans doute pas son pareil au monde, elle ne le laisserait pas retourner dans l'inconnu d'où il avait surgi, elle allait le prendre et le garder, il serait son mari, son amant, son enfant, elle le protégerait, le bercerait, le défendrait, l'aimerait...

Et elle déchirerait les membres et le visage de toute autre femme qui s'approcherait de lui. Il était plus jeune qu'elle, et il y a tant de jeunes panthères prêtes à sauter sur les garçons innocents-

Dieu qu'il était jeune ! C'était une folie ! Elle était sûre qu'il n'avait encore jamais... Eh bien, vive la folie ! Elle avait été bien trop raisonnable jusqu'à ce jour ! Il est vrai qu'elle n'avait jamais trouvé l'occasion de devenir folle. Comment avait-il pu jusque-là leur échapper ?... Folle ! folle ! folle !... Un ange ! un innocent ! un agneau !...

— Où allez-vous ? lui demanda-t-elle brusquement.

Elle savait que sa question était stupide : elle le rencontrait au fond de la campagne, il n'avait ni bagage ni casquette, il habitait vraisemblablement ici et n'allait nulle part. Pourtant il répondit sans s'étonner :

— À Paris...

— Moi aussi !... C'est parfait, je vous emmène !

Trente secondes plus tard ils s'envolaient et retrouvaient le soleil à dix mille pieds. En riant de joie, elle renonça au Limousin, à la Bretagne et à toutes les provinces, et mit le cap au Nord. Le soleil se coucha définitivement. Elle aperçut la Loire à l'horizon dans un soupir de brume rose, et déclara qu'elle avait faim. Il y avait là, près de La Charité, une excellente auberge...

Après son bain, elle se brossa les cheveux, se parfuma dans tous les coins, recommença à se brosser les cheveux et les dents dans tous les sens, dispersa sur le plancher le contenu de sa valise pour trouver un déshabillé transparent dont elle savait bien qu'il n'était pas là, puis s'assit nue sur le bord de son lit et se rendit à l'évidence : c'était la panique...

Son cœur battait à cent vingt, ses mains étaient moites, ses joues brûlantes, et ses cheveux se hérissaient autour de sa tête comme ceux d'un Black Panther 1970. Elle se mit debout et s'obligea à faire des mouvements respiratoires pour se calmer. La glace de l'armoire était en face d'elle. Elle se vit et fut un peu réconfortée. Qu'est-ce qu'il lui fallait, à ce Monsieur ? Elle était assez mince pour paraître très jeune, et assez ronde pour ne pas ressembler à ces gamines qui percent les draps avec leurs fesses... Jolis seins, bien pleins, bien ronds. Mais peut-être les aurait-il aimés plus menus ? NON ! Plus de panique ! Pas de pessimisme !... Il serait bien difficile ! On n'en trouve pas treize à la paire, des seins pareils ! Parfaits ! Ils sont parfaits !... Taille fine, douces hanches, petit ventre un peu bombé... Et alors ? Un ventre ce n'est pas une assiette à soupe entre deux os, un entonnoir dont le nombril est le trou ! Une main d'homme doit pouvoir s'y reposer comme sur un fruit, et non pas en chercher le fond !... Parfait ce ventre ! Petit sexe invisible sous son jardinet doré, cuisses jointes entre lesquelles ne passerait pas une aile de mouche... Elles s'ouvriraient mon amour, elles s'ouvriraient si tu le veux, elles sont à toi, tous ces trésors sont à toi, viens les chercher, viens les prendre, viens, viens, viens !...

Mais elle savait bien qu'il ne viendrait pas !... Et qu'elle devrait prendre l'initiative !... C'était terrible, elle ne s'était jamais trouvée dans une situation pareille, plutôt en train de se défendre, sans arrêt, contre les bousculeurs, ils vous coucheraient n'importe où, sur une marche de métro, sur une pelote d'épingles ! Et après, courant d'air ! Mais ça avait au moins un avantage, pas besoin de se demander : « Comment je vais faire ? » Tandis qu'avec celui-là !...

Après le dîner, elle avait déclaré qu'elle avait peur de rentrer à Paris en vol de nuit. Si ça ne l'ennuyait pas de coucher ici, on repartirait demain. Il avait répondu que ça ne l'ennuyait pas du tout, sans laisser entendre le moins du monde qu'il en était ravi... Mais où donc avait-il été élevé ?

On leur avait naturellement donné des chambres communicantes. Elle avait aussitôt frappé pour entrer chez lui sous n'importe quel prétexte. Elle lui avait demandé un crayon : il en avait trois dans sa poche intérieure : un feutre, un Bic, et un électrique, avec un petit carnet spirale. C'était tout son bagage. Il parcourait ainsi le monde, achetant les objets selon ses besoins, semant derrière lui dans les hôtels le linge mis et les choses usées. Tous ses dossiers étaient dans sa mémoire.

Elle n'avait que faire d'un crayon. Quand il lui en eut donné un, elle dit « Merci » puis resta là debout, immobile, muette, attendant qu'il la prît dans ses bras ou qu'il fit un geste. Elle avait, avant d'entrer, ouvert un peu le zip de son pull blanc, juste ce qu'il fallait pour ne pas paraître provocante mais tout de même... Elle avait ôté son soutien-gorge. Elle sentait les pointes de ses seins qui commençaient à faire du cinéma en relief à travers le pull. Mais il ne les regardait même pas, l'idiot ! Il était debout lui aussi, devant elle, à un pas, il n'avait qu'un pas à faire ! Mais il ne le faisait pas ! Il la regardait gentiment, il ne disait rien, il ne bougeait pas, il souriait, elle se sentait devenir stupide, elle avait envie de le mordre !

Alors elle avait dit « Bonne nuit ! » d'une voix étouffée parce que si elle avait parlé plus fort elle aurait éclaté en sanglots, elle s'était détournée, elle était rentrée dans sa chambre, elle avait failli claquer la porte communicante, mais à la dernière seconde elle avait eu le bon réflexe, elle avait refermé doucement, lentement, pour qu'il se rende bien compte que la porte était seulement poussée, et le verrou pas mis.

Et il y avait de cela une heure ! Et il n'avait pas bougé ! Et demain matin ils allaient repartir, se séparer à Paris, et elle ne le reverrait jamais ! Elle s'était dit d'abord « Il va venir pendant mon bain, je ferai semblant d'être surprise, je dirai oh ! Je croiserai mes bras sur ma poitrine, mais mal, pour ne pas les cacher entièrement quand même !... j'en laisserai peut-être échapper un dans la mousse, je serai confuse... » Rien ! Il n'était pas venu ! Il n'avait rien l'ait ! il ne ferait rien ! et si elle ne voulait pas le perdre, il n'y avait qu'une solution : elle devait y aller...

Pyjama ?... Non !... Ne compliquons pas... Si !... soyons correcte : la veste. Elle est courte, elle s'ouvre devant, un seul bouton... J'ai l'air de quoi ? Je vais avoir l'air de quoi en entrant chez lui ? D'une pute ! Je suis une pute ! Je suis folle !... Je n'y vais pas !

Je ne veux pas le perdre ! J'y vais !...

Elle éteignit toutes les lampes et se mit à quatre pattes pour regarder sous la porte : c'était éteint aussi de l'autre côté. Elle soupira, soulagée, se redressa, tourna la poignée avec autant de terreur d'un grincement qu'un cambrioleur à son premier exploit. Elle poussa la porte d'un centimètre et écouta. Elle entendit une respiration longue et calme, à peine perceptible. Il dormait... Mon Dieu, pourvu qu'il ait le sommeil assez profond... Pas trop quand même... Le temps d'arriver près de lui...

Elle arriva, sans rien bousculer, dans le noir absolu : il avait fermé les rideaux sur la nuit. Elle se dirigeait vers la respiration, penchée, la main droite en avant. Elle toucha du bout du majeur le dos de sa main posée au bord du lit. Elle faillit hurler. Il s'arrêta de respirer. Elle s'arrêta

aussi. Mais il DEVAIT entendre son cœur qui battait comme la plus grosse caisse de l'orchestre de la Walkyrie.

Il y eut une éternité d'asphyxie complète, puis il recommença sa longue respiration. Il n'en avait pas changé le rythme, il n'avait pas bougé, il ne s'était pas réveillé...

Elle fit le tour du lit et mit une autre éternité à se glisser sous le drap sans faire de bruit ni de remous...

Elle était là... ça y était... elle était près de lui !... il était à quelques centimètres, peut-être moins, allongé près d'elle... c'était miraculeux, fantastique... Quoi qu'il pût arriver maintenant elle aurait goûté ce bonheur-là... Elle se relaxa et se fit lourde pour s'y plonger entièrement...

Elle sentait sa chaleur sur tout son côté gauche, elle était bien, comme jamais de sa vie elle n'avait été bien, elle pourrait rester ainsi sans bouger, dans cette chaleur près de lui, jusqu'au jour de leur mort, car elle ne voulait pas lui survivre, elle mourrait à la même minute que lui, dans très longtemps, après une très longue vie de bonheur unique au monde, comme aujourd'hui ce soir en ce moment... Mais il était peut-être marié ? Elle fut envahie par une terreur glacée. Elle était si troublée, si occupée à dire n'importe quoi pendant le dîner qu'elle n'avait même pas pensé à le lui demander. Quand un homme et une femme se rencontrent pour la première fois, l'homme regarde d'abord les jambes, les seins ou les yeux, selon son degré de spiritualité ou d'éducation, la femme regarde d'abord les doigts pour voir s'ils portent une alliance. Elle avait regardé. Il n'en portait pas, mais...

Non, non, il n'était pas dissimulateur, pas avec ces yeux-là et ce sourire d'enfant. Et il était habillé n'importe comment, avec un costume trop grand, usé, de vieilles chaussures pas cirées... Non il n'était pas amoureux, il ne cherchait pas à plaire, il n'était pas marié et il n'y avait pas de femme dans sa vie !...

Elle sourit, rassurée. Elle avait de nouveau chassé la panique. Elle retrouva sa chaleur et même un peu plus. Elle commença à avoir très chaud. Elle se demandait... Il n'avait pas de valise... Donc pas de pyjama... Alors, chemise ?... Lentement, lentement, sa main gauche s'en fut en exploration. Après la traversée du désert, le dos de ses doigts toucha la hanche chaude. Il était nu. Il ne se réveilla pas.

Alors sa jambe suivit le même chemin et vint se poser contre sa jambe, avec autant de précautions qu'un pétrolier s'ajustant le long du quai.

Il s'arrêta de respirer. Elle aussi. Il y eut un instant de silence, puis un bruit de drap, et elle sentit une main légère se poser sur sa cuisse. Interrogative... Elle se remit à respirer, et posa sa main

sur cette main. Celle-ci sembla hésiter, immobile. Comme un petit animal surpris qui croit se faire oublier en ne bougeant plus, puis elle se retourna sans brusquerie et fit face à la main posée sur elle. Et elles se fermèrent l'une sur l'autre...

Elle soupira. Elle était acceptée. Mais le moindre mot, maintenant, pouvait tout briser, apporter le ridicule ou l'odieux. Elle lui parlerait demain...

Elle se redressa sur le coude, et de son autre main commença à faire sa connaissance. Tiens ! Il n'était pas aussi maigre qu'il le paraissait. Ses épaules étaient musclées, ses bras aussi, bien qu'un peu minces... Il n'avait pas de poils sur la poitrine. Elle en sourit de plaisir dans le noir, elle avait horreur des torsos velus, un torse long, la taille fine, et... Oh le cher, cher petit oiseau blotti, qui n'avait jamais volé et avait peur ! Elle le rassura doucement, lui fit de sa main un nid puis un toit, puis un étui, puis le quitta pour ne pas l'effaroucher. Elle se recoucha sur le dos, conduisit jusqu'à sa veste de pyjama la main qui était dans sa main, et l'abandonna sur le bouton. La boutonnière était très large, le bouton glissa tout de suite... C'était fait ! Il l'avait déshabillée !...

À la fois audacieuse et timide, la main légère se glissait sous un pan de la veste, découvrait une merveille, en faisait le tour puis l'ascension, s'y reposait avant de partir à la découverte de la merveille symétrique. Sa main à elle était revenue vers l'oiseau blotti qui commençait à prendre courage. Elle l'entourait de chaleur et de tendresse, lui donnait de l'élan, le sentait peu à peu devenir un adulte superbe et, avec délicatesse, le conduisait jusqu'à la porte du monde...

Un mois plus tard elle se nommait Mme Jonas, deux mois plus tard elle était enceinte, six mois plus tard son gynécologue, le Dr Sésame, lui déclarait qu'elle aurait des jumeaux. Elle ne pensait pas qu'il y eût sur la Terre ou quelque part dans l'Univers, si ses milliards de planètes étaient habitées, un couple plus heureux qu'elle et lui, lui et elle, elle avec lui.

Quand, la fameuse nuit de l'auberge au bord de la Loire, elle avait conduit Jonas jusqu'à elle, à l'instant où elle l'avait senti entrer doucement en elle, elle avait su que ce serait le miracle. Et lui, entre l'instant où il avait commencé d'entrer et celui où il était arrivé au fond de la profondeur d'elle, il avait vécu les sept jours de la création. Et lorsqu'il lut là, il n'y eut plus rien de lui qui existât que cette petite ronde partie de lui au bout de lui au milieu d'elle, lui tout entier en cette extrémité qui touchait et qui sentait, et qu'elle tenait enfermée dans le creux de son corps.

Il aurait voulu ne plus jamais bouger, mais le grand mouvement universel était monté en lui par les racines, et il s'était mis, lentement, à reculer, à revenir, à explorer, avec précaution, il avait

peur de casser des choses... Et dans la nuit chaude de ce monde inconnu où il était entré, il avait délivré, pour elle, du bout de lui-même, des joies miraculeuses, interminables, inimaginables, dont elle ne soupçonnait même pas qu'elles pussent exister... Elle n'y croyait pas... ce n'était pas vrai !... ce n'était pas possible !... Jamais !... Jamais !... Toi ! Toi ! Toi !...

C'est ainsi qu'elle avait commencé à lui parler, sans entendre ce qu'elle disait, mais plus rien ne pouvait être ridicule. Elle avait parlé, puis elle avait gémi, crié, puis elle s'était tue.

Quand il s'était retiré, ébloui et reconnaissant du bonheur qu'il avait donné et de celui qu'il avait reçu, il l'avait laissée comblée et apaisée comme la mer ensoleillée, emplie dans toute sa chair de la splendeur des étés, celle dont sont gorgés les pêches et les blés. Et elle n'avait plus jamais eu froid ni soif ni peur de rien. Et lui s'était toujours approché d'elle avec le même émerveillement et la même douceur.

Elle continuait de regarder la TV, de recevoir les nouvelles du monde, elle savait que c'était très grave, elle s'indignait, elle signait les appels et les pétitions, mais, aussitôt après, elle recommençait à sourire, elle riait trop heureuse pour accepter l'inquiétude. Cela ne pouvait pas les concerner, elle et Jonas.

Elle avait rajeuni, ses yeux s'étaient agrandis et mis à pétiller, ses cheveux voltigeaient, et sur ses joues et sur son nez, ses taches de rousseur étaient devenues un petit peuple turbulent en récréation. Elle trouvait qu'elle avait la bouche trop grande, le menton trop rond et le nez trop pointu, mais lui la trouvait parfaite et elle ne demandait rien à Dieu de plus. Jonas lui disait qu'elle allait bientôt avoir quinze ans. Il le lui disait pour la rendre heureuse, mais il le croyait presque et cela devenait presque vrai.

Des larmes coulaient de ses yeux, verts comme des arbres. Elle les essuya du poignet, renifla, et se mit à rire. Elle venait d'éplucher des oignons. Elle les porta jusqu'à l'évier en chantant « alouette-je-t'y-plumerai », et revint étaler sur la petite table une serviette éponge illustrée représentant un coucher de soleil sur le port de Sète, je-t'y-plumerai-la-tête, la mer rose et le ciel orangé, avec une barque bleue au premier plan, je-t'y-plumerai-le-flanc. Elle était heureuse. Elle savait bien que le monde était siphonné, que ça craquait de partout et que ça allait péter, mais ça ne pouvait pas l'empêcher d'être heureuse, et gaie par-dessus le marché, je-t'y-plumerai-le-nez. Elle était maintenant enceinte de neuf mois.

Elle répandit sur le coucher de soleil un kilo de carottes, et s'assit de profil pour commencer à les gratter. Son ventre arrondissait entre elle et le monde un obstacle que ses bras avaient de plus en plus de peine à franchir. Elle était fière de lui comme s'il était la tour Eiffel. C'était l'homme le plus merveilleux du monde qui le lui avait fait, son mari, son Henri, son Jonas. Tant d'amour l'avait rendue légère, comme une montgolfière. Chaque jour elle se dilatait davantage. Elle ne s'était jamais sentie si allègre, malgré son absence. Il était à Sydney, depuis hier matin. Il espérait rentrer ce soir, il ne voulait plus la laisser trop longtemps, il voulait être près d'elle quand elle accoucherait. Elle lui avait promis qu'elle l'attendrait. Elle ne craignait rien, elle savait qu'il pensait à elle et qu'il la protégeait, de près ou de loin. Elle était pleine de lui à éclater, son amour la précédait dans l'espace, elle se déplaçait en chantant dans son appartement, elle se cognait le ventre partout, je-t'y-plumerai-le-cou. Ça ne risquait rien là-dedans, aucun danger pour ses chers petits. Le Dr Sésame lui avait fait écouter, avec son appareil à oreilles, les deux petits cœurs qui battaient comme des cœurs d'oiseaux. Elle savait que rien ne leur arriverait tant qu'elle les tenait là. Les soixante-douze étages de l'immeuble pouvaient s'écrouler sur elle avec toutes leurs familles et leurs machines à laver-les-pieds-le-linge-et-la-vaisselle, ils en sortiraient intacts. Elle espérait que Jonas ne serait pas retardé. Elle sentait qu'elle arrivait à la limite, elle ne se développerait plus davantage, elle allait éclore, ou s'envoler...

On sonna à la porte.

Elle posa la carotte et le couteau, se leva comme une bulle, dénoua et laissa tomber sur le ciel et la mer son tablier qui représentait une prairie vert tendre illuminée de boutons-d'or, et s'en fut ouvrir. Elle se trouva en face d'une robe rouge presque aussi grosse qu'elle, décorée d'un immense dahlia bleu.

— Tu es prête ? demanda Roseline.

C'était une Roseline noire, née à la Martinique.

— Jésus ! dit Mme Jonas, c'est aujourd'hui ?

— Tu avais oublié ?

— Oublié, non, mais je croyais que c'était demain... Entre, viens t'asseoir, je m'habille.

Roseline entra et vint s'asseoir avec précautions au bord d'un fauteuil dans le coin salon de la cuisine, et Mme Jonas passa pour se changer derrière la cloison du coin à dormir. Parce qu'il gagnait beaucoup d'argent, Jonas avait pu s'offrir ce vaste appartement, situé au soixantième étage de la tour de Saint-Germain-des-Prés, escalier R, couloir sud-est, porte 6042, composé d'une seule pièce, avec îles cloisons mobiles et des meubles à roulettes. Il suffisait d'appuyer

sur des boutons pour les déplacer dans tous les sens. C'était la méthode nouvelle pour lutter contre la monotonie de l'environnement. On pouvait se construire, chaque jour, un habitat nouveau. À travers le mur de verre, on découvrait, tout en bas, la Seine, et les toits de la moitié nord de Paris, pareils à un troupeau de moutons gris, avec les tours qui avaient surgi un peu partout parmi eux, comme des peupliers.

Elle passa une robe rouge comme celle de Roseline, fleurie d'un grand tournesol qui étala ses pétales d'or sur son ventre glorieux. Elle essaya d'épingler ses cheveux en un petit chignon, au sommet de la tête, pour ce qu'elles allaient faire ce serait plus sérieux et elle aurait moins chaud, mais ils s'évadèrent tous ensemble d'un seul coup. Elle renonça, les ébouriffa, vive la liberté, et quand elle rejoignit Roseline elle semblait coiffée d'un autre tournesol. Elle prit au passage son cabas-mousse, l'accrocha à son coude. Elles sortirent de l'appartement, marchèrent deux cents mètres dans le couloir pour rejoindre l'ascenseur central et prirent la cabine directe qui les déposa sur le quai du métro.

Bien qu'elle eût un quart de sang blanc dans les veines, Roseline brillait comme une chaussure noire bien cirée. Elle se tenait des deux mains à la barre verticale du compartiment, et, sans en avoir l'air, doucement, y frottait son nombril qui la démangeait et qui formait sous sa robe une délicate excroissance rose poussée hors de la peau noire par la pression interne. Roseline avait connu Mme Jonas à la polyclinique, au sous-sol de la tour Saint-Germain, où elles suivaient les cours de préparation à l'accouchement naturel. Elles s'aimaient bien. Elles avaient grossi ensemble.

Mme Jonas était également debout, solidement cramponnée à la poignée de la porte. Roseline aurait bien voulu s'asseoir, mais toutes les banquettes étaient occupées par des femmes enceintes. C'était une rame spéciale, qui les emmenait au défilé. Le rendez-vous était à la Concorde. Les femmes enceintes arrivaient sans arrêt sur la place par hélicoptères, autocars, autobus et métro. Elles furent bientôt plus de cent mille qui tourbillonnaient lentement en attendant le départ vers l'Étoile.

Les organisatrices avaient décidé, pour faciliter la mise en place, et parce que ça ferait plus gai, d'habiller les femmes d'une même couleur pour chaque mois. Celles qui étaient enceintes de neuf mois étaient vêtues de rouge et, comme Roseline et Mme Jonas, décorées d'une grande fleur à leur choix. Les huit mois étaient en orangé, orné d'un quadrupède : chat, chien, chinchilla

ou même taureau, girafe ou éléphant, les sept mois jaunes avec un oiseau, les six mois vertes avec un poisson, les cinq mois bleues, etc., jusqu'aux trois mois qui terminaient l'arc-en-ciel avec le violet et un fruit. Les deux mois étaient blanc, et les un mois et au-dessous en noir avec un légume en couleur. Cette présentation avait un troisième avantage : celui de rappeler à toutes ces femmes, et à tous ceux et celles qui les verraient défiler, des visages de la nature presque oubliés, certains même en train de disparaître ou déjà disparus.

L'immense foule de la Concorde se tria elle-même, les couleurs se cherchaient, se rassemblaient et se plaçaient dans l'ordre, le rouge en tête, face aux Champs-Élysées. Sur Paris stagnait le voile permanent de brume âcre issu des millions d'anus de la ville, fixes ou automobiles, cracheurs de vents empoisonnés de plus en plus variés, abondants et corrosifs. Seules les grandes tempêtes d'ouest déchiraient parfois ce voile mortel et en jetaient les lambeaux sur les banlieues et les campagnes, foudroyant les corbeaux, derniers oiseaux du ciel, qui tombaient comme des cailloux noirs.

Les rayons du soleil de juillet traversaient la brume translucide, et concentraient leurs calories sous son couvercle. La place de la Concorde, où des contingents multicolores ne cessaient d'arriver, chauffait comme une marmite. Les précautionneuses avaient apporté des cocas et des bières, de l'alcool de menthe et même des litrons, et des tricycles électriques distribuaient des jus de fruits glacés. Mais la fatigue du piétinement se faisait lourde dans la moiteur, et les moins de trois mois, et même les trois semaines dont certaines n'étaient pas certaines, commençaient à s'évanouir par paquets. Les voitures de pompiers à neuf roues, étroites, rapides, articulées comme des mille-pattes, se glissaient dans la foule, pin-pon ! pin-pon ! ceinturaient les groupes, et emportaient les malades vers les hôpitaux en roulant sur les trottoirs.

Mme Jonas, au centre d'un remous de robes rouges, sentit le découragement gagner de l'une à l'autre comme un rhume, et y fit front en se mettant à chanter à tue-tête sa chanson favorite, qui s'élargit de proche en proche jusqu'à la rue Royale, la rue de Rivoli et les quais, et traversa même le pont. Toute la place de la Concorde se mit à plumer l'alouette qui par le bec qui par les pieds, pauvre alouette qu'on plume depuis si longtemps en détail avec tant d'application. Mme Jonas n'aurait même pas plumé une mouche.

Enfin le cortège s'ébranla en direction de l'Étoile, les rouges en tête et au premier rang les plus grosses, dont Roseline et Mme Jonas, les rondes proues en avant vers l'Arc de Triomphe, sur toute la largeur des Champs-Élysées, et *diminuando* derrière, de mois en mois, de couleur en couleur, des fleurs en légumes, jusqu'aux quinze jours et aux espérances tout à fait plates.

C'était un arc-en-ciel qui remontait l'Avenue, et aussi un bouquet et une jardinière, une arche et une forêt, toutes les formes de la vie et de la lumière.

Personne ne brandissait de banderole, les gynécologues l'avaient déconseillé, mais le monde entier connaissait la raison du défilé. Dans toutes les capitales, des manifestations semblables auraient lieu jusqu'à la tombée de la nuit, en guirlande le long des fuseaux horaires. C'était une protestation des femmes de toutes nations contre la bombe U. Elles réclamaient, avec leur raison, leur cœur et leur ventre, l'interdiction de la fabrication de la Bombe, et la destruction des stocks.

La tête rouge de l'arc-en-ciel atteignit le Rond-point et continua vers George-V, suivie de son corps multicolore.

Au-dessus du cortège volait un autogire familial peint d'une tour Eiffel couchée sur laquelle grimpaient des liserons en trompe-l'œil. Il transportait l'organisatrice en chef, professeur de sociologie à Nanterre, mère de cinq enfants et mûrissante du sixième, et un chœur de femmes qui scandait des slogans autour d'un micro. Un petit émetteur directionnel les envoyait dans l'avenue, où ils étaient hurlés par tous les transistors des manifestantes, épargnant ainsi la fatigue à leurs gosiers.

Mme Jonas avait mis son transistor dans son cabas-mousse accroché à son coude, s'était enfoncé des boules Quiès dans les oreilles et marchait en tricotant une brassière jaune canari. Elle avait tout tricoté en double bien entendu, une layette jaune et une vert bourgeon, pour qu'ils soient gais dès leur naissance, ses chers petits oiseaux. Et elle continuait à fredonner l'alouette, deux mailles à l'envers une maille à l'endroit, je-t'y-plumerai-le-bras. Elle avait une merveilleuse machine à tricoter dans un placard, cadeau de son ex-patron, à double râtelier et réservoir de sécurité, mais elle ne s'en était jamais servie pour ses petits. Elle leur tricotait leur nid avec ses deux mains et son amour. Les oreilles bouchées, les yeux fixés sur son tricot, elle marchait en souriant à ses souvenirs. Chères machines, c'était grâce à elles qu'elle avait rencontré, sur la pelouse de l'Ardoisière... Merveilleuse nuit au bord de la Loire... Et tant d'autres depuis... Chères machines... Elle avait continué à voler sur la France pendant les six premiers mois de sa grossesse, pour essayer d'en vendre, par pure reconnaissance. Merveilleuses machines... Elles lui avaient tricoté son Jonas...

Roseline lui donna un coup de coude dans la hanche et lui cria en tendant le bras vers le haut de l'Avenue :

— Regarde !

À la hauteur de George-V, c'était la bagarre. Des contre-manifestants débouchaient de toutes les rues et attaquaient le service d'ordre.

— Les tondu ! cria Mme Jonas. Les petits salauds !

Sa voix résonna dans ses oreilles comme dans un puits muré. Elle se souvint de ses boules Quiès et les ôta. Elle entendit alors la bataille des slogans. Deux autres groupes de contre-manifestants, les plus jeunes, remontaient les Champs-Élysées de part et d'autre du cortège, en criant :

Faites la guerre-et pas d'lardons !

Faites la guerre-et pas d'lardons !

Les transistors du cortège répondaient :

La paix-la-vie pour nos-enfants !

La paix-la-vie pour nos-enfants !

Les tondu répliquaient :

Les-nanas au-foyer !

Les-nanas au-foyer !

On les appelait les tondu parce qu'ils se rasiaient le visage et le crâne en réaction contre leurs pères, les pacifiques barbus des années 70, à qui il avait fallu peu de temps pour devenir de vieilles barbes.

La nouvelle génération était prête à faire n'importe quoi, la révolution, l'incendie, le meurtre, la guerre, pourvu que ça bouge. Garçons et filles, par horreur du poil paternel, s'épilaient le sexe dès l'apparition du premier duvet. Ils étaient chastes, ils étaient violents et durs. Ils s'entraînaient en se frappant la tête avec des briques, pour s'endurcir contre les matraques de la police. Ils avaient le cuir chevelu bourgeonnant de bosses et de cicatrices. Certains étaient capables d'enfoncer une cloison en fonçant dessus la tête en avant.

Ceux qui remontaient l'avenue sur les trottoirs étaient des garçons de moins de quinze ans, et surtout des filles, qui gardaient un ou deux centimètres de cheveux, par un léger souci de différenciation plus que par coquetterie. Elles s'écrasaient la poitrine avec des bandes de toile et se comprimaient les fesses dans des tranches de chambre à air de camions. Avec les jeunes garçons, elles composaient le chœur, elles étaient les vociférantes. Les plus dures descendaient l'avenue avec les tondu de choc, à la rencontre du cortège. On disait que certaines s'étaient fait couper les seins.

Le cordon de police qui s'opposait à la progression des violents fut bousculé mais contre-attaqua, le temps de permettre aux hélicoptères lourds de la Préfecture de police de larguer sur

la chaussée des agents casqués de jaune qui se jetèrent dans la bagarre en brandissant leurs matraques blindées. Il y eut un tourbillon atroce à la hauteur de la rue La Boétie. Malgré les hurlements de l'organisatrice, qui ordonnait par tous les transistors au cortège de s'arrêter, celui-ci continua de courir sur son erre, chaque mois poussé par le moindre mois et poussant le mois supérieur. Ainsi les neuf mois, avec tout le poids des mois inférieurs dans le dos, se trouvèrent-elles bientôt pressées contre la mêlée, comme du fromage contre une râpe tournante.

Annotation

Prénom et nom de l'auteur : Simona Drápalová

Nom du département et de la faculté : Département des études romanes, Faculté des Lettres

Le titre de mémoire : La traduction commentée de *Une rose au paradis* de René Barjavel

Directrice de recherche : Mgr. Jiřina Matouřková, Ph.D.

Le nombre de caractères : 135 165

Le nombre de piéces jointe : 1

Le nombre de titres de la littérature : 15

Mots-clés : traduction, René Barjavel, science-fiction, littérature française, *Une rose au paradis*

Caractéristique du mémoire : L'objectif du présent mémoire de licence est de présenter la problématique de la traduction et une traduction partielle du roman de science-fiction *Une rose au paradis* de l'écrivain français René Barjavel. La traduction est suivi d'un commentaire qui aborde les parties de la traduction qui peuvent poser des problèmes ou qui sont intéressantes du point de vue du traductologie.

Abstract

Name and surname of the author: Simona Drápalová

Faculty and department: Faculty of arts, Department of Romance Studies

The title of the thesis: The commentated translation of *Une rose au paradis* by René Barjavel

Supervisor of the thesis: Mgr. Jiřina Matoušková, Ph.D.

The number of characters: 135 165

The number of annexes: 1

The number of literature titles used: 15

Keywords: translation, René Barjavel, French literature, science fiction, *Une rose au paradis*

Characteristics of the thesis: The aim of this bachelor thesis is to present the issues of translation and a partial translation of the sci-fi novel *Une rose au paradis* by the French writer René Barjavel. The translation is accompanied by a commentary that focuses on the parts of the translation that are problematic or interesting in terms of translation.